

Mony Elkaim

Où es-tu quand je te parle ?



DOMAINE PSY | Seuil

MONY ELKAÏM

OÙ ES-TU QUAND
JE TE PARLE ?

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection « Domaine psy »

ISBN 978-2-02-116332-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, avril 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Francis Bacon, Adolfo Bioy Casares, Jorge Luis Borges, Ray Bradbury, Robert Castel, John Coltrane, Julio Cortázar, Félix Guattari, Franz Kafka, Emmanuel Levinas, Humberto Maturana, Ilya Prigogine, Marcel Proust, Heinz von Foerster et Paul Watzlawick auxquels je dois l'ouverture à un monde où je ne suis pas séparable de l'autre.

Où es-tu quand je te parle ?

« Tous les soirs, quand mon mari rentrait, nous avions tellement peur de lui, mes enfants et moi, que nous nous serrions les uns contre les autres dans un coin de l'appartement en le regardant avec crainte. »

C'est ainsi que s'exprime une dame d'une soixantaine d'années, qui consulte, accompagnée de sa fille de quarante ans, pour son fils de vingt-huit ans, étiqueté comme « schizophrène ». Le jeune homme d'une trentaine d'années, rétif à tout traitement, est absent lors de cette consultation.

La fille évoque son père de manière analogue : « C'était un démon et nous en avions peur... » Les deux femmes me parlent de lui en des termes qui suscitent ma curiosité. Quelque temps plus tard, après plusieurs séances sans lui, le « démon » apparaît enfin. Je me trouve devant un homme de soixante-sept ans, ouvrier à la retraite, qui donne de la même scène une version bien différente : « Mes collègues, après le travail, rentraient chez eux pour trouver une famille accueillante et, quand ils me racontaient ça, j'étais vraiment triste. Moi, je craignais tellement de rentrer chez moi et de voir ma femme et mes enfants me regarder comme une bête sauvage que je traînais dans la rue pour retarder le plus possible le moment où j'allais devoir faire face à cette famille qui me traitait ainsi. Quand j'arrivais, je me sentais seul et rejeté, et je leur en voulais à tous pour leur dureté et leur ingratitude. Ils n'avaient pas du tout conscience que je trimais pour eux : ils s'en moquaient. »

Le comportement du père est-il celui d'une bête sauvage, potentiellement dangereuse, ou celui d'un homme blessé qui appréhende le regard que les autres portent sur lui ?

Quelle est la bonne description de la scène du « retour du travail » : celle du père ou celle de la mère et de la fille ?

Et s'il était impossible de décider, tout simplement parce que la notion même d'une « bonne description », indépendante de l'observateur, montrait ici sa limite ?

Pendant des années, quelqu'un s'est vu, s'est vécu comme l'agressé, alors que les membres de son entourage l'ont perçu comme l'agresseur. Ces deux visions d'une même réalité se sont emboîtées, l'une suscitant l'autre et celle-ci engendrant à son tour celle-là, dans un cycle sans fin.

« Où es-tu quand je te parle ? » pourrait demander l'épouse. Mais comment le mari pourrait-il être là alors qu'elle ne s'adresse pas à lui ? Ne vise-t-elle pas plutôt une personne que ses convictions lui renvoient ? L'image qu'elle a de lui est portée par sa vision du monde et ce qu'elle nomme « réalité », une construction résultant de la relation particulière qui constitue ce couple et, plus particulièrement – nous le verrons à de multiples reprises dans cet ouvrage –, de la crainte que ne se répètent certains éléments douloureux du passé. Cette femme s'adresse à un être qu'elle a façonné et qu'elle continue de façonner avec l'aide involontaire du modèle : « Où es-tu quand je te parle ? » demande-t-elle à son mari. « Ailleurs que là où tu me crois », pourrait-il répondre. Si l'on prend la mesure de ce malentendu, on comprend pourquoi sont vains ses espoirs d'un changement de la conduite de son mari et, a fortiori, de ce qu'il ressent, puisque non seulement il éprouve que sa femme ne s'adresse pas à lui, mais que de plus il s'est, tout comme elle, cuirassé dans la déception qu'il attend.

Des situations de ce genre, nous en rencontrons souvent en psychothérapie et elles doivent nous amener à nous

poser une question essentielle : se pourrait-il que, dans certaines situations et sans que nous le souhaitions le moins du monde, nous participions aux processus qui nous font souffrir et dont nous ne parvenons pas à sortir ?

Cette question se pose avec d'autant plus de force que, dans certains contextes, le rôle de l'agressé et celui de l'agresseur ne sont pas nettement différenciés. C'est le cas par exemple des couples en crise, où chacun attaque l'autre parce qu'il s'éprouve agressé sans se rendre compte que, si en effet il est agressé, c'est parce que l'autre le voit comme un agresseur. Ces situations sont fréquentes : elles installent des cycles répétitifs où les deux protagonistes sont éminemment convaincus de leur bon droit et de leur bonne foi.

Lorsque nous étudions ce qui peut advenir dans un couple ou une famille dans cette optique, nous découvrons que la conviction de chacun dépend davantage de la façon dont il construit le réel que d'une réalité objective.

Sommes-nous d'ailleurs vraiment sûrs que nous nous adressons à la personne qui nous fait face ? Que connaissons-nous de sa réalité, si ce n'est ce que nous en construisons ?

Pour la psychothérapie en tout cas, les choses sont claires : ce n'est pas tant au réel qu'elle s'adresse qu'à la façon dont il est construit par les différents partenaires, dans la souffrance, à partir d'expériences vécues répétitives. C'est le point de vue que nous développerons dans ce livre.

Il serait d'ailleurs inexact d'affirmer que ces constructions du monde qui nous limitent et nous font souffrir ne peuvent jouer qu'un rôle néfaste. Dans certains contextes qui ne les renforcent pas, on les voit s'assouplir, se flexibiliser, et nous pouvons ne pas en souffrir la dictature, voire nous en libérer.

Mais lorsque leur rencontre les renforce et les rigidifie, la psychothérapie peut jouer un rôle salutaire. Encore faut-il

toutefois que la relation thérapeutique puisse pleinement s'installer.

Il faut pour cela que le thérapeute garde à l'esprit qu'il est pris dans le même mouvement. Lui aussi s'imagine voir une réalité objective, alors qu'il la construit dans le processus même où il pense la découvrir. Il n'a pas accès, ne lui en déplaît, à une véritable « extraterritorialité », ses constructions du monde sont, au contraire, indissolublement liées à celles des personnes avec lesquelles il entre en relation car l'observateur n'est pas situé en dehors de ce qu'il observe : partie prenante de la situation, il est inclus à ce titre dans le système auquel il participe. L'en extraire arbitrairement revient à présenter de la scène thérapeutique une image erronée et partielle. La question « Où es-tu quand je te parle ? » pourrait également être posée par le patient au thérapeute.

Il lui faut, à l'inverse, être attentif à l'intersection de sa construction du monde et de celles des personnes qui sont venues le consulter - laquelle peut être appauvrissante et paralysante ou, au contraire, productive et féconde. Mais, pour celui qui se trouve dans cette position complexe où il est à la fois juge et partie, le problème qui survient alors est celui de l'objectivité. L'abandon de cette référence absolue - c'est-à-dire de la croyance en une position extérieure, transcendante au système observé - n'entraîne-t-il pas celui, fort regrettable, de la simple rigueur ? Le thérapeute est-il autorisé à colorer ses observations par ses réactions personnelles ? La thérapie ne risque-t-elle pas de s'affaïsser dans un subjectivisme mou ? Le livre qu'on va lire soutient la thèse contraire. Je tenterai de montrer au lecteur que le thérapeute doit assumer la position complexe qui est la sienne, mieux, que c'est l'analyse de son vécu même, dans le contexte où il surgit, qui lui permet de poser des hypothèses, de les vérifier et de s'y tenir. Les chapitres qui suivent montreront par quels moyens et par quels chemins.

C'est ainsi qu'on verra, entre autres choses, probablement sans en être surpris, que, lorsque l'on demande aux observateurs d'une simulation thérapeutique d'un entretien familial ce qu'ils ont remarqué dans le déroulement de cette simulation, telle personne relèvera un trait, telle autre personne un autre : chacun élabore sa perception personnelle de la situation. Ce qui fait apparaître un élément particulier dans le vécu individuel est le lien qu'a cet élément avec l'histoire propre de chacun. Cela ressemble à une projection, mais n'en est pas tout à fait une car, comme on le verra, l'élément en question n'est pas réductible au narrateur : il a aussi une fonction dans le scénario familial, c'est-à-dire dans le « jeu » que la famille, considérée comme un ensemble, nous invite à jouer.

Il est donc nécessaire de considérer qu'un groupe humain tel que la famille n'est pas seulement une juxtaposition d'individus ou un ensemble de personnes : il constitue un système dont il faut comprendre le fonctionnement pour pouvoir saisir la raison d'être des comportements, des sentiments et des réactions de chaque participant.

Car de quoi s'agit-il, finalement, dans une thérapie si ce n'est d'assouplir, de flexibiliser les constructions du monde que des êtres humains ont élaborées et qui les emprisonnent, afin de les aider à sortir des situations stériles où ils se sont enfermés. Cette libération leur ouvrira un nouveau champ de possibilités et les rendra, du moins peut-on l'espérer, à nouveau capables d'inventer leur vie.

Le fait qu'une thérapie réussisse ne signifie donc nullement que le thérapeute « a eu raison ». On peut simplement affirmer que l'intersection entre les patients et lui a été opérante. Donnons donc congé au dogmatisme et remplaçons-le non par un scepticisme désabusé, mais par une pensée opératoire, ancrée dans la pratique.

Le thérapeute est celui qui conduit le patient ou le groupe familial vers une multiplication des possibles. Il n'indique

pas la vérité, mais désigne la liberté. Quoiqu'il soit à l'intérieur du système, ses interventions peuvent faire évoluer ce dernier dans le sens d'une plus grande flexibilité. Son chemin, qui n'est pas facile, se déploie de bout en bout dans l'espace d'un paradoxe : être partie prenante d'un système humain dans lequel il doit faire des hypothèses, les vérifier, et intervenir sans l'envahir, en utilisant même son propre vécu comme diagnostic d'un univers plus large que le sien propre. Mais est-ce si surprenant ? N'est-ce pas la condition humaine qui est paradoxale, puisqu'elle nous fait mortels, tragiquement conscients de l'être, et pourtant continuant à vivre une vie dont l'unique certitude est qu'elle aura une fin ?

Le paradoxe en psychothérapie

La conception de l'école de Palo Alto

Le paradoxe n'habite pas seulement les hautes sphères de la métaphysique ou d'une réflexion existentielle sur le sens de la vie ; il se niche aussi dans les recoins de notre quotidien. C'est pourquoi nous devons maintenant nous interroger sur la place qu'il occupe dans la pratique thérapeutique. Quelle fonction faut-il lui assigner ? Quel rôle peut-il jouer ? Toutes ces questions étant au cœur du travail de ce qu'il est convenu d'appeler « l'école de Palo Alto¹ », nous voudrions très rapidement résumer les conceptions de ce groupe de chercheurs dont l'originalité et l'importance ne sont plus à souligner.

Dans leur ouvrage fondateur, *Une logique de la communication*, Paul Watzlawick, Janet Helmick Beavin et Don D. Jackson distinguent trois types de paradoxe : les paradoxes logico-mathématiques, les définitions paradoxales et les paradoxes pragmatiques. Les auteurs donnent comme exemple du premier type le célèbre paradoxe de la « classe de toutes les classes qui ne sont pas membres d'elles-mêmes ». On en connaît la teneur : dès lors qu'on a défini une classe comme une « totalité d'objets ayant une certaine propriété », on peut diviser l'univers en deux classes, par exemple celle des arbres et celle des non-arbres. Élevons-nous maintenant à un niveau logique supérieur et examinons les classes en elles-mêmes. Il nous apparaît qu'elles peuvent être membres d'elles-mêmes, ou

pas. Par exemple, la classe des concepts est membre d'elle-même puisqu'elle est un concept, mais celle des chats ne l'est pas puisqu'elle n'est pas un chat. On peut donc de nouveau diviser l'univers en deux classes : la classe des classes qui sont membres d'elles-mêmes et la classe de celles qui ne le sont pas. Jusqu'ici tout va bien. Mais examinons de plus près cette classe des classes qui ne sont pas membres d'elles-mêmes : soit elle est membre d'elle-même, mais alors elle est membre de la classe des classes qui ne sont pas membres d'elles-mêmes... donc elle n'est pas membre d'elle-même ; soit elle n'est pas membre d'elle-même, mais alors elle est membre d'elle-même, puisque le fait de ne pas appartenir à soi-même est précisément la propriété des classes qui la composent – c'est le paradoxe de Russell. Comment en sortir ? Watzlawick, Beavin et Jackson reprennent à leur compte la solution que Russell propose en introduisant la théorie des types logiques : ce qui comprend tous les éléments d'une collection ne peut être un élément de la collection. Ce paradoxe n'est donc qu'un sophisme qui repose sur la confusion de deux types logiques distincts : celui de la classe et celui de ses éléments. Et cette confusion est rendue possible par le fait que le même mot renvoie en réalité à deux notions distinctes, « créant l'illusion linguistique d'une identité² ».

Mais les auteurs font remarquer que d'autres paradoxes ne se laissent pas dénouer aussi aisément. Prenons par exemple le fameux paradoxe du menteur. Épiménide le Crétois dit que tous les Crétois sont des menteurs : s'il dit la vérité, il ment, puisqu'il est lui-même crétois ; et s'il ment, il dit vrai, puisque, dans ce cas, les Crétois diraient la vérité. Il s'agit là d'un paradoxe sémantique et, « dans un tel cas, écrivent Watzlawick, Beavin et Jackson, on ne peut pas avoir recours à la théorie des types logiques pour supprimer l'antinomie, car des mots ou des combinaisons de mots ne

présentent pas une hiérarchie de types logiques³ ». Pourtant c'est encore chez Russell que les théoriciens de Palo Alto vont chercher la solution. Ce dernier suggère en effet incidemment, à la fin de son introduction au *Tractatus Logico-philosophicus* de Wittgenstein, que « tout langage possède [...] une structure sur laquelle, dans le langage même, on ne peut rien dire, mais qu'il y a peut-être un autre langage ayant pour objet la structure du premier langage, et qui possède lui-même une nouvelle structure, et qu'à cette hiérarchie de langages, il n'y a peut-être pas de limites⁴ ». « Carnap et Tarski, poursuivent-ils, ont développé cette suggestion et abouti à ce que l'on connaît maintenant sous le nom de théorie des niveaux de langage. Comme la théorie des types logiques, cette théorie offre une protection contre la confusion des niveaux. » Donc Épiménide le Crétois délivre en fait deux énoncés : l'un se situe dans la langue-objet, l'autre dans la métalangue, et le paradoxe est en fait, comme le précédent, un sophisme, puisqu'il suppose également que l'on confonde deux niveaux distincts, que l'on fasse comme si l'énoncé de la métalangue était lui-même « l'un des énoncés sur lesquels porte le "méta-énoncé", [...] un énoncé dans la langue-objet ».

Autrement dit, comme le font remarquer les auteurs, la réflexivité d'un énoncé qui envelopperait sa propre vérité, ou fausseté, est l'équivalent de l'appartenance à soi dans la théorie des types logiques : « ce sont des affirmations dénuées de sens⁵ ».

Troisième type de paradoxe étudié par l'école de Palo Alto : les paradoxes pragmatiques. L'exemple le plus connu est le fameux apologue du barbier. Watzlawick, Beavin et Jackson reprennent la version, plus élaborée, qu'en donne Reichenbach. Un jour, un capitaine demande à un soldat barbier de raser tous les soldats qui ne se rasent pas eux-mêmes, et aucun autre. Voici notre malheureux barbier pris

dans un cercle infernal : s'il se rase, c'est qu'il appartient au groupe des soldats qui ne se rasent pas eux-mêmes ; s'il ne se rase pas, c'est qu'il n'y appartient pas, donc qu'il se rase lui-même. Il ne peut donc obéir au capitaine qu'en lui désobéissant.

Selon les membres du groupe de Palo Alto, cet apologue comprend trois éléments fondamentaux :

- une relation de complémentarité (officier/soldat) ;
- une injonction paradoxale faite dans le cadre de cette relation ;
- et l'impossibilité pour l'individu qui reçoit l'ordre de sortir du cadre et de métacommuniquer à son sujet (ce serait une preuve d'insubordination).

La conjonction de ces trois éléments place tout individu dans une position intenable.

Les auteurs donnent un autre exemple d'injonction contradictoire dans ses termes mêmes. Il est correct de dire que Chicago est une ville très peuplée et que « Chicago » est trisyllabique, le même terme pouvant renvoyer à la ville et à son nom, mais l'écrit fait la différence puisqu'on ne mettra pas de guillemets dans le premier cas, alors qu'on en mettra dans le second. Supposons maintenant qu'une secrétaire timide et vivant dans la peur de perdre son emploi ait un patron irascible... et foldingue. Un jour, il lui dicte la phrase suivante : Chicago est une ville très peuplée et trisyllabique. Doit-elle ou non mettre des guillemets ? Elle hésite... mais dans les deux cas elle aura tort : on ne peut pas écrire cette phrase correctement car elle relève de deux types logiques différents, abusivement confondus. Il lui est donc impossible de trouver une issue⁶.

Gregory Bateson et son groupe de travail ont proposé d'appeler *double bind* (« double contrainte⁷ ») ces situations où une personne ne peut répondre à un message en soi contradictoire. Jay Haley en donne un exemple éclairant : « Supposez, écrit-il, qu'une mère déclare à son enfant :

“Viens t’asseoir sur mes genoux.” Supposez également qu’elle ait émis cette demande sur un ton qui laisse entendre qu’elle préfère que son fils reste à l’écart. L’enfant sera confronté au message : “Viens près de moi !”, incongrûment associé à l’injonction : “Éloigne-toi de moi.” Il ne pourrait répondre de façon appropriée à des demandes aussi contradictoires : s’il venait auprès de sa mère, celle-ci en serait gênée, dans la mesure où le ton de sa voix aurait indiqué qu’il devait se tenir à distance ; et la mère serait également mal à l’aise si son fils restait dans son coin, puisque, en un sens, elle l’avait tout de même invité à la rejoindre⁸. »

Bateson, Jackson, Haley et Weakland identifient donc, dans la double contrainte, les trois caractéristiques suivantes :

1. L’individu est impliqué dans une relation intense, dans laquelle il est, pour lui, d’une importance vitale de déterminer avec précision le type de message qui lui est communiqué, afin d’y répondre d’une façon appropriée.
2. Il est pris dans une situation où l’autre émet deux genres de messages dont l’un contredit l’autre.
3. Il est incapable de commenter les messages qui lui sont transmis, afin de reconnaître de quel type est celui auquel il doit répondre : autrement dit, il ne peut pas énoncer une proposition métacommunicative⁹.

On sait la fortune qu’a eue cette analyse célèbre, dont la force heuristique n’est plus à démontrer. Elle marquera profondément l’école de Palo Alto et contribuera à donner au paradoxe une place capitale dans la théorie et la pratique de la thérapie familiale systémique. Mais si l’on s’en tient aux thèses de cette école, le paradoxe n’est qu’une contradiction logique qui surgit au terme d’une déduction correcte à partir de prémisses apparemment cohérentes, mais incorrectes. Il nous cause un problème parce que notre perception du réel est fondée sur un

principe « aristotélicien » qui exclut qu'un élément puisse être à la fois A et non A. Principe auquel même les chiens semblent adhérer si l'on en croit une expérience de Pavlov où, après avoir entraîné un chien à discriminer entre une ellipse et un cercle, on élargit progressivement l'ellipse pour qu'elle se rapproche de plus en plus d'un cercle... de telle sorte que le chien sombre alors dans un état stuporeux ou dans une violence hargneuse, parce qu'il ne parvient plus à se repérer par rapport à cette ellipse qui est de moins en moins une ellipse et de plus en plus un cercle - un exemple de « névrose expérimentale », selon Pavlov¹⁰...

Le paradoxe place donc le sujet dans des situations dont tous les développements possibles sont impraticables et barre la possibilité même du choix - telle est, en tout cas, la conception que s'en font les thérapeutes de Palo Alto.

Critique de cette conception

Cette approche s'est révélée très féconde et a modifié en profondeur le champ des thérapies familiales, renouvelant notre regard sur la pathologie mentale, la pathologie des systèmes et la communication humaine en général. Il ne s'agit donc pas ici de s'en démarquer à tout prix, mais d'en souligner une conséquence épistémologiquement importante afin de frayer une voie qui s'en distingue quelque peu.

Dans leurs *Principia mathematica*¹¹, Whitehead et Russell font remarquer que certains paradoxes - au nombre desquels nous pouvons mettre ceux dont il a été question plus haut - présentent une caractéristique commune : l'autoréférence. Or, comme nous l'avons vu, la théorie des types logiques permet d'interdire toute proposition autoréférentielle comme épistémologiquement incorrecte. On peut donc en déduire qu'en invoquant cette théorie, dans le sillage de Whitehead et de Russell, et en insistant

sur la nécessité de différencier langage-objet et métalangage, l'école de Palo Alto a fait un choix épistémologique - dont une formulation claire est donnée par la critique qu'en font Richard Herbert Howe et Heinz von Foerster dans leur remarquable introduction au texte de Francisco Varela, *A calculus for self-reference* : « Les propriétés de l'observateur, écrivent-ils, ne devront pas entrer dans la description de ses observations¹². » Or un tel choix épistémologique semble difficile à concilier avec la réalité de la pratique thérapeutique. Le thérapeute n'est en effet pas étranger à la situation dans laquelle il intervient ; même derrière son miroir sans tain, même du haut de son balcon d'observation, même confortablement assis dans le fauteuil d'où il officie, et même s'il met, pour survoler la situation, ses ailes *méta*, il n'est pas étranger à ce qui se passe ; on peut même dire qu'il en fait partie et forme avec les patients ce qu'on peut appeler le système thérapeutique. Pour paraphraser la formule célèbre de Lacan, « il n'y a pas de métalangage¹³ », je dirais volontiers qu'il n'y a pas d'« extraterritorialité ». Le miroir sans tain, matérialisation pour certains de cette miraculeuse position « méta », ne crée à mon avis qu'une illusion d'extraterritorialité ; je n'ai rien contre son utilisation, mais à condition de ne lui prêter aucune vertu magique de ce genre et de garder à l'esprit cette donnée fondamentale : le thérapeute fait partie de la réalité dans laquelle il intervient. Mieux, il contribue à la créer dans la cartographie qu'il en propose, et l'autoréférence n'est pas un piège épistémologique dont il faudrait à tout prix s'efforcer de sortir, mais une dimension indépassable du travail thérapeutique.

Construction du monde, programme officiel

Mais une question se pose alors : comment le thérapeute peut-il intervenir sans être acculé à la confusion ou à l'impuissance ? Quelle peut être la teneur de son intervention ?

C'est ce livre tout entier qui apportera, je l'espère, des éléments de réponse à cette question fondamentale et complexe. Je voudrais, pour l'instant, donner simplement un exemple d'une situation paradoxale où j'ai été, comme thérapeute, confronté à une double demande contradictoire telle que si je répondais à un niveau, je ne répondais pas à l'autre, et vice versa. Le lecteur jugera de mes efforts pour tenter de répondre aux deux niveaux à la fois. Mais il ne trouvera dans ce qui suit qu'un premier croquis de ce voyage au cœur du paradoxe, qui est l'objet même de ce livre ; les chapitres ultérieurs complèteront le tableau en explorant notamment le vécu du thérapeute lui-même.

Pour expliciter ce qui va suivre, je voudrais introduire deux concepts importants pour moi, ceux de « construction du monde » et de « programme officiel ». J'appelle programme officiel une demande consciente faite par une personne à une autre. Supposons que, dans le cadre d'une thérapie de couple, une femme se plaigne de ce que son mari ne l'écoute pas ; son programme officiel peut être formulé ainsi : « Je veux que mon mari m'écoute. » Mais ce programme doit être distingué de la construction du monde de la même patiente, qui peut être différente, voire carrément opposée. La construction du monde est une sorte de conviction que nous avons développée à la suite d'expériences répétitives selon une règle, un peu simpliste, de type $x + 1$: puisqu'une chose nous est arrivée x fois, elle ne peut que nous arriver encore. Dans le cas précité, la construction du monde pourrait être : mes propres parents ne m'ont jamais écoutée ; aucune des personnes qui étaient importantes pour moi ne m'a écoutée ; donc je ne peux pas croire qu'on m'écoute. Comme on le voit, cette construction

serait alors en contradiction avec le programme officiel, seul exprimé.

Le lecteur sera peut-être étonné d'apprendre qu'une telle contradiction puisse se perpétuer pendant des années, voire une vie entière. Je lui répondrai que cette perpétuation relève du registre « chat échaudé craint l'eau froide ». Après ne pas avoir été écouté x fois, je ne veux pas prendre le risque d'être déçu une fois de plus ; je ne veux plus ouvrir mon armure pour être blessé une fois encore ; je préfère donc ne plus croire la chose possible. La construction du monde protège le sujet contre la souffrance liée à des déceptions que, par son édification même, elle rend impossibles.

Précisons, pour éviter tout malentendu, qu'une telle construction n'est pas forcément erronée. Il arrive, Dieu merci, que construction du monde et programme officiel aillent dans le même sens : je suis une femme, je veux réussir professionnellement, et j'ai été élevée dans un contexte où l'on m'a toujours dit qu'une femme pouvait réussir professionnellement, je n'ai donc (sur ce point en tout cas...) aucun problème ; ou bien l'association des deux registres peut être simplement problématique : je veux réussir professionnellement mais j'ai été élevée dans un contexte où, sans exclure totalement cette possibilité, on considérait qu'il était difficile pour une femme de faire carrière si elle avait une famille ; ou enfin, programme et construction peuvent s'opposer : le contexte de mon enfance plaçait le devenir-femme en radicale opposition avec une réussite professionnelle autonome et je suis douloureusement immobilisée dans l'opposition entre les deux registres. On voit qu'il n'existe aucune règle permettant de déduire la construction du monde du programme officiel : celle-ci doit être reconstituée, et toute hypothèse à son sujet validée.

Naturellement, on peut se demander ce qui fait qu'une construction du monde ait surgi comme telle. S'est-elle forgée à partir d'éléments subjectifs ? Objectifs ? Avait-elle une fonction dans le contexte où l'enfant a vécu ? Ce contexte l'a-t-il spécifiquement amplifiée ? Ces questions trouvent peut-être leur réponse dans le repérage que Daniel Stern a fait des patterns de relation qui se construisent chez tout être humain. Dans son article intitulé « La représentation des patterns de relation : étude en fonction du développement », il avance en effet que « les relations génèrent leurs propres patterns prédictibles. Ces patterns répétés peuvent être normaux, problématiques, ou manifester des troubles avérés [...]. La représentation mentale des événements interactifs répétés permet la constitution de patterns dans la continuité de ce processus où la mémoire sous la forme de représentation mentale des événements interactifs est le réservoir assurant la continuité¹⁴ ». Nous reprendrions, quant à nous, volontiers à notre compte l'analyse de Daniel Stern : ce sont le façonnage et l'imbrication de ces patterns qui constituent peut-être cette construction que nous observons chez nos patients sous sa forme achevée, bien après sa constitution.

À l'intérieur du paradoxe

Venons-en maintenant à l'intervention mentionnée plus haut. Une de mes étudiantes évoqua un jour une situation professionnelle particulièrement pénible pour elle : dans l'institution où elle travaille, me dit-elle, chaque fois qu'elle s'adresse au directeur pour une demande quelconque, elle n'est pas écoutée. Quand elle s'adresse à ses collègues, elle n'est pas écoutée non plus. Elle poursuit avec d'autres exemples de situations du même genre et je commence à faire l'hypothèse d'une contradiction, sûrement difficile à vivre, entre son programme officiel, « Je veux que l'on

m'écoute », et sa construction du monde, qui est peut-être : « Je ne crois pas qu'on puisse m'écouter. »

En principe, il aurait d'abord fallu mettre cette hypothèse à l'épreuve, en posant à l'étudiante des questions sur son enfance, son éducation, sa formation, le contexte familial où elle a grandi, etc. Mais voici qu'après avoir évoqué son directeur et ses collègues, elle s'adresse directement à moi : mon comportement, dit-elle, montre que moi non plus je ne l'écoute pas ! Ce développement inattendu – quoique prévisible – me donne l'intuition qu'il faut y répondre tout de suite... avant même d'avoir vérifié la construction du monde de la jeune femme.

Pour mieux comprendre ce qui va suivre on peut se reporter à la figure 1, qui représente un bracelet. La partie externe de ce bracelet correspond au programme officiel, « Je veux qu'on m'écoute » ; la partie interne à la construction du monde, « Je ne peux pas être écoutée ». Si le thérapeute répond : « Mais je vous écoute ! », il n'est pas cru, puisque son interlocuteur ne peut pas croire qu'on l'écoute ; mais s'il répond : « Non, je ne vous écoute pas », alors pourquoi n'écoute-t-il pas puisqu'il est là pour écouter ? Si l'on s'en tient à cette topologie du bracelet, il est clair qu'on ne peut sortir de la double contrainte et, si l'on veut répondre aux deux niveaux qu'elle implique, on est obligé de le faire successivement.

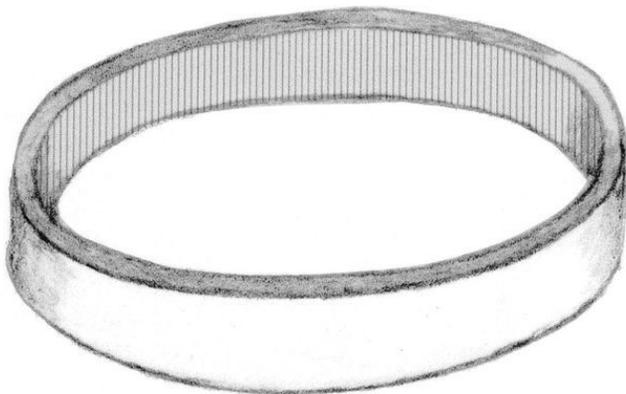


Figure 1

Mais il existe une autre voie. On peut accepter de rester dans la double contrainte et d'y répondre de l'intérieur. Il faut alors accepter de se situer dans le paradoxe de la demande émise plutôt que de s'efforcer d'en sortir. Pour le dire dans les termes de la figure évoquée plus haut : on peut couper le bracelet à un endroit précis et recoller les bords en les retournant, de telle sorte qu'il devienne une bande de Möbius (figure 2). Dans le bracelet, la surface interne est, par principe, distincte de la surface externe : aucun trajet n'est possible de l'une à l'autre, comme on peut le vérifier en les parcourant avec le doigt ; dans la bande de Möbius, en revanche, la surface externe et la surface interne communiquent, on peut passer de l'une à l'autre, et il devient impossible de les distinguer car elles constituent une seule et même surface : le doigt reviendra donc à son point de départ.

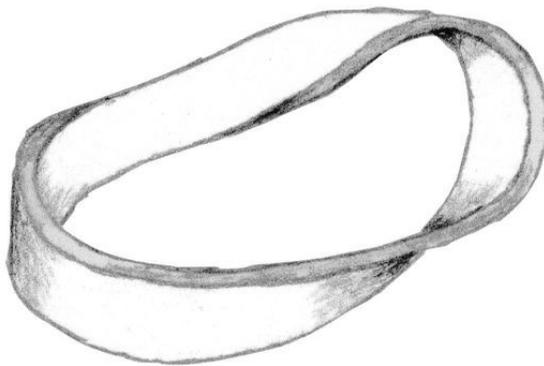
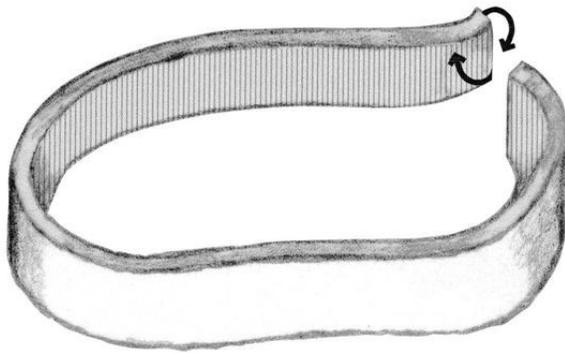


Figure 2

Ce passage de la topologie du bracelet à celle de la bande de Möbius est une assez bonne figuration de mon intervention avec cette étudiante. Je lui demande : « Peux-tu me parler de la façon dont je ne t'écoute pas ? » À cette question, ses yeux s'éclairent et elle me répond qu'elle sent que je ne vibre pas au même diapason qu'elle, que la position de mon corps montre que je l'écoute avec indifférence, et que d'ailleurs je l'ai interrompue à plusieurs reprises... Mais plus elle me dit comment je ne l'écoute pas, plus je l'écoute me le dire ; plus elle m'explique comment, depuis le début de l'entretien, je ne l'ai pas écoutée, plus je lui demande des informations supplémentaires, que j'écoute avec la plus grande attention. L'étudiante me fait alors remarquer que mon corps a changé de position et que ce

changement témoigne d'un intérêt accru... Peut-être, au fond, n'est-ce pas moi qui ne l'écoute pas... mais son médecin. Elle me raconte alors qu'elle a une maladie chronique assez pénible et que, chaque fois qu'elle voit son médecin traitant, il se montre incapable de l'écouter, si bien qu'elle a fini par renoncer à lui parler vraiment et qu'elle se contente de plaisanter avec lui. D'ailleurs, poursuit-elle, son père non plus ne l'écoutait pas ; une fois, sortant d'un cours d'histoire, elle lui a fait un tableau de l'hygiène sous Louis XIV et il ne l'a pas crue - impossible que le Roi-Soleil ait vécu, à Versailles, dans des conditions d'hygiène aussi effroyables... ! Bref, elle s'ouvre, devient différente, parvient à communiquer avec moi et sort du cercle délétère où elle était enfermée... Que s'est-il passé ?

Cette jeune femme, qui veut qu'on l'écoute mais n'arrive pas à croire qu'on puisse l'écouter, ne peut pas se sentir écoutée si on lui dit qu'on l'écoute, puisqu'on va alors à l'encontre de sa conviction qui est qu'elle ne peut pas être écoutée. Mais si on lui demande de parler de la façon dont on ne l'écoute pas, on touche au seul domaine où elle peut imaginer être écoutée puisqu'on ne fait que l'écouter dire qu'on ne l'écoute pas ! Dans le processus même de dire que je ne l'écoute pas, elle peut enfin se sentir écoutée puisque le fait qu'elle n'est pas écoutée n'est plus remis en question par mon écoute. Sa construction du monde n'étant pas menacée, elle peut ouvrir son armure. Et, dès lors, la thématique circulaire de l'écoute et de la non-écoute, où se bloquait pour elle toute situation de communication, va s'estomper ; elle va pouvoir me parler d'autre chose... La situation peut s'ouvrir et d'autres possibles apparaître.

Quand on cesse de vouloir sortir du paradoxe et de tenter d'accéder à une place « méta », on peut accepter de se situer dans la position où l'on se trouve en tentant de faire en sorte qu'autre chose surgisse. Dès lors, programme officiel et construction du monde ne sont plus séparés

comme les deux faces d'un bracelet : l'intervention crée une topologie nouvelle, où le bracelet se transforme en bande de Möbius. Ce qui apparaissait impossible dans la topologie initiale a pu finalement avoir lieu : A et non-A ne sont plus exclusifs l'un de l'autre.

Un autre exemple. Une patiente dit à son thérapeute qu'elle ne se sent pas aidée. Quand le thérapeute tente de le faire, il se heurte à sa construction du monde selon laquelle il est de toute façon impossible que quelqu'un l'aide. Elle souhaite bien sûr être aidée, mais n'arrive pas à y croire. Mais voici que le thérapeute ne prétend plus l'aider, qu'il se limite à l'écouter expliquer pourquoi il est impossible qu'il l'aide, s'ouvrant seulement à l'écoute de la construction du monde qui l'inclut en le rendant inopérant : alors la patiente vit quelque chose de nouveau. Il est donc possible que quelqu'un, sans devenir défensif, puisse accepter qu'il ne l'aide pas et pourtant rester à ses côtés, sans contester le bien-fondé de ses doutes ni remettre sa construction du monde en question. Plus le thérapeute lui demande d'explicitier ce qu'elle ressent, plus elle sent sa disponibilité à son égard - c'est ce ressenti nouveau qui permet une ouverture.

Ce type de constatations m'a conduit à créer des tâches paradoxales dans les thérapies de couple que je mène. Imaginons par exemple un patient qui souhaite que son épouse lui donne des marques de tendresse, mais dont la construction du monde est telle qu'il ne peut pas croire qu'on lui en adresse vraiment... Et d'ailleurs, même si c'était le cas, cela ne durerait pas, alors à quoi bon, les choses n'en seraient que plus douloureuses. Le thérapeute peut demander au patient quelle tâche limitée dans le temps (un quart d'heure, une demi-heure) sa femme pourrait accomplir qui puisse répondre à son souhait de recevoir des marques de tendresse. Le patient fait diverses propositions que le thérapeute juge trop difficiles, puis il finit

par demander que son épouse, à un moment spécifique de la semaine, lui apporte un verre de whisky (avec glaçons et amandes grillées), qu'elle s'assoie à côté de lui, l'embrasse et lui demande des nouvelles de sa journée.

Le thérapeute sait par ailleurs que, lorsque l'épouse tente des rapprochements, le mari n'y croit pas et la repousse, ce qui l'amène à renforcer elle aussi ses propres convictions et tarit les marques d'affection potentielles. Il demande à l'épouse si elle est prête à s'acquitter une fois par semaine de la démarche que le mari propose, ce qu'elle accepte. Le thérapeute demande alors au mari de répondre, quand elle lui apportera le whisky et les amandes grillées : « Je souhaite ça depuis des années et des années, et maintenant il a suffi qu'Elkaïm te le demande pour que tu le fasses ! Eh bien apporte-le à Elkaïm, ce whisky, et fiche-moi la paix ! » Ou bien : « De toute façon ça n'a plus d'importance, c'est trop tard ! » Ou encore : « Je n'en veux pas, de ton whisky, tu sais bien que ce n'est pas celui que j'aime ! »

Déconcertée, l'épouse demande alors au thérapeute à quoi sert la mise en situation, mais ce dernier lui demande de ne pas y renoncer, bien qu'elle sache qu'elle sera repoussée.

Pourquoi cette demande paradoxale de la part du thérapeute ? Parce qu'il a ainsi prescrit les deux aspects de la double contrainte qui déchire cet homme. En demandant à la femme de faire ce que son mari attendait d'elle, il a répondu au programme officiel du mari, et en prescrivant au mari de le refuser, il a soutenu sa construction du monde. L'époux est alors libéré de l'opposition entre sa construction du monde et son programme officiel : dès lors qu'il est libre de repousser son épouse en sachant qu'elle ne lui en voudra pas puisque la démarche est prescrite par le thérapeute, il commence à se sentir différent et il ne la repousse pas. Au grand étonnement de sa femme, il déclare

avoir voulu reporter le moment de refuser ce qu'elle lui offrait, mais qu'il se sentait tellement bien qu'il n'a pas voulu gâcher un moment si rare. Quant à l'épouse, elle dit tout le plaisir qu'elle a éprouvé à sentir enfin son mari ouvert, accueillant, différent de l'être hostile auquel elle était habituée.

Voilà, in abstracto, un exemple de la façon dont on peut répondre aux deux niveaux de la double contrainte à la fois. Mais il n'est qu'indicatif, je me suis contenté d'une situation simplifiée où le thérapeute n'aurait pas de vécu spécifique par rapport à cette situation précise. Or, si j'ai pu répondre ainsi à l'étudiante, ce n'est pas parce que j'aurais trouvé, en bon joueur d'échecs, un contre-mouvement à son mouvement ou une parade à son coup, mais parce que des éléments de vécu qui me sont propres - des « biographèmes », pour reprendre le terme forgé par Roland Barthes¹⁵ - se sont conjugués aux siens, et que cette conjonction a permis l'émergence d'un nouveau possible. C'est un pan de mon histoire personnelle qui s'est mis en branle, éveillé à la fois par le sentiment qu'avait la jeune femme de ne pas être écoutée et par la douleur du déchirement qu'impose la coexistence de deux termes apparemment contradictoires. Dans les chapitres suivants, nous explorerons cette nouvelle dimension ; nous verrons notamment comment le thérapeute ainsi que d'autres membres du système thérapeutique contribuent à façonner le vécu des différents participants d'une thérapie.

Mais je souhaiterais tout d'abord que nous prenions la mesure de l'importance du paradoxe dans différentes cultures, parfois là où on l'attendrait le moins : les Évangiles, Platon, la tradition juïque et certains rituels africains nous occuperont donc dans le chapitre qui suit. J'espère que le lecteur n'y verra pas un simple détour.

Notes

1. Pour reprendre l'expression consacrée, même si les membres de ladite école ne la reprennent pas forcément à leur compte. Pour une mise au point sur cette question, voir l'excellent ouvrage de Jean-Jacques Wittezaele et Teresa Garcia, *À la recherche de l'école de Palo Alto*, Paris, Seuil, 1992.

2. Paul Watzlawick, Janet Helmick Beavin, Don D. Jackson, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, « Points », 1972, p. 193.

3. *Ibid.*, p. 193.

4. Bertrand Russell, « Introduction to Ludwig Wittgenstein *Tractatus Logico-philosophicus* », cité dans Paul Watzlawick, Janet Helmick Beavin, Don D. Jackson, *Une logique de la communication*, *op. cit.*, p. 193-194.

5. Paul Watzlawick, Janet Helmick Beavin, Don D. Jackson, *Une logique de la communication*, *op. cit.*, p. 194.

6. *Ibid.*, p. 194.

7. Ou, pour reprendre la traduction proposée par Jean-Claude Benoit, « double lien ».

8. Jay Haley, « An interactional description of schizophrenia », *Psychiatry*, 22, n° 4/ 1, novembre 1959, p. 321-322.

9. G. Bateson, D. D. Jackson, J. Haley et J. H. Weakland, « Vers une théorie de la schizophrénie », in Gregory Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, t. 2, Paris, Seuil, « Points », 1980, p. 9-46.

10. Raconté dans Paul Watzlawick, Janet Helmick Beavin, Don D. Jackson, *Une logique de la communication*, *op. cit.*, p. 217.

11. Alfred North Whitehead et Bertrand Russell, *Principia mathematica*, Cambridge, Cambridge University Press, 1925 (2^e édition), p. 61.

12. Richard Herbert Howe et Heinz von Foerster, *Introductory Comments to Francisco Varela's Calculus for Self-reference*, *International Journal of General Systems*, 1975, vol. 2, p. 1-3.

13. Voir notamment Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 867.

14. Daniel N. Stern, « La représentation des patterns de relation : étude en fonction du développement », in *Les Troubles des relations précoces selon l'approche développementale* (trad. de C. Ragon-Ganovelli), Paris, PUF, 1993, p. 86-87.

15. Voir notamment Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, « Points », 1980, p. 13.

Où es-tu quand je t'appelle ?

L'incarnation comme paradoxe

Lisant les Évangiles, j'ai toujours été frappé par le passage suivant : « Et vers la neuvième heure Jésus clama en un grand cri : “*Éli, Éli, lema sabachtani ?*”, c'est-à-dire : “Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?” Certains de ceux qui se tenaient là disaient en l'entendant : “Il appelle Élie !” » (Mt, 27, 46-47)¹. Il semble étrange, au premier abord, que les témoins ne comprennent pas le sens du cri de Jésus, mais leur interprétation de la dernière parole du Christ pourrait s'expliquer si l'on se souvient que, dans la tradition juive, Élie est un prophète qui a vécu vers 900 av. J.- C., sous Achab et ses fils, Achazia et Joram, et qui monta au ciel dans un chariot de feu tiré par des chevaux de feu. Ceux qui assistent à la crucifixion semblent croire que Jésus s'adresse au prophète Élie pour lui demander de l'aide : s'il était vraiment, comme ce prophète, l' élu de Dieu, ne devrait-il pas lui aussi monter en gloire au ciel dans un chariot de feu ?

Mais rien de tel ne se produit et la crucifixion devient à leurs yeux la preuve éclatante que Jésus n'est pas un nouvel Élie. Or, selon deux évangélistes (Luc et Matthieu), Jésus lui-même a, en cet instant précis, une vision de son destin qui semble proche de celle des témoins. Sa mort imminente lui paraît, à lui aussi, être le signe de l'abandon de Dieu et elle le plonge dans un doute cruel.

Ce moment de doute peut surprendre puisqu'il est dit, dans ce même Évangile de saint Matthieu, que Jésus avait prédit sa résurrection d'entre les morts : « À dater de ce jour, Jésus commença de montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem [...], être tué et, le troisième jour, ressusciter » (Mt, 16, 21). Comment, par conséquent, comprendre la coexistence en lui de ces deux états intérieurs apparemment contradictoires ? Comment peut-il à la fois savoir et douter ? Est-il mort dans un sentiment d'abandon, comme l'indiquent Luc et Matthieu, ou dans la sérénité de celui qui sait que le plan de Dieu est accompli, comme le suggèrent les évangélistes Marc et Jean ? Pourquoi l'élu de Dieu doit-il abriter une contradiction ?

La réponse se trouve peut-être dans la nature paradoxale de la notion même d'incarnation. L'incarnation, en effet, n'est peut-être pas tant l'élévation de l'humain à un divin qui le pacifierait et l'unifierait en résolvant ses contradictions, que le lieu et le moment où le divin rejoint l'humain en le préservant en tant que tel, dans toutes les qualités qui le constituent. Ce Dieu qui, à travers le Christ, s'incarne dans l'Homme doit épouser toutes les facettes de la condition humaine, et l'incarnation doit englober non seulement la souffrance et la mort, mais aussi le doute, en tant qu'il est au centre même de la situation de l'homme face à la transcendance, au centre même du questionnement qu'il lui adresse. C'est peut-être en doutant que le Christ s'accomplit pleinement comme « Fils de l'Homme », et pourtant ce doute n'annule pas le savoir, dont il a fait état auparavant, de sa résurrection et de son ascension au ciel.

Ainsi, l'incarnation transforme la contradiction en paradoxe : il ne s'agit plus de choisir entre le savoir et le doute, envisagés comme deux termes exclusifs l'un de l'autre, mais bel et bien de faire tenir ces deux termes ensemble, comme deux éléments indissociables de la

condition humaine : c'est précisément dans cette nécessaire coexistence des contraires que réside le paradoxe.

L'incarnation révèle et recueille la condition humaine comme un séjour paradoxal : savoir tout en ne sachant pas, être entouré par les autres et pourtant être seul, vivre tout en devant mourir... Nous sommes tiraillés entre des contraires qui de plus sont indissociables. On ne peut envisager l'un des termes qui constituent l'expérience humaine sans avoir nécessairement affaire à celui qui lui est opposé : c'est ce que Platon note magistralement dans le *Phédon* à propos de cette paire notionnelle fondamentale que constitue l'opposition entre l'agréable et le désagréable. Je ne peux résister au plaisir de citer ce texte éclairant. Socrate, après avoir parlé de la succession des contraires, aborde leur nécessaire coexistence : « Que cela est donc d'une apparence déroutante, déclare Socrate en frottant sa cheville endolorie par les chaînes, ce que les hommes appellent l'agréable, et comme la nature en est bizarre, au regard de ce qu'on juge être son contraire, le pénible. Ils n'acceptent ni l'un ni l'autre de se côtoyer dans un même temps chez un homme, et pourtant on n'a qu'à poursuivre l'un des deux et l'attraper pour que forcément on attrape presque toujours aussi l'autre, comme s'ils étaient tous deux attachés à un unique sommet de tête. M'est avis [...] que si Ésope avait songé à cela, il aurait fait une fable : la divinité, souhaitant les faire renoncer à leur guerre mutuelle et n'y pouvant réussir, ne fit qu'un seul morceau du sommet de leurs deux têtes attachées ensemble, et c'est à cause de cela que chez celui de nous où l'un des deux est présent, à sa suite l'autre aussi vient par-derrière » (*Phédon*, 60)².

Ce que nous dit ici Platon du plaisant et du déplaisant vaut pour tous les contraires, qui sont toujours comme deux êtres qui seraient reliés par la tête : toucher l'un, c'est nécessairement ne pas être loin de l'autre, et c'est ce lien

même qui établit la condition humaine comme paradoxale, en ce qu'elle est forcément écartelée entre deux termes qui se contredisent et pourtant s'appellent, comme la santé et la maladie, la vie et la mort, le besoin de communiquer et l'impossibilité de la transparence.

Une topologie du paradoxe ?

Que l'homme, dans son rapport au divin, soit placé dans une situation par essence paradoxale, c'est ce que la Bible ne cesse de dire, et les passages les plus frappants à cet égard ont été maintes fois commentés. Je m'en tiendrai ici à deux textes fondamentaux et à l'interprétation qu'en donne Rachi. Rachi, comme on le sait, est un exégète de la Bible et du Talmud qui vécut à Troyes de 1040 à 1105. Pour lui, comme pour toute une tradition perpétuée par la suite avec éclat par Emmanuel Levinas, la relation entre immanence et transcendance pose une question essentielle qu'on peut formuler ainsi : la Loi a-t-elle été révélée dans un processus d'intrusion de la transcendance, échappant de ce fait à la pensée et à l'expérience humaines, ou bien est-elle au contraire donnée dans un respect de l'immanence et de ce qui est interne à l'expérience de l'homme ?

J'ai déjà mentionné, dans mon ouvrage *Si tu m'aimes, ne m'aime pas*, le commentaire suivant de Rachi, qui m'avait particulièrement marqué. Commentant la dernière partie du passage de l'Exode (20,22) où Dieu ordonne à Moïse : « Tu diras aux enfants d'Israël : Vous avez vu vous-mêmes que c'est du ciel que j'ai parlé avec vous », Rachi fait remarquer qu'un autre texte avait dit : « Et l'Éternel descendit sur le mont Sinäï » (Exode, 19,20)³.

Comment concilier ces deux passages de l'Écriture ?

Pour résoudre cette contradiction, l'exégète de Troyes propose deux solutions distinctes dont chacune présente pour nous un intérêt spécifique : « Un troisième texte, écrit-

il, viendra alors et les accordera : “Du haut du ciel Il t’a fait entendre sa voix pour te donner l’instruction, et sur la terre, Il t’a fait voir son grand feu” (Deutéronome 4,36). » Cette première proposition dissocie des aspects différents de Dieu, qui ont chacun leur lieu d’existence propre : « sa gloire au ciel, son feu et sa puissance sur la terre ». Mais Rachi ne se contente pas de cette solution, peut-être trop facile, et il en avance une autre, plus surprenante et plus subtile : « Autre explication : Il a incliné les cieus et les cieus des cieus et les a déployés sur la montagne. C’est ainsi qu’il est dit : “Il a incliné les cieus, et est descendu” (Psaume 18,10). »

Cette seconde proposition a la forme d’un paradoxe topologique qui n’est pas sans évoquer la fameuse bande de Möbius. Dieu n’est pas descendu sur terre et Moïse n’est pas monté au ciel ; Dieu a simplement déployé les cieus de telle sorte qu’il pouvait être sur la terre tout en n’y étant pas.

Cette interprétation est confirmée par un autre texte talmudique, appartenant au Traité Souka (5,1), et rapporté par Emmanuel Levinas⁴. Ce texte commente ainsi le verset 16 du Psaume 115 (« Les cieus sont à l’Éternel, mais la terre, il l’a octroyée aux fils de l’Homme ») : « Jamais la présence de Dieu n’est descendue jusqu’au sol même de la terre, jamais Moïse ni Élie n’ont atteint, dans leur ascension, la hauteur même des cieus. »

Ici aussi, immanence et transcendance sont maintenues comme deux termes indissociables, et c’est à l’intérieur de cette bande de Möbius que l’interrogation humaine se fraie un chemin.

Un autre commentaire de Rachi manifeste du reste le même souci de préserver les deux éléments d’une contradiction sans se contraindre à choisir entre eux : c’est son commentaire du sacrifice d’Isaac. On se souvient que, dans la Genèse, Dieu dit à Abraham : « C’est la postérité

d'Isaac qui portera ton nom » (21,12), et plus tard : « Regarde le ciel et compte les étoiles, si tu peux en supputer le nombre : ainsi sera ta descendance » (15,5). Pourtant, voici qu'Abraham reçoit un ordre terrible, qui apparemment contredit ces paroles : « Prends [...] ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes - Isaac ; achemine-toi vers la terre de Moria, et là, offre-le en holocauste sur une des montagnes que je te désignerai » (22,2).

Abraham se met donc en chemin vers le mont Moria, dans la crainte et le tremblement, pour reprendre ces termes kierkegaardien. Ses serviteurs l'accompagnent. Mais, au moment où le sacrifice va être accompli, Dieu intervient à nouveau et lui dit : « Ne porte pas la main sur ce jeune homme, ne lui fais rien car désormais je sais que tu crains Dieu, toi qui n'as pas refusé ton fils unique » (22,12).

Le commentaire que Rachi donne de ce verset est particulièrement ingénieux : « Abraham, écrit-il, dit à Dieu : "Je vais t'exposer mes doléances. Hier, tu me dis : C'est en Isaac que sera nommée ta postérité (Genèse 21,12) ; puis tu me dis : Prends ton fils pour me l'offrir (Genèse 22,2) ; maintenant tu me dis : N'étends pas la main sur l'enfant." Le Saint, béni soit-il, lui répond : "Je ne profanerais pas mon alliance, et la parole sortie de mes lèvres, je ne la changerai pas (Psaumes 89,35). Lorsque je t'ai dit : Prends, je ne changeai pas la parole de mes lèvres ; je n'ai pas dit : Immole-le, mais : Fais-le monter. Tu l'as fait, à présent, fais-le descendre⁵." »

De fait, les mots hébreux *haallehou le ola*, qui signifient « offre-le en holocauste », veulent dire littéralement « fais-le monter ». Rachi tente donc, en jouant sur l'ambiguïté de ce terme, de faire coexister les deux éléments de la contradiction sans qu'il faille choisir l'un ou l'autre exclusivement. Il excipe ainsi d'une logique divine, à laquelle Abraham, en tant qu'homme, ne peut avoir accès...

lui qui, dans la souffrance et l'inquiétude, s'achemine avec son fils vers le mont Moria.

Le paradoxe comme horizon

Pourtant, la tentation est forte de chercher un troisième terme qui réconcilierait les deux premiers. Cette réconciliation ne pourrait-elle se faire par la découverte d'un métaniveau où les termes opposés apparaîtraient comme complémentaires à l'intérieur d'une structure, d'un plan ou d'un dessein qui leur assignerait une place et leur donnerait un sens ? C'est la voie généralement prônée pour sortir d'une injonction contradictoire.

Encore faudrait-il qu'elle soit praticable et mène quelque part. À cet égard, un détour par une tradition non occidentale, africaine en l'occurrence, peut se révéler instructif. Dans son article intitulé « Double contrainte et paradoxe rituel⁶ », l'anthropologue Michael Houseman décrit le rite *So* des Beti du Sud-Cameroun. Ce rite comporte une phase préliminaire, qui se déroule dans l'espace du village, et un séjour en forêt, qui dure plusieurs semaines. Dans cet environnement naturel, les apprentis sont soumis à de bien étranges épreuves : on leur ordonne par exemple de creuser des trous, pour les remblayer ensuite ; ou de marcher rapidement, mais à quatre pattes, ou de se reposer couchés sur des épines, ou bien de goûter un mets supposé exquis qui s'avère être une substance écoeurante, ou encore d'insulter ce qu'ils respectent par-dessus tout.

Qu'est-ce qui peut donner sens à ces injonctions paradoxales ? On pourrait imaginer, comme un possible métaniveau, que « ceci est un jeu », mais il y a dans la situation une composante essentielle qui empêche le recours à ce métaniveau - c'est la souffrance. « Parce qu'elle est toujours sérieuse, écrit Houseman, la douleur exclut une métaproposition du type "ceci est un jeu". Les

apprentis sont obligés de subir une expérience incarnée dans les actions auxquelles on les fait se livrer ; ils ne peuvent plus penser en termes affirmatifs - “ceci est un jeu” -, mais sont contraints à des termes interrogatifs : “est-ce un jeu⁷ ?” » On ne peut poser un métaniveau qui résoudrait le paradoxe parce que le paradoxe lui-même, en tant qu’il s’incarne dans la douleur, interroge et, pour ainsi dire, fragilise tout métaniveau possible jusqu’à le rendre problématique. Les participants ne peuvent dépasser cette interrogation qui naît dans une situation où le doute, lié à la douleur, empêche la réflexion théorique sereine : leur question reste sans réponse.

Ce rite de passage est une magnifique métaphore de la vie humaine. Oui, nous sommes immergés dans la double contrainte ; oui, nous en souffrons ; oui, nous sommes constamment soumis à un écartèlement qui nous plonge dans le doute ; oui, nous tentons désespérément d’accéder au niveau ou à l’ordre où les contradictions qui nous déchirent se résorberaient en une pacifique unité... mais nous n’y parvenons pas parce que, comme l’écrit Pascal, nous sommes “embarqués⁸” : il n’y a pas d’autre lieu d’interrogation et d’interprétation que celui où nous sommes et qui précisément nous plonge dans l’incertitude.

Ainsi, ce n’est pas tant l’existence d’une injonction contradictoire que l’incapacité d’y échapper qui définit les coordonnées où se déploie la situation de cet être qui est né pour mourir - c’est-à-dire la condition humaine.

Notes

¹. Ici, comme pour les autres passages des Évangiles que je cite, j’ai repris la traduction de la Bible de Jérusalem, Paris, Desclée de Brouwer, 1975.

². Platon, *Phédon* (trad. de Léon Robin), Paris, Gallimard, « Pléiade », 1950, p. 768-769.

³. Toutes les citations de l’Ancien Testament et de Rachi sont extraites du *Pentateuque, avec commentaires de Rachi* (5 vol.), sous la direction d’Élie Munk,

t. 2, p. 157, publié par la Fondation Samuel et Odette Levy, 4^e éd.

[4.](#) Emmanuel Levinas, « Judaïsme et kénose », in *À l'heure des nations*, Paris, Minuit, 1988, p. 133.

[5.](#) *Le Pentateuque, avec commentaires...*, *op. cit.*, p. 136-137.

[6.](#) *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique de réseaux*, n° 14, Privat, 1991.

[7.](#) *Ibid.*, p. 159.

[8.](#) Pascal, *Pensées*, texte édité par Louis Lafuma, Paris, Seuil, « Points Essais », 1962, section 2, II, 418.

De la loi à l'événement : déterminisme et liberté¹

Systèmes stables et ballets gestuels

Lors d'un congrès qui s'est tenu à Bruxelles, Jay Haley, l'un des pionniers de l'approche stratégique, caractérisa la théorie des systèmes comme une théorie où la cause est *actuelle* : « D'après elle, un symptôme est approprié. Il est le comportement adapté au contexte social de la personne. [...] Ce fut une idée révolutionnaire dans le domaine clinique. [...] Le thérapeute avait [donc] besoin de changer le contexte pour écarter le symptôme. » Mais il précisait : « La théorie systémique est une théorie de stabilité, de non-changement. Par définition, un système est autocorrectif, et donc, s'il commence à changer, des régulateurs agissent pour le maintenir stable. Or la psychothérapie a besoin d'une théorie qui explique comment changer les gens². »

De fait, l'approche systémique en thérapie familiale faisait dans ses débuts explicitement référence à la *Théorie générale des systèmes* de Ludwig von Bertalanffy³. Or deux principes de base de cette théorie sont l'homéostasie et l'équifinalité. Le concept d'homéostasie reprend une notion déjà formulée en biologie par Canon sous le nom d'« homéostase » ; il désigne le maintien d'un système à l'intérieur de certaines normes grâce à une régulation qui s'effectue par rétroaction (*feedback*). Et comme on constate que, dans ce type de systèmes stables, des éléments semblables peuvent découler d'éléments initiaux différents, on n'a pas à prendre en compte les conditions initiales du

système, ni son histoire - c'est ce que désigne le terme d'« équifinalité ».

Mais - et j'insiste sur ce point car il est pour moi capital - les systèmes ouverts qu'étudie von Bertalanffy se trouvent à l'équilibre et, s'ils nous sont familiers, c'est parce que leur comportement, qui répond à des lois générales, est par principe prévisible.

Cette prédictibilité, qui ne nous étonne d'ailleurs pas dans les systèmes physiques ou biologiques, affecte aussi les systèmes humains.

Albert Scheflen nous en fournit un bon exemple. Voulant construire une nouvelle épistémologie, ce chercheur, psychiatre et anthropologue américain, s'est intéressé à la gestuelle non verbale dans un certain nombre de contextes spécifiques.

Dans son livre paru en 1973 et intitulé *Communicational Structure : Analysis of a Psychotherapy Transaction*⁴ (qui reprend et développe son ouvrage de 1965, *Stream and Structure of Communicational Behavior*⁵), Scheflen se livre à une « analyse contextuelle » (pour reprendre ses propres termes) d'une psychothérapie filmée. Une jeune patiente psychotique et sa mère sont traitées par les psychiatres psychothérapeutes Carl Whitaker et Thomas Malone, et Scheflen met en évidence les « ballets » gestuels répétitifs des différents participants à la thérapie. Non seulement ces ballets sont « dansés » à leur insu, mais on a même l'impression que ce sont ces ballets eux-mêmes qui font danser les personnes sans qu'elles s'en rendent compte.

J'ai eu pour ma part le privilège de travailler avec Scheflen - avec qui je m'étais lié d'amitié - durant les années que j'ai passées au Bronx State Hospital, lequel dépendait de l'Albert Einstein College of Medicine à New York. Nous avons par exemple étudié pendant de longues heures les mouvements non verbaux des membres d'une famille lors

d'un repas, et nous y avons retrouvé ces ballets gestuels répétitifs.

La recherche de Scheflen s'est poursuivie et a été publiée ultérieurement dans d'autres ouvrages⁶, mais il s'agissait toujours d'étudier la manière dont nous sommes « agis » dans et par différents contextes.

Je me souviens qu'un jour il me demanda à brûle-pourpoint pourquoi, à mon avis, Hamlet poignarde Polonius dans la pièce de Shakespeare. Je me lançai dans diverses explications d'ordre psychologique, narratif, esthétique ou sociologique lorsque Scheflen, insatisfait par mes hypothèses, lança : « Parce que c'était écrit dans le scénario. » Cette réponse tout à fait « scheflenienne » rejoint ce qu'il avait écrit en 1978 dans un article publié dans *Family Process*⁷, où il décrivait comment les différentes interactions qui se produisaient entre les membres de la famille d'une jeune fille obéissaient à un scénario préexistant, montrant par cet exemple comment nous sommes « agis » par les règles implicites du système auquel nous appartenons.

Le circuit du signifiant

Qu'il y ait un niveau « supérieur » à celui des conduites individuelles, niveau qui se déploie à l'insu des personnes et gouverne leur comportement, c'est aussi ce qui ressort d'une analyse a priori fort différente, celle que Lacan fait de la nouvelle d'Edgar Allan Poe bien connue, « La lettre volée »⁸.

On se souvient de l'histoire que raconte Poe dans ce texte célèbre. Le conte commence par une citation de Sénèque, « *Nil sapientiae odiosus acumine nimio* » (« En sagesse, rien n'est plus haïssable que de trop grandes subtilités ») – formule qu'il est d'ailleurs impossible de retrouver dans

l'œuvre de ce philosophe... Puis l'histoire commence. Dans un appartement parisien, le narrateur fume une pipe d'écume en compagnie de son ami Dupin. Il rêve « à une espèce d'analogie » qui relierait deux affaires, celle de la rue Morgue et le meurtre de Marie Roger, chacune ayant fait l'objet d'une nouvelle d'Edgar Poe⁹.

C'est alors que surgit M. G., le préfet de police de Paris. Il vient consulter Dupin, dont il admire la perspicacité, à propos d'une troisième affaire qui l'embarrasse singulièrement : « Si c'est un cas qui demande de la réflexion », observe Dupin qui s'était levé pour allumer une lampe, « nous l'examinerons plus convenablement dans les ténèbres », et il s'abstient d'allumer la mèche. Cette lampe qui reste éteinte n'est pas un simple ornement narratif ; nous redisant à sa façon ce que la citation de Sénèque annonçait, elle nous livre déjà la clef du conte, qu'on pourrait formuler ainsi : ce qu'il faut voir est autre que ce qui se donne à voir, et ce, quelle que soit notre perspicacité.

Dans la pénombre, le préfet de police s'explique ; un document de la plus haute importance a été soustrait dans les appartements royaux, et il désigne le coupable : il s'agit de D., un ministre. Le document disparu est une lettre, reçue par un personnage éminent – nous comprenons qu'il s'agit de la reine. Elle était en train de la lire, seule dans un boudoir, lorsque est entré « l'illustre personnage à qui elle désirait cacher la lettre » – et nous comprenons qu'il s'agit du roi. N'ayant pas le temps de cacher la lettre, elle la dépose sur une table, son contenu n'étant pas apparent. Mais à ce moment arrive le ministre D., qui remarque l'embarras de la reine, aperçoit la lettre et tire de sa poche une autre lettre qu'il fait semblant de lire avant de la déposer à côté de la première. Il parle avec le roi des affaires publiques puis, au moment de prendre congé, met la main « sur la lettre à laquelle il n'a aucun droit ».

Le préfet de police est sûr, pour différentes raisons, que la lettre volée se trouve dans le bureau du ministre, mais malgré les investigations nocturnes qu'une équipe dépêchée par lui y a menées, elle n'a pas été retrouvée.

C'est ici que Dupin intervient. Le détective se fait décrire en détail la lettre volée, puis, muni d'une paire de lunettes vertes, il rend visite au ministre.

Derrière ses lunettes, Dupin inspecte l'appartement et remarque un porte-cartes où se trouve, entre autres choses, une lettre salie, à moitié déchirée et toute fripée... Trouvaille qui va à l'encontre des habitudes bien connues du ministre, décrit comme « si méthodique ». Cette lettre a la même dimension que celle de la reine, les bords du papier sont éraillés et le papier semble avoir été déplié puis replié dans les mêmes plis. La suscription est d'une écriture de femme, la lettre est adressée au ministre et elle comporte un large sceau noir, alors que dans la lettre adressée à la reine le sceau était petit et rouge, et l'écriture « hardie, décidée et caractérisée ».

Dupin prend alors congé en feignant d'oublier sa tabatière en or. Cet « oubli » lui permet de revenir le matin suivant, tout en s'étant préalablement arrangé pour que quelqu'un tire un coup de feu en l'air quand il sera chez le ministre. La détonation prévue retentit, le ministre se précipite vers la fenêtre et l'ouvre pour regarder dans la rue. Dupin profite de ce moment pour s'emparer de la lettre et la remplacer par une autre, où figurent ces mots écrits par lui :

*[...] Un destin si funeste
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.*

Pourquoi ces vers ? Ils proviennent d'une tragédie de Crébillon, *Atrée et Thyeste*, qui fut créée à Paris en 1707.

On connaît l'histoire de ces jumeaux de la mythologie grecque, de leur terrible rivalité et de la malédiction qui leur

est associée¹⁰. Atrée, fils de Pélops et d'Hippodamie, est le roi de Mycènes. Père de Ménélas et d'Agamemnon, il est le fondateur de la lignée des Atrides. Après avoir découvert que Thyeste était l'amant de sa femme, il tue ses deux fils pour se venger et lui sert leurs restes dans un festin. Thyeste maudit Atrée et – conformément aux prédictions de l'oracle de Delphes – il abuse, masqué, de sa fille Pélopie. De leur union naît Égisthe, qui plus tard le vengera car, devenu adulte, Égisthe tuera Atrée – avant de tomber lui-même sous les coups d'Oreste, le fils d'Agamemnon et de Clytemnestre...

Cette histoire terrible frappe par sa construction faite de symétrie et de répétition, le crime de l'un engendrant la vengeance de l'autre, dont le premier se venge par un autre crime, qui provoque encore un crime en guise de vengeance, et ainsi de suite, dans un cycle qui se répète d'une génération à l'autre sans pouvoir s'arrêter.

Or l'analyse de Lacan montre que le conte de Poe est lui aussi architecturé par la répétition de séries semblables.

Première série : le roi ne voit pas la lettre adressée à la reine ; cette lettre est mise en évidence pour qu'elle passe inaperçue ; le ministre procède à un échange de lettres.

Deuxième série : la police ne voit pas la lettre chez le ministre ; le ministre l'a mise en évidence pour mieux la cacher ; Dupin procède à un échange de lettres.

De plus, deux éléments du texte même de Poe, non mentionnés par Lacan, renforcent son interprétation. D'une part, l'analogie entre les « deux affaires » (celle de la rue Morgue et le meurtre de Marie Roger) à laquelle Dupin « rêve » au début du conte ; d'autre part, cette remarque fondamentale que Poe prête à son personnage : « Une métaphore ou une comparaison peut fortifier un argument aussi bien qu'embellir une description¹¹. »

Un élément matériel parcourt la répétition des séries : c'est la lettre elle-même, *the purloined letter* – titre qu'on

pourrait, selon Lacan, plus fidèlement traduire par : « lettre détournée » ou « lettre en souffrance ». Elle illustre la circulation du signifiant et détermine, par ses déplacements, l'ordre symbolique, donc la subjectivité. Pour Lacan, le signifiant est indestructible et indivisible, et son trajet le ramène à son point de départ – d'où le débat passionnant qui l'opposa à Derrida, pour qui la signification est multiple et disséminée. Dans son séminaire de 1955, *Le Moi dans la théorie de Freud et la technique de la psychanalyse*, Lacan montre comment l'ordre symbolique constitue le sujet. La lettre fait se mouvoir les personnages par le circuit même de son déplacement : « Le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes, dans leur destin, dans leurs refus, dans leurs aveuglements, dans leur succès et dans leur sort¹². » C'est la lettre qui, en leur donnant une place par rapport à son trajet, les constitue comme sujets, et « l'ascendant que le ministre tire de la situation ne tient donc pas à la lettre, mais, qu'il le sache ou non, au personnage qu'elle lui constitue¹³ ». Mais voici que le circuit se poursuit et la deuxième série met le ministre à une autre place : « Il s'agit, maintenant comme avant, de protéger la lettre des regards, il ne peut faire qu'il n'y emploie le même procédé qu'il a lui-même déjoué [...]. Et qu'est-ce qu'il ne voit pas ? Justement la situation symbolique qu'il a su lui-même si bien voir, et où maintenant le voilà vu se voyant n'être pas vu¹⁴. » Le fait de se faire dérober la lettre, par conséquent, « n'est pas dû à l'astuce de Dupin, mais à la structure des choses¹⁵ ».

Les personnages du conte sont donc « agis » par une chaîne symbolique et leur comportement déterminé par le déplacement du signifiant. Or nous avons vu que, pour Schefflen, les personnages de Hamlet agissent comme ils le font « parce que c'est écrit dans le scénario ». Sommes-nous de ce fait en droit de voir une parenté entre l'approche, ici structurale, de Lacan et la description des

systemes à l'équilibre qui est la référence théorique des travaux d'Albert Scheflen ? Sommes-nous en présence d'une déclinaison de la même constatation dans des univers théoriques différents ?

Gilles Deleuze, critique à l'égard du structuralisme qu'il qualifie de « nouvel antihumanisme¹⁶ », le caractérise comme une approche dans laquelle les places sont premières par rapport aux éléments qui viennent les occuper. De fait, un théoricien comme Althusser conçoit les sujets, à l'intérieur des structures économiques, comme des places définies par les rapports de production¹⁷. Dans l'approche structuraliste, c'est donc toujours au niveau de la structure que se définit le sujet, et la célèbre formule de Rimbaud, souvent invoquée, « je est un autre » deviendra pour la modernité l'emblème de cette décentration.

La question du libre arbitre et le problème du changement

Personne ne peut nier la fécondité de cette conception, mais il me semble légitime de soulever les problèmes qu'elle engendre. J'en vois pour ma part deux principaux. D'une part, comment penser le changement dans une conception qui ramène les comportements individuels à des lois générales prévisibles ? D'autre part, que devient alors la liberté individuelle ? Devons-nous renoncer à la notion de libre arbitre ?

C'est bien sûr le thérapeute en moi qui se pose ces questions, mais j'y suis d'autant plus sensible que j'ai été élevé dans une tradition où la responsabilité de l'individu, même limitée par un ensemble de facteurs, ne peut se parer d'oripeaux pour échapper à la conséquence des actes commis. Encore adolescent, j'ai étudié le traité talmudique *Sanhedrin* dont un passage m'avait particulièrement frappé - celui où la résurrection des morts est présentée comme

une métaphore destinée à mettre en valeur la responsabilité individuelle, sans échappatoire possible.

Qu'on me permette d'en citer ici quelques lignes¹⁸ :

(91a) Antoninus dit à Rabbi : « Le corps et l'esprit peuvent tenter d'échapper au jugement. C'est ainsi que le corps peut plaider : L'esprit a péché, la preuve en est que depuis qu'il m'a quitté je reste allongé comme une pierre muette dans la tombe. Alors que l'esprit peut dire : C'est le corps qui a péché, la preuve en est que depuis que je l'ai quitté, je vole en l'air comme un oiseau. » Rabbi répondit : « Je vais te raconter une parabole. À quoi cela peut-il être comparé ? À un roi humain qui possédait un beau verger, lequel contenait (91b) des figes splendides. Il nomma deux gardiens, l'un paralytique et l'autre aveugle. Un jour, le veilleur paralytique dit à l'aveugle : Je vois de belles figes dans ce verger. Viens et prends-moi sur les épaules pour que nous puissions nous les procurer et les manger. Le paralytique enfourcha l'aveugle, prit les figes, et ils les mangèrent. Quelque temps plus tard, le propriétaire du verger vint et leur demanda : Où sont les belles figes ? Le paralytique répondit : Ai-je des pieds capables de marcher ? L'aveugle répondit : Ai-je des yeux pour voir ? Alors le propriétaire plaça le paralytique sur l'aveugle et les jugea ensemble. Ainsi le Saint, béni soit-il, ramènera l'esprit au corps et les jugera ensemble. »

Emmanuel Levinas, qui fut un remarquable commentateur du Talmud et qui fut mon professeur de philosophie, insistait sur l'aspect crucial de la responsabilité humaine. Il refusait de se laisser emporter par tout ce qui nous entraîne au-delà de notre raison, au-delà de notre responsabilité - qu'il s'agisse du sacré, des vertus prêtées à la terre ou à la patrie. Il se méfiait de la vision hégélienne dans laquelle la raison se réalise dans l'histoire, aujourd'hui étant plus rationnel qu'hier et moins que demain. Le commentaire qu'il faisait de ce passage du traité Avoth¹⁹ le montre bien : « Le vieux Hillel, le grand docteur de la loi du 1^{er} siècle av. J.-C., s'exclama en voyant un crâne que transportait un cours d'eau : "Tu as été tué pour avoir tué, mais ceux qui t'ont tué seront tués." Si les crimes de l'histoire ne frappent pas toujours les innocents, ils ne sont pas pour autant des

jugements. À tort, nous concevons la chaîne des violences qui ont rempli le temps comme des verdicts de l'histoire, et l'histoire elle-même comme un magistrat. Hillel savait que l'histoire ne juge pas, et que, laissée à sa fatalité, elle répercute les crimes²⁰. » D'où, selon Levinas, l'importance de dénoncer comme contresens ou folie « l'implacable cours des événements²¹ » auquel on ne peut soumettre la loi de la justice, car l'aspiration à une société juste, valable pour tous, était pour lui de nature éminemment religieuse.

C'est donc nourri de toutes ces influences que je me suis intéressé à la façon dont une approche systémique pouvait intégrer le changement et redonner sa place à la liberté.

Certes, je ne voulais pas perdre ce qui à mes yeux constitue la richesse fondamentale de cette approche : d'une part, la compréhension du symptôme comme un élément de régulation tendant à préserver l'homéostasie d'un système humain ; d'autre part, l'accent mis sur sa temporalité délétère - le symptôme gelant le temps et maintenant une stabilité devenue anachronique face à la nécessité de changement impliquée par le cycle de vie²² ; mais je ne voulais pas non plus m'enfermer dans une conception qui, se focalisant sur des lois générales, ne peut décrire et comprendre que la prédictibilité.

C'est alors que j'ai découvert les travaux d'Ilya Prigogine (prix Nobel de chimie en 1977) sur les systèmes hors de l'équilibre. Cette approche véritablement novatrice devait m'ouvrir des horizons nouveaux.

Le changement en thérapie systémique

Naturellement, les thérapeutes systémiques n'avaient pas attendu Prigogine pour réfléchir sur la nature du changement et les moyens de le provoquer. Cette préoccupation est essentielle pour eux : c'est pourquoi je

voudrais en donner quelques exemples, avant d'exposer ce qu'à mon avis nous pouvons tirer de la description de Prigogine.

Salvador Minuchin considère qu'une crise est nécessaire pour ouvrir l'espace des possibles ; il a donc développé des techniques pour la provoquer artificiellement²³.

Il invite par exemple une famille comprenant une patiente anorexique à consulter vers midi. Il demande alors aux membres de la famille ce qu'ils veulent manger, puis fait apporter par un assistant ce qu'ils ont commandé - des sandwiches et des boissons gazeuses généralement. La patiente ne se nourrissant pas, une crise familiale surgit, et le travail du thérapeute consiste à s'en emparer pour faire en sorte qu'elle permette aux personnes présentes de sortir de leurs cycles répétitifs.

Carl Whitaker²⁴ a quant à lui développé une méthode, qu'il a appelée « thérapie de l'absurde ». Pourquoi, demande-t-il dans un article publié en 1975 dans la revue *Family Process*, la tour de Pise ne s'effondre-t-elle pas ? Parce qu'elle n'est pas assez haute pour que l'angle qu'elle présente par rapport au sol la condamne inéluctablement à tomber. Pourquoi les règles dysfonctionnelles qui régissent une famille ne provoquent-elles pas une crise décisive ? Tout simplement parce qu'elles ne sont pas assez aberrantes. Whitaker va donc amplifier ces règles jusqu'à ce que les membres de la famille protestent et changent de comportement. Il va faire grandir cette tour fictive, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle finisse par s'effondrer d'elle-même.

Découvrant par exemple qu'une jeune femme anorexique, mariée et en bons termes avec son mari, vit chez ses parents et le laisse seul dans l'appartement conjugal, Whitaker propose auxdits parents d'aller chez leurs propres parents, qui sont très âgés et se réjouiront sûrement de la présence de leurs enfants ! Agissant ainsi, il refuse d'aller là

où la famille attend qu'il s'active de façon obvie. Alors qu'elle souhaite qu'il intervienne explicitement dans le sens du changement, le voilà qui amplifie au contraire les règles implicites de la famille, et ce, à un point tel que celles-ci finissent par être rejetées par ses membres - lesquels se retournent alors contre lui, ce qui lui permet de leur offrir un thérapeute comme patient et de libérer d'autant la charge du patient désigné.

Les approches de Minuchin et de Whitaker ont fait de nombreux(ses) émules, tant en Amérique qu'en Europe, et mon tableau serait incomplet si je ne mentionnais pas au moins l'école de Palo Alto dont l'influence a été considérable. D'une part, elle a introduit la description systémique de von Bertalanffy²⁵ dans le champ de la thérapie familiale, et d'autre part, elle a inauguré une pratique « stratégique » prescrivant des tâches paradoxales, à l'opposé des solutions « raisonnables » tentées sans succès par les patients eux-mêmes. Les membres de cette école doivent du reste beaucoup à Milton Erickson, dont Jay Haley - qui fit d'ailleurs partie du groupe avant de devenir l'un des fondateurs de l'approche stratégique - présenta l'œuvre dans plusieurs ouvrages différents²⁶.

Dans une approche de type stratégique, le praticien provoque ce qui se passe dans la thérapie. Il prescrit des tâches dont la finalité est de faire advenir chez le patient une nouvelle manière d'être quant à son symptôme. Sa pratique active est donc explicitement orientée vers l'obtention d'un changement.

Prigogine et les systèmes hors de l'équilibre

Je n'ai jusqu'ici mentionné que les écoles les plus connues, celles qui, dans ce contexte d'une systémique axée sur l'équilibre et l'homéostasie, ont, dans le champ des

thérapies familiales, ouvert de nouvelles avenues pour une pratique dont l'objectif est le changement.

Mais avec Prigogine, c'est le contexte même qui change, car il ne décrit plus, comme von Bertalanffy, les systèmes à l'équilibre ou qui tentent de le conserver, mais ceux qui ne sont pas, ou plus, à l'équilibre. Or leur comportement est fondamentalement différent. À l'écart de l'équilibre, en effet, des fluctuations apparaissent qui peuvent s'amplifier en faisant évoluer le système vers un nouveau régime qualitativement différent. Des structures nouvelles peuvent apparaître, que Prigogine nomme « dissipatives » car elles dissipent l'énergie appliquée au champ et, au-delà d'une valeur critique, ces fluctuations ne ramènent plus le système à l'état antérieur : en s'amplifiant, elles le conduisent au contraire vers un autre état. Des interactions non linéaires permettent donc, grâce à des rétroactions positives, de faire passer le système d'un état 1 à un état 2, à travers une bifurcation.

Mais - ce point est essentiel - il est impossible de savoir laquelle exactement des multiples fluctuations sera amplifiée, de sorte que le hasard réapparaît et joue un rôle fondamental.

De plus, l'approche de Prigogine²⁷, à la différence de celle de von Bertalanffy, permet de tenir compte de l'histoire du système. Mais il ne s'agit pas pour autant de réintroduire une causalité linéaire : il y a une évolution dans le temps, mais elle n'est pas réductible à une simple description causale. Pour nous, thérapeutes, cette réapparition épistémique du hasard est un point capital, car elle permet de sortir du tout-prédictible et, comme on l'a vu dans divers cas évoqués dans cet ouvrage, de redonner sa place à la liberté individuelle. Est-ce à dire cependant que cette description, dont la richesse est évidente, doit s'appliquer telle quelle au champ humain ? Ce n'est pas ce que Prigogine propose. Il s'agit seulement pour lui de

reconnaître qu'il existe des changements « qui sont finalement qualitativement décrits par des mécanismes du même type, quoique étant plus complexes dans le cas de l'homme. Ces mécanismes sont essentiellement des rétroactions amplificatrices [...] et c'est dans l'existence des rétroactions qu'il y a analogie²⁸ ».

Ces lignes écartent le reproche de « scientisme » qu'on entend parfois, mais Prigogine va plus loin et nous donne d'autres éléments permettant de préciser quel est le bon usage que nous pouvons faire de sa conception quand nous l'importons dans le champ de l'homme. Il précise par exemple qu'on ne peut pas décrire « ce qui va se passer pour des temps très longs parce que l'information nécessaire croît exponentiellement avec le temps sur lequel vous souhaitez prédire ». Il limite aussi la portée de la notion de « trajectoire » : « Elle est utilisable sur des temps courts dans les systèmes dynamiques chaotiques, mais pour des temps longs, elle est sans objet. Si nous n'avons plus les moyens de parler de trajectoire, la portée du concept de loi se trouve limitée d'autant : ce qui émerge, c'est la notion d'événement²⁹. »

Cette émergence de l'événement est fondamentale car l'événement est toujours, au moins partiellement, hétérogène. Porté par des singularités, qui ne relèvent d'aucune loi générale, il semble souvent être le produit du hasard - « le nez de Cléopâtre, écrit Pascal, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé³⁰ » ; mais surtout, il restaure la liberté du sujet et, avec elle, sa responsabilité. Dans l'espace conceptuel nouveau que sa réapparition instaure, l'éthique retrouve donc toute sa place, et ce n'est pas là une mince révolution dans le champ systémique.

L'illusion de la main en caoutchouc

Des recherches récentes semblent toutefois limiter à nouveau, quoique sur d'autres bases, l'impression naturelle que nous avons d'être à la source de nos actions et de notre vécu au niveau corporel.

Matthew Botvinick, de l'université Carnegie Mellon, et Jonathan Cohen, de l'université de Pittsburgh³¹, ont réalisé en 1998 une expérience qu'ils ont nommée « l'illusion de la main en caoutchouc ».

Dans cette expérience, la main gauche du sujet est masquée par un cache, et une main en caoutchouc est posée à côté. L'expérimentateur touche avec un pinceau les deux « mains » en même temps, puis la main en caoutchouc seule. Le sujet sent alors le pinceau qui la touche *comme s'il s'agissait de sa propre main*.

Ce résultat est déjà extraordinaire en soi, mais il y a plus. Une équipe de chercheurs australiens³² s'est intéressée à ce qu'il advenait de la vraie main lors de cette expérience. Ils ont découvert que sa température baissait, la circulation sanguine y étant réduite. Mieux, le système immunitaire est affecté : si l'on pique les deux bras du sujet avec de petites doses d'histamine avant l'expérience, on constate, après l'expérience, que la réponse inflammatoire créée par l'histamine est plus forte sur le bras masqué. Or le système immunitaire différencie ce qui est soi de ce qui n'est pas soi – c'est donc le *soi* lui-même, dans son expression physique, dans ses frontières corporelles, qui est affecté par l'expérience.

Agir sur ce qui nous agit

Je suis tout à fait conscient d'avoir juxtaposé dans ce chapitre des considérations très différentes, relevant de descriptions et d'épistémologies parfois éloignées. Mais je voulais montrer comment notre vision classique d'un sujet qui coïncide avec lui-même, une personne au soi bien défini,

responsable de ses actions, est remise en question, à des niveaux et par des travaux différents, qu'il s'agisse de l'anthropologie des gestes, de la psychanalyse lacanienne ou d'expériences récentes comme celle de la main en caoutchouc. Dans leur diversité, tous ces travaux montrent que nous sommes agis, que le sujet pourrait n'être qu'une place, le soi une représentation. Mais en même temps, le sujet resurgit là où on ne s'y attendait pas - lorsque le système auquel il appartient et qui jusqu'à un certain point le régissait sort du cadre de l'homéostasie pour se mettre à fluctuer... Dans cette situation nouvelle, des événements imprévisibles peuvent se produire, tandis que le libre arbitre renaît, en même temps que l'éthique et la responsabilité.

Le fait que nous soyons agis ne doit donc pas nous empêcher d'agir sur ce qui nous agit - c'est ce que j'essaie de montrer dans cet ouvrage. Le concept de résonance, que j'y développe, permet à mon avis au thérapeute de profiter de la façon dont il est agi pour s'interroger sur elle, ainsi que sur la fonction de ce qu'il éprouve dans le système thérapeutique auquel il appartient. Il peut ainsi reprendre les rênes de son vécu, transformer un handicap en atout, sortir de la répétition et ouvrir ses patients à de nouveaux possibles.

Tenter d'être responsables dans un contexte où nous sommes conditionnés, c'est en cela, me semble-t-il, que réside la dignité de la condition humaine ; c'est aussi le programme auquel la thérapie peut nous permettre d'accéder. Loin de se complaire dans la désignation résignée de nos conditionnements, elle peut ainsi restaurer la conscience morale sans laquelle il ne peut y avoir d'éthique, de justice sociale, ni de responsabilité.

Notes

1. Ce chapitre reprend, en les développant et en les élargissant, certaines notions que j'avais déjà abordées dans un article intitulé « Thérapie systémique,

prédictibilité et hasard ». Voir *L'Homme devant l'incertain*, dir. Ilya Prigogine, Paris, Odile Jacob, 2001.

[2.](#) Jay Haley, « Aspects de la théorie des systèmes et psychothérapie », in *La Thérapie familiale en changement*, dir. Mony Elkaïm, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1999, p. 97-101.

[3.](#) Ludwig von Bertalanffy, *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod, 1973.

[4.](#) Albert E. Scheflen, *Communicational Structure : Analysis of a Psychotherapy Transaction*, Indiana University Press, 1973.

[5.](#) Albert E. Scheflen, *Stream and Structure of Communicational Behavior*, Eastern Pennsylvania Psychiatric Institute, Behavioral Studies Monograph, n° 1, 1965.

[6.](#) Voir notamment *Body Language and the Social Order, Communication as behavioral control*, Prentice Hall inc, Englewood Cliffs, N. J., 1972, et *Human territories. How we behave in space-time*, Prentice Hall inc, Englewood Cliffs, N. J., 1976.

[7.](#) Albert E. Scheflen, « Susan smiled. On explanation in family therapy », *Family Process*, 17(1), 1978, p. 59-68.

[8.](#) Jacques Lacan, *Écrits I*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1999, p. 11-61.

[9.](#) Voir Edgar Allan Poe, *Histoires extraordinaires*, Paris, Gallimard, 2011, p. 92-115. Cette édition reprend celle de 2004 avec quelques ajouts.

[10.](#) Signalons à ce propos l'intéressante hypothèse de Jean-Claude Milner : il n'est pas absurde d'inférer de la présence de cette citation que Dupin et le ministre D. sont frères, à l'instar d'Atrée et de Thyeste. Voir Jean-Claude Milner, « Retour à "La lettre volée" », in *Détections fictives*, Paris, Seuil, « Fiction et Cie », 1985.

[11.](#) Edgar Allan Poe, *Histoires extraordinaires*, *op. cit.*, p. 110.

[12.](#) Jacques Lacan, *Écrits I*, *op. cit.*, p. 30.

[13.](#) *Ibid.*, p. 33.

[14.](#) *Ibid.*, p. 30-31.

[15.](#) Voir Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre 2, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1980, p. 225-240.

[16.](#) Gilles Deleuze, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? », in François Châtelet dir., *La Philosophie au XX^e siècle*, Bruxelles, Marabout, 1979, p. 301.

[17.](#) Louis Althusser, *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965.

[18.](#) Traduction libre. Pour accéder à ce texte en français, voir *La Guemara Sanhedrin* dans la collection dirigée par le rabbin Elie Munk, traduit par Israël Salzer, grand rabbin de Marseille. Éditions Keren Hasefer ve Halimoud.

[19.](#) Chapitre II, verset 6 (*Traité des principes*).

[20.](#) Emmanuel Levinas, *Difficile Liberté*, Paris, Albin Michel, 1963, p. 41.

[21.](#) *Ibid.*, p. 249.

[22](#). Cette notion de « cycle de vie » est importante pour Milton Erickson autant que pour les thérapeutes familiaux.

[23](#). Salvador Minuchin et Avner Barcaï, « Therapeutically induced family crisis », in Jules Masserman dir., *Science and Psychoanalysis*, vol. XIV ; *Childhood and adolescence*, New York, Grune and Stratton, 1969, p. 198-205.

[24](#). Carl A. Whitaker, « Psychotherapy of the absurd. With a special emphasis on the psychotherapy of aggression », *Family Process*, 14 (1) 1975, p. 1-16.

[25](#). Voir notamment Paul Watzlawick, Don Jackson et Helmick Beavin, *Une logique de la communication*, *op. cit.*

[26](#). Jay Haley dir., *Advanced Techniques of Hypnosis and Therapy. Selected Papers of Milton Erickson, M.D.*, New York, Grune and Stratton, 1967. Voir aussi *Un thérapeute hors du commun : Milton H. Erickson*, Paris, Desclée de Brouwer, 1984. Il s'agit de la traduction française d'un ouvrage paru aux États-Unis en 1973.

[27](#). Voir notamment Ilya Prigogine, « L'ordre par fluctuations et le système social », in André Lichnerowicz, François Perroux et Gilbert Gadoffre dir., *L'Idée de régulation dans les sciences*, Maloine, Paris, 1977.

[28](#). Ilya Prigogine, « Résonances et domaines du savoir », in Mony Elkaïm dir., *La Thérapie familiale en changement*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1994.

[29](#). *Ibid.*, p. 219.

[30](#). Pascal, *Pensées*, 413 (162), Paris, Seuil, « Points », 1962, p. 173.

[31](#). Matthew Botvinick et Jonathan Cohen, « Rubber hands “feel” touch that eyes see », *Nature*, vol. 391, 19 février 1998.

[32](#). N. Barnsley, J. H. McAuley, R. Mohan, A. Dey, P. Thomas et G. L. Moseley, « The rubber hand illusion increases histamine reactivity in the real arm », *Current Biology*, vol. 21, issue 23, 6 décembre 2011.

La fonction de la résonance¹

Le thérapeute lui-même n'échappe pas à la situation paradoxale dont nous avons donné quelques exemples dans les chapitres précédents. C'est de l'intérieur même du système thérapeutique qu'il doit tester ses hypothèses et les vérifier. Comment dès lors peuvent-elles être valides ? C'est la question à laquelle je voudrais m'efforcer de répondre dans ce chapitre-ci.

Une première condition, qui est loin d'être suffisante, mais s'avère absolument nécessaire : le thérapeute doit accepter – et cela ne va pas de soi – que ses hypothèses ne sont pas séparables de lui-même, de son histoire, de ce qui le constitue.

Il doit aussi garder à l'esprit qu'elles surgissent toujours dans un contexte donné, où d'autres personnes que lui sont en jeu. Dès lors, il n'est pas étonnant que ce soit la thérapie de couple qui m'ait mis sur la voie d'un nouveau concept opératoire. J'avais en effet été frappé, en voyant des couples en psychothérapie, par la configuration récurrente du type « chat échaudé craint l'eau froide », que j'ai évoquée aux chapitres précédents.

On trouvera une description plus développée de cette configuration dans mon livre *Si tu m'aimes, ne m'aime pas*. Je me bornerai ici à en souligner une conséquence importante pour notre propos : ce que chaque membre du couple vit dans la relation quotidienne est bien sûr lié à son histoire, mais ne lui est pas réductible. Imaginons qu'une femme ait vécu, si je puis dire, un déficit de proximité qui la

rend spécifiquement sensible à cet aspect de sa relation avec son conjoint ; il faut cependant que le comportement du mari renforce cette sensibilité pour qu'elle s'amplifie et envahisse le champ de la relation. Même chose pour l'époux : il faut que dans son histoire il ait eu, par exemple, le sentiment qu'on ne pouvait l'accepter tel qu'il est pour qu'il soit sensible à cet élément particulier, mais cet élément resterait dormant si le contexte de la relation de couple ne lui redonnait pas vie.

Si le vécu de chaque membre du couple est évidemment lié à son histoire personnelle, il l'est donc aussi à d'autres facteurs sans la présence desquels les éléments activés seraient restés dormants. Un élément ne s'amplifie que lorsque, dans des circonstances particulières, le lien à l'autre l'éveille. D'où une conséquence assez paradoxale : ce que nous reprochons à notre partenaire a fréquemment la fonction de renforcer notre propre conception du monde, et de nous éviter ainsi de nous exposer à la répétition de l'expérience que la réalité est bel et bien conforme à ce que nous craignons qu'elle soit, avec la souffrance que ceci impliquerait. L'expérience personnelle de chaque membre du couple a donc aussi une fonction par rapport au contexte systémique dans lequel elle surgit et se maintient.

À l'inverse, nous voyons des couples dont l'un des membres ne revit plus l'expérience douloureuse qu'il a connue dans une vie conjugale précédente. Ces couples sont, à leur façon, thérapeutiques : les souffrances que comporte l'histoire de l'un ou de l'autre n'ont pas été réveillées, ni amplifiées par un contexte qui ne leur donne aucune fonction. Se crée ainsi une scène affective et cognitive nouvelle qui est de l'ordre de ce qu'une thérapie peut produire si le thérapeute n'entre pas dans la danse à laquelle on l'invite. En n'amplifiant pas l'élément dormant, on fait plus que de simplement ne pas l'amplifier : on le « traite », et le vécu affectif et cognitif nouveau qui en

résulte, rompant avec la répétition, aura le même impact sur la vie conjugale que s'il émergerait dans le cadre d'une thérapie, pouvant même aller jusqu'à dissoudre, dans certains cas, un élément douloureux. Je ne crois donc pas à la prison que constituerait pour chacun d'entre nous notre passé : notre histoire nous sensibilise mais elle ne nous condamne pas.

L'expérience personnelle du thérapeute

J'ai découvert peu à peu que le modèle de fonctionnement que je viens d'exposer, et que j'avais élaboré à propos des « couples » au sens strict du terme, permettait de décrire des situations de coexistence ou de cohabitation bien plus larges que celles qui constituent la vie conjugale stricto sensu. La caractéristique commune de ces « couples » au sens large du terme est l'existence d'une relation régulière se déroulant dans un cadre spécifique. À cet égard, le couple, ou la paire ami(e)/ami(e), collègue/collègue, associé(e)/associé(e), voire patron(ne)/travailleur(se), peuvent relever d'une description analogue. C'est aussi le cas, bien entendu, du couple thérapeute/patient.

Essayons de décrire ce dernier « couple », dans sa spécificité, à partir des notions exposées plus haut.

Imaginons une patiente dont le comportement soit irritant pour le thérapeute. Dans une perspective classique, axée sur la notion de contre-transfert, on se demandera à quoi le comportement de la patiente renvoie chez le thérapeute, quels sont les éléments qu'il touche, réveille, répète ou amplifie, et qui se traduisent par cette irritation. Ce questionnement, qui me semble non seulement légitime, mais important, ne me paraît cependant composer, pour ainsi dire, que la partie apparente de l'iceberg. La majeure partie de notre iceberg métaphorique - celle qui se trouve au-dessous de la ligne de flottaison - pourrait se formuler

ainsi : quelle est la fonction pour la patiente de l'irritation du thérapeute ? S'il poursuit son investigation de l'histoire personnelle de cette dernière, le thérapeute découvrira peut-être que, dans les différents contextes familiaux, amicaux ou professionnels qu'elle a rencontrés, cette patiente n'a quasiment jamais connu que le rejet. J'ai effectivement rencontré un cas de ce genre. La patiente abordait ce couple temporaire qu'elle formait avec le thérapeute avec une double demande contradictoire : « Je veux être accueillie et acceptée » et en même temps : « Je ne crois pas pouvoir être accueillie et acceptée. » Le thérapeute s'aperçut bien vite qu'elle faisait avec lui aussi tout ce qu'elle pouvait pour être rejetée afin de conforter sa construction du monde, l'essentiel étant avant tout, comme nous l'avons dit, d'éviter d'ouvrir son armure pour ne pas s'exposer à une probable désillusion. Ébouillantée, cette femme avait peur de l'eau froide et la fuyait.

On voit bien que le vécu du thérapeute, dans un tel contexte, ne renvoie pas uniquement à son histoire propre ; il advient aussi parce qu'il est porté par la fonction actuelle qu'il a dans la situation thérapeutique - en général de renforcer la croyance profonde du patient. Symétriquement, il n'est pas impossible que le patient soit invité par la dynamique contextuelle de la thérapie à amplifier des composantes de sa croyance profonde qui renforcent, d'une manière ou d'une autre, celle du thérapeute. Prenons un exemple. Tel thérapeute a un comportement très protecteur à l'égard d'une patiente ; celle-ci revit avec ce thérapeute l'expérience qu'elle a vécue avec sa propre mère, qui l'a toujours traitée comme une enfant, jamais comme une adulte ; elle a peut-être, sans en avoir conscience, façonné le thérapeute pour qu'il se comporte ainsi, mais le thérapeute lui-même, pour des raisons liées à sa propre histoire, a pu aussi contribuer à faire surgir chez elle la possibilité même qu'elle le façonne ainsi. L'attitude

protectrice du thérapeute amplifie chez la patiente le ressenti de l'expérience qu'elle a eue avec sa mère, mais la demande qu'elle lui adresse d'avoir ce comportement protecteur va peut-être aussi renforcer chez lui des éléments de sa propre croyance jusque-là enfouis. Kafka, à propos de sa maladie, écrit quelque part dans son *Journal* que ses poumons se sont alliés « dans son dos » à une autre partie de lui ; on pourrait dire, en le paraphrasant, qu'une partie du thérapeute s'allie « dans son dos » à une partie du patient « dans son dos » pour qu'ils effectuent à deux une danse répétitive.

Encore une fois, il ne s'agit pas de dénier toute pertinence à l'interprétation contre-transférentielle ; je suggère seulement qu'il faut l'enrichir et la compléter par une lecture systémique qui peut montrer comment un élément lié à l'histoire de l'un s'amplifie surtout dans un contexte où cette amplification a une fonction pour l'autre. Chacun, « dans son dos », invite l'autre à une danse qui permet la répétition, et l'art de la thérapie consiste justement à analyser cette invitation, à en reconnaître pleinement la légitimité, à la comprendre et à l'accepter... puis à refuser d'entrer dans cette danse, quitte à esquisser les pas d'une autre, plus propice au changement.

Le thérapeute doit donc s'efforcer de comprendre son vécu non seulement en le référant à son histoire propre, mais aussi en analysant sa fonction actuelle par rapport au patient, au couple, ou à la famille qui le consulte. J'ai appelé « résonance » cette configuration particulière où des personnes appartenant au même système se mettent à « vibrer » sur le même thème. C'était le cas, dans l'exemple précédent, autour du thème de la protection. J'insiste sur ce point : la résonance n'est pas empathie, contre-transfert ou vécu en miroir ; ce concept montre plutôt sa validité heuristique quand on étudie la fonction d'une résonance à l'intérieur d'un système humain dont les membres se

mettent à vibrer – fonction qui est en général, comme nous l'avons dit, de renforcer les croyances profondes des membres de ce système.

La notion de fonction est ici essentielle. Dans les analyses de la résonance que j'ai proposées précédemment², je n'ai peut-être pas suffisamment insisté sur ce point. Il ne suffit pas de dire que, lorsque divers systèmes ou diverses personnes entrent en relation, on voit une règle commune apparaître et s'amplifier. Ce surgissement est certes spectaculaire en soi, mais l'étonnement qu'il peut provoquer ne doit pas masquer le fait, plus fondamental, que cette apparition et cette amplification ont une fonction. C'est pourquoi la résonance, au sens où je l'entends, ne se confond pas avec je ne sais quelles harmonies ou disharmonies affectives, voire avec la notion, heuristique mais différente, de contre-transfert. Elle apparaît dans un système parce qu'elle protège l'articulation qui s'établit entre les constructions du monde en présence – elle est, si l'on veut, la garante de l'homéostasie du système.

Il serait néanmoins erroné de donner une interprétation mécaniste de ces phénomènes humains. Les constructions du monde ont bien souvent une flexibilité suffisante pour pouvoir, si l'on peut dire, cohabiter pacifiquement. Des heurts peuvent certes survenir, mais chacun des partenaires les prendra avec philosophie, les attribuant à l'irréductible altérité de l'autre, qu'il faut bien accepter lorsqu'on vit avec lui. Les choses peuvent durer ainsi, sans heurts majeurs, jusqu'à ce que, comme c'est parfois le cas, un événement inattendu survienne. Ce fait aléatoire, qui souvent paraît anodin, est un catalyseur ou, pour nous servir d'une autre image, nous dirons qu'il va s'ajouter à une construction du monde donnée en ajoutant un élément dont l'importance fait franchir un seuil. C'est cet événement qui va faire entrer les partenaires en résonance et changer la situation du tout au tout.

J'ai analysé un cas de ce type dans un autre ouvrage³. Dans ce couple, le mari avait eu une enfance difficile. Sa mère était partie quand il avait six ans et la femme avec laquelle son père avait vécu par la suite l'avait toujours rejeté. D'où une première construction du monde, qu'on pourrait énoncer ainsi : « Je ne peux pas être considéré comme satisfaisant par les femmes. Je ne suis jamais à la hauteur. » Par ailleurs, son père ne lui donnait pas d'affection, d'où sa seconde construction : « Je ne peux pas recevoir de la tendresse. »

Du côté de la femme, les choses n'avaient pas été plus faciles. Le père était tout le temps absent et la mère ne donnait guère de tendresse. Sa construction du monde à elle portait les traces de ce manque affectif, mais un espoir persistant le contrebalançait, la rendant plus souple : « Je ne peux pas recevoir de la tendresse dans ma famille, mais j'espère, si je me marie, pouvoir en donner à mon mari et en recevoir de lui. »

Or les membres de ce couple vont réussir pendant des années à surmonter ces traumatismes ou microtraumatismes de leurs histoires respectives et à se donner mutuellement de la tendresse - un bel exemple de résilience. Les choses auraient pu continuer ainsi si un événement fortuit mais déterminant ne s'était produit. La situation professionnelle du mari changea et le contraignit à des absences de plus en plus fréquentes. Son épouse revécut alors avec lui ce qu'elle avait éprouvé avec son père, qui était lui aussi tout le temps absent. Elle se renferma sur elle-même, donnant à son époux moins de tendresse. Dès lors, il commença à se sentir insatisfaisant pour sa femme. Sa propre construction du monde s'était réactivée. Blessé, il se mit à lui faire des reproches, ce qui aggrava la froideur de sa femme, et par conséquent sa blessure à lui. On voit comment les deux constructions du monde en présence (« Je ne peux pas recevoir de la

tendresse » pour elle, « Je ne peux pas être considéré comme satisfaisant » pour lui) ne sont entrées en résonance que parce qu'un événement aléatoire a tressé tout à coup certains brins de l'une à certains brins de l'autre dans une nouvelle imbrication douloureuse. C'est alors, et seulement alors, que le problème est apparu. Gardons-nous donc de considérer une construction du monde, en elle-même, comme un logiciel de pilotage. Elle a certes sa rigidité, mais elle a aussi sa souplesse, et il faut parfois qu'une conjonction aléatoire surgisse pour que celle-là l'emporte sur celle-ci.

De la résonance entre deux individus à la résonance au sein d'un système élargi

Examinons maintenant le fonctionnement de la résonance non plus seulement entre deux personnes, mais au sein d'un système plus complexe.

Lors d'un séminaire que j'avais donné dans un hôpital à New York où j'avais été invité avec Heinz von Foerster⁴ et Gianfranco Ceccin⁵, notre hôte, qui était par ailleurs le responsable de la formation des psychiatres de cet hôpital, devait recevoir une famille, puis discuter avec moi de ce qui était en train de se passer en séance, avant de retourner auprès des patients. Nous pouvions suivre le déroulement de la thérapie - qui était filmée - sur un écran, en circuit fermé. Or, à un moment donné, le thérapeute dit à la famille : « Merci beaucoup. Je vais maintenant consulter le Dr Elkaïm, et je vous dirai la prochaine fois ce que nous en pensons. » J'envoie donc quelqu'un pour lui rappeler les termes de notre accord : il devait interrompre la séance, venir me voir, puis retourner finir la séance avec les patients. Ce qu'il fait alors. Quand il revient me voir, je lui demande ce qui s'est passé - avait-il oublié les termes de notre accord ? « Maintenant que vous me le dites, répond-il,

je me rappelle effectivement que je devais interrompre la séance, venir parler avec vous de ce qui se passait, puis retourner voir les patients. » Je lui demande ex abrupto : « Dites-moi, est-ce que vous croyez vraiment que je peux vous aider ? » « Mais bien sûr ! répond-il. Sinon je ne vous aurais pas invité et je n'aurais pas pris la peine d'organiser ce séminaire ! » Je le regarde alors fixement et je lui demande, devant la salle pleine de monde devenue totalement silencieuse : « Entre nous, vraiment entre nous, croyez-vous vraiment que je peux vous aider ? » Très mal à l'aise, il me répond : « Vous savez, Mony, pour moi, l'aide, c'est une aide permanente. Quand on aide une fois, on n'aide pas. Je ne dis pas ça contre vous bien entendu, mais vous venez une fois, vous me supervisez et puis vous partez. Pour moi, ce n'est pas ça, aider. Je me rends compte que, pour moi, il ne va pas de soi d'accepter de l'aide si elle se limite à une seule fois. »

Je reprends la parole pour lui demander si, à son avis, ce qu'il vit ne va pas au-delà de ce qu'il expérimente présentement avec moi : « Est-ce que l'interrelation des différents systèmes auxquels nous appartenons [à savoir : « lui et la famille qui consulte », « lui et sa famille d'origine », « lui et moi », auxquels on pourrait ajouter « moi et ma famille d'origine » et même l'ensemble des personnes présentes] ne va pas au-delà de ce qui se passe entre vous et moi ? Je vous en prie, retournez et vérifiez avec cette famille s'ils n'ont pas quelque chose à faire avec ce thème d'une aide qui n'est que ponctuelle. »

Il me quitte et se retrouve à nouveau confronté à cette famille portoricaine, assez démunie. Il leur demande ce qu'ils pensent d'une aide qui n'est que ponctuelle. Brusquement, les voilà qui changent d'attitude, qui commencent à se tenir autrement, à parler différemment : « C'est l'histoire de notre vie. » Ils n'ont jamais obtenu, disent-ils, une aide qui ait duré. Toute assistance n'a été que

temporaire et limitée, que ce soit dans leur famille même ou de la part des institutions auxquelles ils ont eu affaire. Le thérapeute revient alors vers moi et me dit : « Je me rends compte que moi-même je comptais ne les recevoir qu'une fois, à l'occasion de ce séminaire, et ensuite demander à l'un de mes étudiants de prendre le relais. C'est lui, et non moi, qui aurait continué le travail avec eux. »

Quel enseignement tirer de cette histoire ? Le thème qui est apparu – celui de l'aide ponctuelle – est important à la fois pour la famille en thérapie, pour le thérapeute, et dans la relation du thérapeute au superviseur. La fonction de la résonance est ici de maintenir les constructions du monde de la famille qui consulte, du thérapeute et peut-être même du superviseur.

Cet exemple illustre bien un point qui me semble capital. Le thérapeute n'est pas seulement celui qui sent quelque chose, suit une piste et cherche confirmation ; il est surtout celui qui, ayant une intuition, se doit d'analyser la fonction que l'élément qu'il croit avoir repéré peut avoir par rapport à lui et aux autres – c'est même l'analyse de cette fonction qui lui donne, à proprement parler, la place de thérapeute.

Le système des constructions du monde

Comme nous l'avons dit, la résonance renforce l'homéostasie, c'est-à-dire l'équilibre du système. Mais de quel système s'agit-il ? Non de celui des personnes qui le composent, contrairement à ce qu'on pourrait croire au premier abord, mais de celui des constructions du monde de ces personnes. Ce point est essentiel. Déjà Gregory Bateson, à propos d'un aveugle s'aidant d'une canne, s'était demandé où il fallait placer la limite : est-elle située sur la peau de cet homme ou autour de l'ensemble qu'il forme avec sa canne⁶ ? Dans le même esprit, on peut se demander quelle est la formulation la plus exacte de l'objet

de notre approche systémique. Ce n'est pas « le père », « la mère » ou « le fils », ni même « la relation entre la mère et le fils » ou « entre le père et la mère », etc. ; ce n'est même pas l'ensemble des relations qui se tissent, à un certain moment, entre les constructions du monde de la mère, du père et du fils ; la façon la plus rigoureuse de formuler la question que nous nous posons serait plutôt : parmi les constructions du monde de la mère, du père et du fils, quelles sont celles qui, à un moment donné, entrent en relation ? Imaginons que cette mère ait une fille adolescente qui, en pleine phase de révolte, se livre à une activité qu'elle désapprouve ; si sa construction du monde lui indique qu'elle ne peut être que rejetée, et que plus elle aime quelqu'un, plus cette personne la rejettera, comme ses propres parents l'ont fait, elle risque de ne pas voir en sa fille une adolescente qui pose une limite, mais sa propre mère qui la rejette. Le lien qui s'établit alors peut être décrit non comme la relation d'une mère avec sa fille, mais comme celle de la construction du monde de cette mère avec la construction du monde de sa fille, qu'on pourrait énoncer ainsi : « Je ne peux être acceptée comme je suis » et : « Dès que je cherche à être vraiment moi-même, ma mère me rejette car elle ne peut m'accepter que si je suis conforme à ce qu'elle veut que je sois. » La relation entre ces deux constructions du monde crée un système qui va s'entretenir lui-même et perdurer à cause de son caractère circulaire, à moins qu'une intervention extérieure ne permette aux protagonistes d'en sortir.

Bien entendu, ce que j'énonce ici d'une relation à deux peut s'étendre à des ensembles bien plus complexes, comprenant trois, quatre personnes, ou même davantage, comme nous l'avons vu précédemment. Dans ces systèmes complexes, qui s'établissent entre des constructions du monde souvent changeantes, certaines constructions vont être privilégiées pour des raisons diverses : la place ou la

fonction d'une personne au sein du système, ce qu'elle évoque pour tel ou tel, etc.

Résonances et synchronismes spontanés

L'étude des résonances m'a conduit, sur les conseils de mon fils Michaël Elkaïm, à m'intéresser à un domaine en pleine évolution depuis plus d'une décennie - celui des synchronismes spontanés, dont il n'est pas impossible que les résonances constituent un cas particulier. Si par exemple on place deux métronomes sur un socle non fixe (comme une planchette posée sur deux canettes vides) et qu'on les règle de façon qu'ils oscillent à la même fréquence mais à des rythmes différents, on a la surprise de constater qu'au bout d'une dizaine de secondes ils oscillent au même rythme. Ces oscillateurs « s'influencent » réciproquement et deviennent synchrones⁷.

Plus étonnant encore. Plusieurs femmes vivant ensemble voient se rapprocher dans le temps le début de leurs règles⁸. On peut penser aussi à l'exemple des millions de lucioles qui luisent à l'unisson et au même rythme en Malaisie et en Thaïlande, ou à notre propre cœur qui bat régulièrement grâce aux milliers de cellules du nœud sinusal qui envoient des impulsions électriques en rythme⁹. Dans son ouvrage intitulé *Sync*¹⁰, Steven Strogatz cite une expérience de Francisco Varela. Ce dernier avait demandé à des volontaires de regarder des taches qui, vues sous un angle donné, laissaient percevoir des visages. Les sujets de l'expérience étaient reliés à un appareil enregistreur par des électrodes attachées à leur cuir chevelu. Dès que l'un d'entre eux identifiait un visage, les décharges électriques émises par les neurones associés au processus visuel de cette personne devenaient synchrones¹¹.

Je ne cite que certains des exemples les plus connus. Le domaine est fascinant et nous nous sommes demandé, Michaël Elkaïm et moi, dans quelle mesure les résonances que j'ai décrites dans les systèmes humains n'appartenaient pas à ce champ, plus large, des synchronismes spontanés, où des oscillateurs couplés par des mécanismes divers s'influencent mutuellement.

Il se pourrait alors qu'une famille vienne consulter à partir de synchronismes spontanés spécifiques. Prenons un exemple. Dans le premier entretien, la mère demande au père d'expliquer la raison de leur consultation ; le père demande à la fille (qui est la patiente désignée) d'expliquer ce qui les amène ; la fille demande alors au père de le faire et ce dernier rétorque qu'il n'a pas à assumer de responsabilités particulières dans cette situation, car après tout, même s'il est le père, il fait partie d'« une famille composée d'un couple parental et de trois enfants ». Il est clair qu'apparaît ici un thème dominant, celui de la difficulté à assumer une responsabilité : c'est ce que la mère reproche au père, la fille aux parents, le père à son épouse et à sa fille. Face à cette synchronie qui provoque des réactions maintenant le symptôme - la fille fait des fugues et se drogue, elle a un comportement « irresponsable » -, le thérapeute va essayer de recadrer ce que vit la famille en proposant un autre synchronisme, autour d'un thème nouveau, celui du besoin d'appartenance. Ce thème a été apporté par la famille et repris par le thérapeute. La fille se plaint de ne pouvoir faire partie d'une famille unie, la mère se plaint de ne pouvoir appartenir à un couple aimant et le père se plaint d'être rejeté. Dès lors la famille va être réunie autour de cette nouvelle synchronie - appartenir à une famille ou à un couple qui offre une place satisfaisante et forme un ensemble auquel il est bon d'appartenir. La thérapie permet ainsi de passer d'une synchronie néfaste (où l'on reproche à chacun de ne pas assumer sa

responsabilité) à une synchronie bénéfique (la recherche d'une place épanouissante pour chacun). Et ce nouveau vécu des membres de la famille, qui permet de faire surgir une autre résonance, jusque-là inhibée, peut créer un devenir moins délétère, voire libérateur.

Constructivisme et rigueur théorique

Ces exemples ont montré, du moins je l'espère, comment il est possible pour le thérapeute de faire des hypothèses vérifiables sur les constructions du monde des membres d'un système humain sans pour autant prétendre à l'objectivité. L'expérience personnelle du psychothérapeute est liée à lui, mais non réductible à lui. Le vécu du thérapeute, que j'appelle « résonance », est certes lié à son histoire, mais il n'a pu s'amplifier que parce qu'il a une fonction dans un contexte donné.

La résonance n'est cependant pas forcément liée à une vulnérabilité ou à un problème non résolu. Dans le tableau de Magritte intitulé *La Chambre d'écoute*, on voit une pomme qui a tellement grossi qu'elle finit par occuper tout l'espace de la chambre où elle se trouve. La résonance peut n'être qu'une sensibilité que le contexte amplifie comme cette pomme de Magritte devenue aussi grande qu'une chambre. Et je salue au passage la personne qui a donné ce titre à cette toile, et qui n'est pas forcément Magritte lui-même, car il demandait souvent à ses amis de lui trouver les titres de ses tableaux : quelle merveilleuse intuition que celle-là !

On pourrait dire que le thérapeute est toujours en résonance mais que, d'une manière générale, il n'a pas besoin de l'analyser, car le décalage entre son histoire et celle de ses patients est suffisant pour maintenir la flexibilité du système sans qu'il ait à le faire. La résonance est pour le psychothérapeute ce que la prose est pour

Monsieur Jourdain : nous pourrions, à sa façon, nous étonner de découvrir que nous résonnons sans cesse, communément et sans le savoir ! L'analyse de ces résonances ne s'impose que s'il y a blocage, lorsque l'interaction des constructions du monde du thérapeute et des patients produit une danse si répétitive que personne ne peut plus aller de l'avant. Certes, on n'a guère le temps, en séance, d'analyser le lien de son vécu avec son histoire personnelle, mais on peut le faire en supervision, ou dans le groupe de collègues avec lesquels on réfléchit à sa pratique ; en revanche, le thérapeute peut s'interroger en séance sur la fonction de ce vécu – que ce soit de l'irritation, de l'indifférence, du rejet, une trop grande affection, de la protection ou de la séduction – dans le contexte systémique où il éclot. Mais, je le répète, vérifier que son vécu a une fonction dans le système ne signifie pas qu'on ait atteint une vérité « objective » ; on ne touche jamais, en fait, qu'une relation entre deux ou plusieurs constructions du monde. Pourtant, j'espère l'avoir montré, l'hypothèse n'en est pas moins fondée, si elle est opératoire.

Le psychothérapeute sous l'eau et hors de l'eau

Le psychothérapeute n'est donc pas un observateur extérieur et impartial ; il est, lui aussi, « agi » par le système. Prendre conscience de ses résonances, c'est pour lui, comme pour les autres, découvrir qu'il est ainsi « agi » par les systèmes auxquels il participe. Mais chaque pas qu'il fait dans l'analyse et la compréhension de ses résonances le désaliène : il récupère alors une part de sa liberté – donc de sa responsabilité de thérapeute. On pourrait comparer le thérapeute à un nageur pratiquant le crawl – tantôt sa tête est sous l'eau, tantôt elle émerge hors de l'eau ; être sous l'eau veut dire pour le thérapeute qu'il est aliéné et que le système l'agit ; être hors de l'eau, qu'il prend conscience de

ce qu'il vit, en tant que membre du système, et qu'il est capable de l'analyser. Mais la liberté qu'ainsi il retrouve est à la mesure de sa responsabilité : c'est pourquoi l'analyse de la résonance a aussi une dimension éthique.

Notes

[1.](#) Ce texte reprend, en partie, mon article paru dans *Psychothérapies*, vol. 24, n° 3, 2004, p. 145-150.

[2.](#) Voir en particulier Mony Elkaïm, *Si tu m'aimes, ne m'aime pas*, Paris, Seuil, « Points », 2002, p. 183-188.

[3.](#) Voir Mony Elkaïm, « Microtraumatismes, constructions du monde et résilience dans les couples », in *Famille et résilience*, Michel Delage et Boris Cyrulnik dir., Paris, Odile Jacob, 2010.

[4.](#) Fondateur de la cybernétique de second ordre, connu pour ses travaux sur les systèmes observants.

[5.](#) Membre éminent de l'École de thérapie familiale de Milan.

[6.](#) Voir Gregory Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, t. 2, Paris, Seuil, « Points », 1980, p. 256.

[7.](#) Voir James Pantaleone, « Synchronisation of metronomes », *Am. J. Phys.*, 70 (10), octobre 2002, p. 992-100.

[8.](#) Voir M. K. McClintock, « Menstrual synchrony and suppression », *Nature*, 229, p. 244-245.

[9.](#) Voir D. C. Michaels, E. P. Matyas, J. Jalife, « Mechanisms of sinoatrial pacemaker synchronisation : a new hypothesis », *Circulation Res.*, 61, p. 704-714.

[10.](#) Voir Steven Strogatz, *Sync : The Emerging Science of Spontaneous Order*, Londres, Penguin Books, 2003.

[11.](#) Voir E. Rodriguez, N. George, J.-P. Lachaux, J. Martinerie, B. Renault, F. J. Varela, « Perception's shadow : long distance gamma band synchronisation of human brain activity », *Nature*, n° 397, p. 430-433.

Résonance et inconscient : pour une analyse systémique du rêve

Peut-on élargir au rêve notre conception de la résonance ? Se pourrait-il que certains éléments d'un rêve soient de véritables résonances ayant une fonction pour les constructions du monde d'autres personnes que le rêveur ? Telle est l'hypothèse que je voudrais développer dans ce chapitre.

Dans *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Freud, comparant rêve et mot d'esprit, avance que ce qui les différencie le plus « réside dans leur comportement social. Le rêve est un produit psychique parfaitement asocial : il n'a rien à communiquer à un autre¹ ». Compromis entre les forces psychiques qui luttent à l'intérieur du rêveur, le rêve lui est incompréhensible, donc, a fortiori « inintéressant pour un autre² ». D'ailleurs, s'il n'en était pas ainsi, il perdrait sa raison d'être car il ne peut « subsister que déguisé³ ». Si le contenu latent du rêve était clair et acceptable pour le rêveur, le « travail du rêve⁴ », c'est-à-dire l'ensemble des processus qui opèrent le passage des pensées latentes du rêve au contenu manifeste, ne serait plus nécessaire.

Le rêve s'oppose donc complètement au mot d'esprit, « la plus sociale de toutes les activités psychiques⁵ », qui ne peut advenir que si quelqu'un d'autre prend part « au processus psychique qu'il a suscité. Il lui faut donc s'astreindre à respecter la condition d'intelligibilité⁶ ».

Dans leur contexte, on ne peut que respecter ces affirmations de Freud. Je souhaite cependant les nuancer et peut-être les compléter en considérant le rêve d'un point de vue théorique différent, celui d'une analyse systémique des phénomènes psychiques. Elle peut nous montrer, à mon avis, que ces « forces psychiques qui luttent à l'intérieur » du rêveur peuvent être liées à d'autres éléments, situés, eux, à l'extérieur de la personne qui rêve. Certains aspects du rêve peuvent donc avoir une fonction sociale, sans que cela implique pour autant que le contenu du rêve soit intelligible pour le rêveur. Le comportement d'une personne peut remplir une fonction à l'intérieur du système dont il fait partie sans que cette raison d'être soit perçue par celui qui s'y livre : pourquoi n'en serait-il pas de même pour le rêve ? L'enjeu théorique ici est important, car de telles observations permettent de construire un pont entre la vision systémique et le point de vue psychanalytique, au lieu de les opposer comme on le fait souvent. En fait, la systémique n'implique nullement une conception qui refuse l'inconscient. Il est plus juste de dire que sa description du sujet et du groupe peut se passer de cette dimension, sans pour autant la récuser ; mais il peut arriver que l'inconscient fasse valoir ses droits de façon assez déconcertante. C'est ce que va nous montrer le cas que nous allons maintenant évoquer.

Le rêve de l'étudiante

Une de mes étudiantes, psychologue dans une institution importante, me demande une supervision. J'accepte et elle me raconte qu'à son arrivée au travail récemment elle a rencontré une employée qui lui a déclaré tout de go : « J'ai rêvé de toi. » « C'était un rêve agréable, au moins ? » s'enquiert l'étudiante. « Non. J'ai rêvé que tu étais morte, avec une balle dans la tête. » « J'espère que tu ne fais pas

de rêves prémonitoires », badine l'étudiante. « Si, justement ! » répond l'employée.

Mon étudiante est, on le comprendra, fort affectée par cet incident. D'autant plus que sa tante paternelle s'est suicidée précisément avec une arme à feu, et que cette tragédie s'est produite dans un appartement qu'elle-même a occupé et qui était celui de la tante avant sa mort. D'ailleurs, quand elle a emménagé, sa mère lui a dit que « rien n'avait changé et qu'on avait l'impression que la défunte était toujours en ces lieux »... Il lui a fallu dix ans, ajoute-t-elle, pour accepter la justesse de cette observation - en fait, il a fallu qu'elle quitte elle-même cet appartement.

De tous ces faits, et de l'importance qu'ils revêtent pour l'étudiante, l'employée naturellement ne sait rien.

Une question de place

C'est donc une personne fort troublée qui me demande d'être son superviseur. Je m'enquiers tout d'abord du lien qu'elle a avec l'employée en question. « Je ne la connais que vaguement », me répond-elle. Elle se souvient que celle-ci a participé à une journée de formation qu'elle-même avait organisée et qu'à l'issue de ce séminaire elle s'était plainte de ne pas y avoir eu une place suffisante parce que d'autres avaient « littéralement monopolisé la parole ». Peut-être est-ce là la raison des sentiments agressifs de l'employée : « Je sais bien, ajoute mon étudiante, qu'au goût de certains je prends trop de place dans mon travail. »

Cette notion de place - particulièrement importante pour tout être humain - semble décidément être au centre des préoccupations de l'étudiante comme de celles de l'employée. Pour avancer dans cette direction, je lui demande alors ce que ce thème évoque pour elle. Immédiatement, les souvenirs surgissent. Quand elle était beaucoup plus jeune, elle sentait entre sa mère et elle une

rivalité de place. Sa mère, dit-elle, pouvait l'ignorer et ne pas lui adresser la parole des semaines durant, à tel point qu'elle s'était persuadée que sa mère n'éprouvait aucun amour pour elle.

Le père de cette jeune femme, ainsi que son grand-père et son bisaïeul dans la lignée paternelle ont joué un rôle de premier plan dans l'histoire de son pays. Elle n'a que des sœurs et elle a toujours eu le sentiment que son père - auquel d'ailleurs elle ressemble beaucoup - l'avait investie de la continuation de la lignée.

Or sa mère avait été mal accueillie par la famille de son père. Sa grand-mère paternelle l'avait toujours préférée, elle, à sa mère, et lui avait donné par rapport à cette dernière, ainsi qu'à ses propres sœurs, une place privilégiée.

Cette configuration se retrouve aujourd'hui dans son travail. Malgré son jeune âge, elle est déjà l'une des personnes dont la parole compte le plus et elle sent bien que cette place privilégiée suscite des jalousies. Elle occupe donc à nouveau une place prééminente et provoque une fois de plus l'ire des personnes auxquelles elle fait de l'ombre.

Il m'apparaît alors que le rêve de l'employée a peut-être aussi une fonction pour l'étudiante - celle de renforcer sa construction du monde, laquelle pourrait s'énoncer ainsi : « Comme je ne peux que porter ombrage aux autres si je prends toute ma place, je suis donc forcément rejetée. »

Cette fonction systémique du rêve ne se substitue certes pas à celle qu'il peut avoir pour le rêveur, mais il apparaît que nous rêvons peut-être aussi « pour » autrui et « selon » autrui.

D'ailleurs l'étudiante elle-même a confusément senti ce lien. Après cet échange avec l'employée, qui l'avait troublée, elle a téléphoné à sa mère, elle aussi connue dans la famille pour faire des « rêves prémonitoires ». Celle-ci a

éclaté de rire. « Mes rêves me l'auraient dit, si ma fille devait mourir ! Tu n'as aucun souci à te faire. » Le ton détendu de leur échange indiquait que la rancœur maternelle d'autrefois avait disparu : d'une certaine façon, ce coup de fil à la mère clôt donc toute l'histoire, mais, ajoute l'étudiante, « c'était important pour moi d'en parler dans le cadre d'une supervision, car j'ai pu donner un sens à ce qui s'était passé ».

L'inconscient vu par la thérapie systémique

Si le lecteur se sent désarçonné par ce qu'il vient de lire, qu'il sache que le thérapeute l'est aussi ! Que de fois ne voyons-nous pas un patient présenter des comportements qui ne prennent sens qu'à la lumière des secrets de la génération précédente... Dans toutes ces situations, nous sommes confrontés à une constatation qui nous trouble : les choses prennent sens non par rapport à des éléments que le patient connaît, mais par rapport à des éléments qu'en principe il ignore. C'est pourquoi l'hypothèse que nous avons développée dans ce chapitre invite à une recherche plus poussée sur la façon dont l'inconscient, dans un cadre systémique, peut se manifester et donner des éléments de sens.

Notes

[1.](#) Voir Sigmund Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, p. 320.

[2.](#) *Ibid.*, p. 321.

[3.](#) *Ibid.*, p. 321.

[4.](#) Voir *id.*, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1984, p. 241-432.

[5.](#) Voir *id.*, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, *op. cit.*, p. 321.

[6.](#) *Ibid.*, p. 321.

Les résonances picturales¹

Comme les chapitres précédents l'ont montré, les résonances se produisent la plupart du temps à notre insu et le travail thérapeutique consiste alors à les rendre manifestes. Cette tâche est particulièrement importante lorsqu'il s'agit des résonances du thérapeute lui-même, puisqu'elles peuvent avoir, si elles ne sont pas maîtrisées, des conséquences dommageables sur le déroulement de la thérapie. Non que je soupçonne les thérapeutes de « projeter » leurs affects sur le patient, mais je constate simplement qu'un élément « dormant » de leur histoire peut s'amplifier d'une manière telle qu'il envahisse un espace beaucoup plus large que simplement leur espace personnel. Il faut donc essayer de comprendre avec eux quelle est la fonction de ce qu'ils vivent par rapport au patient, au couple ou à la famille qu'ils reçoivent – en qualité de superviseur, je suis régulièrement confronté à cette exigence. Mais la simple compréhension n'est pas suffisante : il faut de plus les aider à se séparer affectivement de cette situation. Je propose alors souvent l'exercice suivant :

1. Je demande au psychothérapeute en formation : « Pensez à l'un de vos patients, au problème qu'il vous pose et à la situation dans laquelle vous vous trouvez avec lui, puis faites un dessin, quel qu'il soit. » Le thérapeute exécute alors un dessin qui est relié à son expérience avec le patient ou la famille qu'il reçoit.

2. Puis je lui demande de me décrire ce qu'il a dessiné...

3. ... et, plus précisément, de m'indiquer quels sont les éléments importants pour lui.

4. Je lui demande alors à quoi ces éléments le renvoient dans sa propre histoire. Dans l'iceberg que pourrait être la résonance, ce qui le touche est surtout la partie située au-dessus de la ligne de flottaison.

5. Ensuite je lui demande quelle est, à son avis, la fonction de son vécu par rapport à la construction du monde du patient, du couple ou de la famille, qui constitue la partie immergée de l'iceberg. Comment la renforce-t-il ? Comment consolide-t-il cet ensemble que forment les constructions du monde des membres du système humain dont le thérapeute est lui-même partie prenante ?

6. Enfin, je tente d'aider le thérapeute à changer affectivement par rapport à la situation thérapeutique.

Premier exemple : Cédric

Le dessin de Cédric est reproduit page suivante (figure 1).

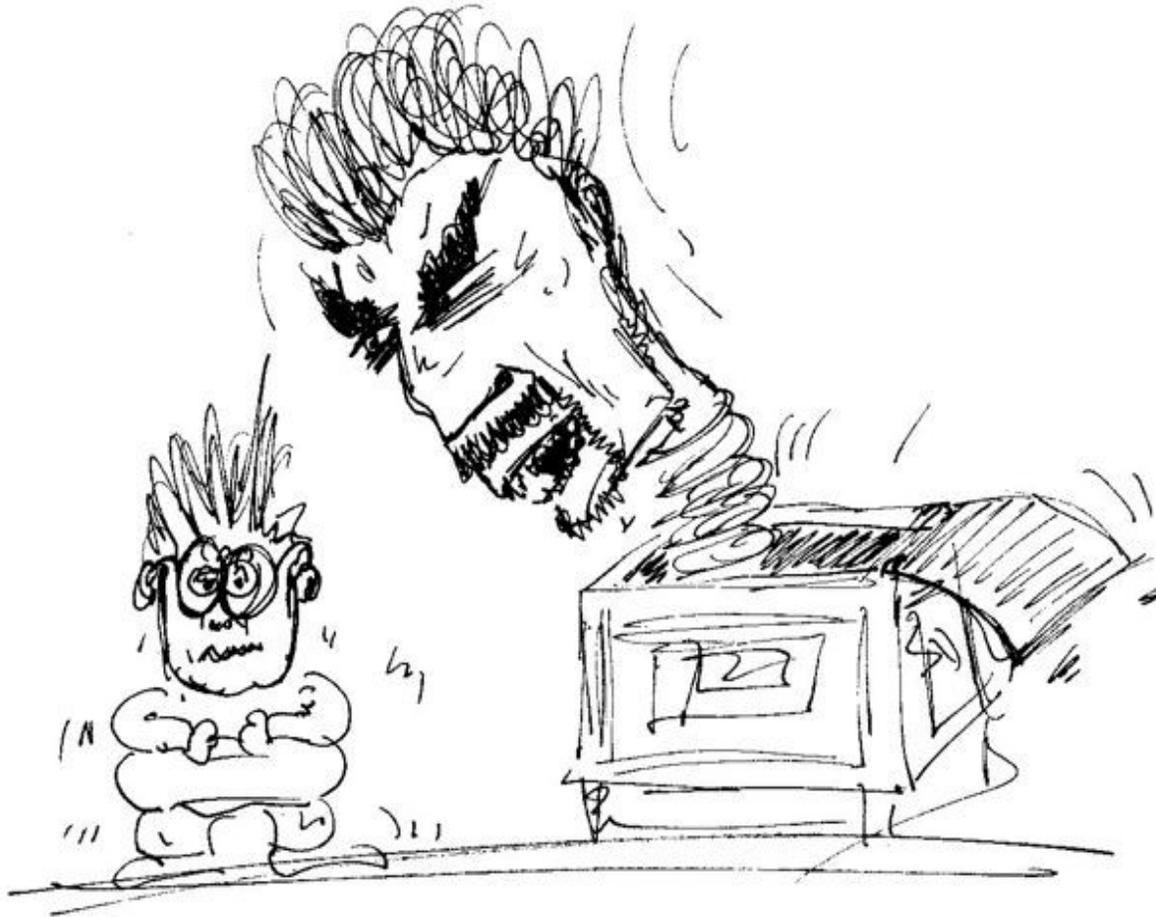


Figure 1

À la question : « Qu'est-ce qui est dessiné ? », Cédric répond : « Eh bien, ce qui est dessiné, c'est une situation qui rappelle un patient, et plus précisément la relation entre un père et son fils. Le fils est effrayé par le masque du père, qui sort d'une boîte, sur un ressort. » Quand je lui demande de souligner les éléments dominants, Cédric mentionne l'effet de surprise créé par ce masque sortant d'une boîte, le caractère effrayant de ce masque et la frayeur consécutive de l'enfant ; et quand je l'interroge sur les éléments de sa propre histoire qui lui semblent liés à ce dessin, Cédric évoque (tout en étant lui-même étonné) son propre père, dont la rigidité prédominait sur les émotions et les affects. Il explique : « Cet homme était généralement maître de sa rationalité mais, dans les conflits avec ma mère, sa violence

habituellement contenue se déchaînait et il devenait effrayant. Il était comme enfermé dans une boîte, avec ses schémas cognitifs très rigides », mais ce n'est finalement qu'un masque qui sort d'une boîte. Et ceci à la grande frayeur de l'enfant – qui lui rappelle celle qu'il éprouvait lui-même face aux conflits qui opposaient ses parents. Le thérapeute ajoute qu'il ne s'attendait pas à ce que son dessin évoquât son propre père ; en le faisant, il s'était simplement efforcé de répondre à l'injonction que je lui avais donnée.

Je lui demande quelle est, à son avis, la fonction de son vécu pour le patient. Ce qu'il vit n'a-t-il pas été façonné par le patient pour renforcer sa construction du monde à lui ? Il me rapporte que le patient lui dit qu'on le craint – on redoute sa rigidité autant que son besoin de contrôler. Cet homme se plaint que son fils ne l'aime pas et qu'il pourrait tout à fait le rejeter, car il a lui-même eu des comportements violents à son égard. « Or, me dit le thérapeute, j'ai moi-même eu envie de le mettre dehors... »

Cédric comprend alors comment sa propre envie de rejeter le patient conforte la construction du monde de ce dernier, mais est-il pour autant affranchi affectivement, dans son vécu actuel, de ce cercle vicieux ? Le thérapeute me dit que ce qu'il a vécu pendant la supervision l'a aidé à travailler autrement ; grâce à elle, il a pu voir, dans la rigidité de ce patient, une façon de « chercher le lien » tout en le testant ; certes, sa tentative est maladroite, mais elle n'a pas la teneur d'une violence faite à autrui – il cherche le lien de cette façon-là parce qu'il est incapable de le faire autrement. Le visage qui sort de la boîte, en dépit de son aspect effrayant, n'est qu'un jouet. De plus, le père du patient – qui lui-même avait été peu investi par ses propres parents – dénigrerait énormément son fils. « Je me rends compte, ajoute Cédric, que ce patient vit dans la crainte d'être traité de "nul" par son enfant aussi bien que par moi. C'est pourquoi

j'éprouve maintenant plus de bienveillance pour lui. Cela me permet d'être plus ouvert et plus à l'écoute de ce qu'il dit. »

Deuxième exemple : Léa

La thérapeute dessine (figure 2) un visage qui s'endort, sans trop de détails, assez jeune. Je lui demande : « Quels sont les éléments dominants ? » « Les yeux qui dorment, le fait que ce soit vide, le visage épuré, pas de détails, pas de cheveux, pas compliqué... » Je ressens, pour ma part, l'impression de quelqu'un qui est lointain, vivant dans son propre monde, et qui paraît indifférent. Je demande alors à Léa si elle a elle-même compté pour ses proches. « J'aurais aimé compter plus », répond-elle, puis elle éclate en sanglots. Ses parents ont divorcé quand elle avait cinq ans et sa mère avait envisagé d'abandonner la famille et de partir pour l'étranger. En fait, elle est restée, mais Léa se souvient de ce projet maternel. Elle pouvait d'ailleurs être chaleureuse, mais, dit Léa, elle « déconnaît pas mal ». Elle pratiquait des sports dangereux et imposait à sa fille de participer à ces activités sans prendre en compte le désir de Léa, ni sa peur. « Je pense, ajoute la jeune thérapeute, que j'ai compté pour mon père, mais il ne me le disait pas. Il le disait à d'autres, pas à moi. »

Ce dont Léa me fait part, c'est donc de sa crainte d'enfant de ne pas compter assez pour sa mère, renforcée par la présence quelque peu fantomatique d'un père peu rassurant.

J'aborde alors la question de l'utilité de ce vécu par rapport à la patiente. Léa me répond que sa patiente ne compte pas pour elle-même, elle lui dit même ne plus avoir envie de vivre. Si elle ne se suicide pas, c'est uniquement pour son fils, un jeune homme d'une vingtaine d'années qu'elle a abandonné quand il avait cinq ans - l'âge auquel la mère de la thérapeute avait envisagé d'abandonner sa famille. Elle l'a

laissé avec son mari et ne les a retrouvés tous deux qu'il y a quelques années.

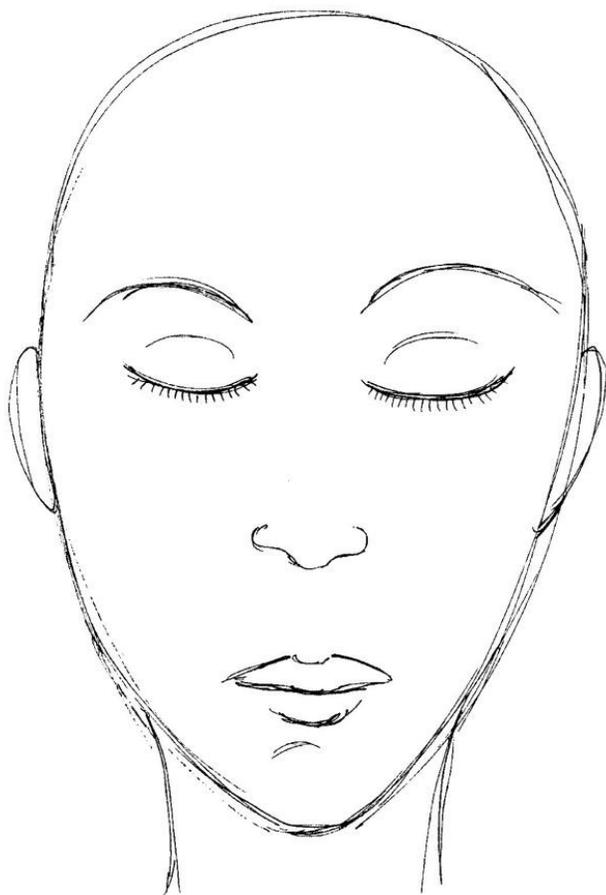


Figure 2

Léa me raconte qu'elle s'est endormie en cours de séance, devant cette patiente, et il apparaît clairement que la fonction de cet endormissement est de renforcer la construction du monde de la patiente (« Je ne compte pas »). La crainte de la patiente de ne pas compter amplifie en effet le vécu de la thérapeute de ne pas avoir assez compté et trouve sa confirmation dans l'endormissement de la thérapeute.

Dans ces conditions, comment aider la thérapeute à changer son vécu affectif de la relation avec sa patiente ? Je lui pose simplement cette question : « Que se serait-il passé si elle avait pu, elle, Léa, compter plus ? » Elle me répond

qu'elle a toujours fait passer les autres avant elle. Elle est elle-même la cause de l'apparition des attitudes négatives, de tout ce qu'on peut lui reprocher. Mais de passer après les autres, d'être celle qui ne compte pas assez, qui cela protège-t-il au fond ? Eh bien, ceux auprès desquels elle aurait dû compter, mais qu'il ne fallait pas heurter avec cette impression qu'elle ne comptait pas pour eux. Au fur et à mesure qu'elle progresse ainsi dans cette nouvelle manière de voir, une distance s'établit en elle par rapport à cette situation et elle se sent, en fin de supervision, beaucoup plus réceptive par rapport à la patiente.

Troisième exemple : Lucie

Son dessin ? Simplement deux points d'exclamation et un point d'interrogation au milieu. Donc un schéma très réduit (figure 3). Je lui demande ce qu'il représente. Réponse : « Il représente un point d'interrogation entouré de deux points d'exclamation. » Certes, mais quels sont les éléments dominants ? « Eh bien, le point d'interrogation représente le mystère, et les points d'interrogation expriment la surprise et la sidération devant cette chose inconnue. »

Je suis frappé qu'elle ait fait un dessin aussi simple, comportant si peu d'éléments, et j'imagine deux parents relativement rigides avec, entre eux, une enfant qui se pose des questions. Mais je ne fais pas part à Lucie de cette intuition - je lui demande seulement ce que ce point d'interrogation et ces points d'exclamation évoquent pour elle. Elle me répond que sa grand-mère était évasive à propos de la mort subite d'une sœur du père. « Par ailleurs, ma mère avait parfois des réactions disproportionnées par rapport à mon propre comportement et j'avais l'impression quelquefois qu'elle était hystérique ; de plus elle était rigide. » « Et votre père ? » « Il suivait. »

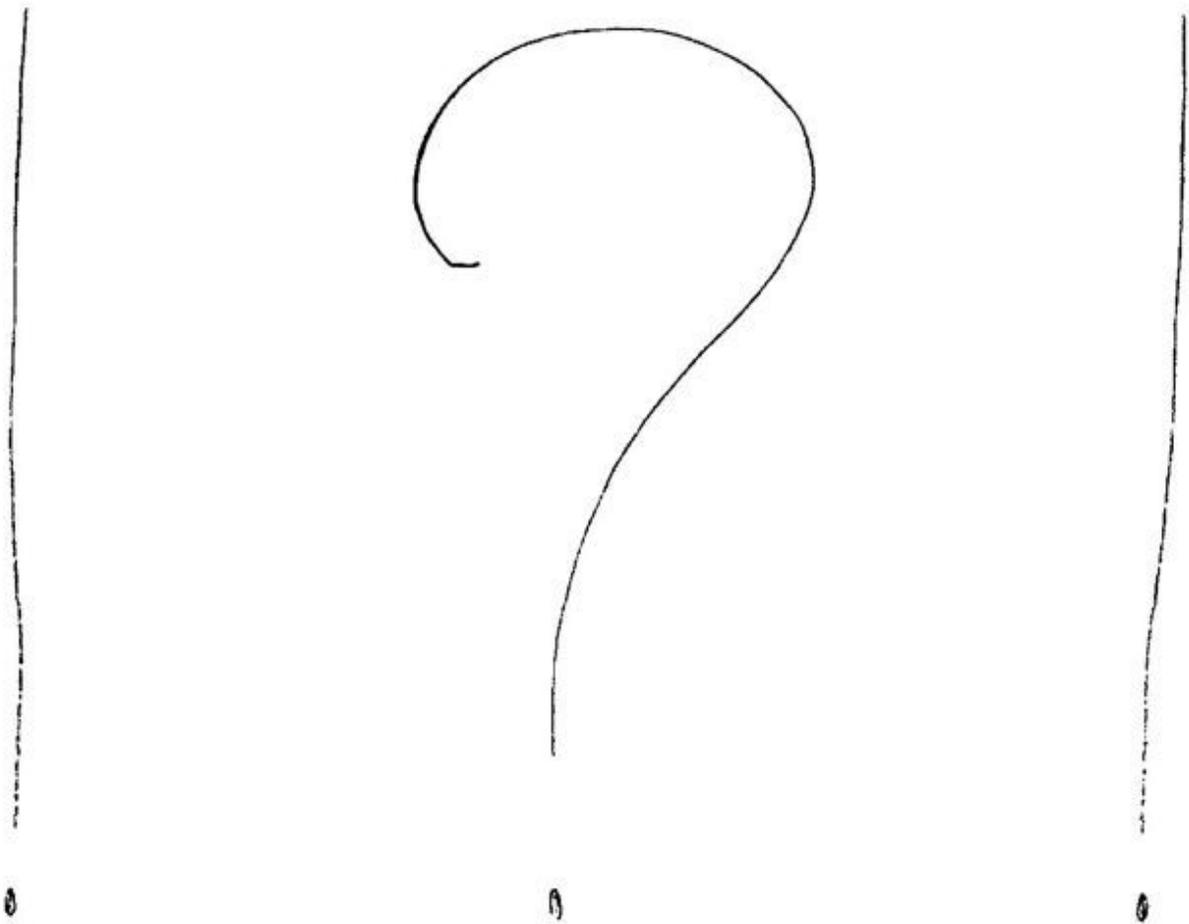


Figure 3

Je suis frappé par la rigidité parentale qu'elle décrit et par son propre étonnement (figuré par le point d'interrogation) devant le comportement de sa mère, « comportement hystérique », dit-elle, « vraiment disproportionné ».

Mais quelle peut être la fonction de tout ce matériel par rapport à la situation à laquelle elle est confrontée ? Lucie me parle alors de sa patiente. Cette jeune femme d'une vingtaine d'années est venue consulter pour des problèmes de poids. Elle a été adoptée à l'âge de deux ans et elle éprouve de grandes difficultés à mettre des mots sur son vécu ; les documents officiels sont contradictoires quant à sa date de naissance et elle souffre de l'attitude de sa mère adoptive par rapport à ses problèmes de poids, cette dernière multipliant les commentaires. Lucie se rend alors

compte que ses propres parents étaient du même genre : une mère rigide, et un père apparemment plus tolérant, mais qui se range toujours du côté de son épouse. « D'ailleurs, poursuit-elle, comme moi quand j'étais adolescente, elle cache trente-six mille choses à ses parents. En plus, mon prénom est proche de celui de cette patiente – qui s'appelle Luce [les véritables prénoms ont bien entendu été remplacés] – et j'ai autant de mal qu'elle à mettre des mots sur mon vécu, y compris sur ce que je ressens d'interrogation ou d'incompréhension. C'est comme s'il y avait pour moi un interdit touchant l'interrogation. »

Même flou concernant les origines : « J'avais imaginé que ma vraie mère était morte en couches, qu'on m'avait trouvée dans une poubelle et que ma prétendue mère était en réalité ma marâtre. Le point d'interrogation concerne donc mon rapport à ma mère ainsi que le fait que mon père la soutienne. »

Comment aider Lucie à se distancier de ce qu'elle a vécu, afin de pouvoir travailler convenablement, en tant que thérapeute, dans une telle situation ? C'est elle-même qui va trouver la formule : « Grâce à cette supervision, dit-elle, j'ai mis des mots sur mon vécu et je me rends compte que c'est aussi ce qui compte pour ma patiente – pouvoir mettre des mots sur ses sentiments. Mais elle n'ose pas... » En percevant sa proximité avec sa patiente, la thérapeute peut paradoxalement cesser de s'identifier à elle. Une distance apparaît, qui lui permet de voir comment elle peut aider sa patiente à mettre, elle aussi, des mots sur son vécu. Ainsi sera rejeté dans le passé ce point d'interrogation inquiétant que gardent sévèrement deux points d'exclamation.

Quatrième exemple : Renée

Cette technique peut aussi être utilisée en thérapie. Elle peut s'y révéler utile, comme va le démontrer, je l'espère, ce

quatrième cas.

Renée est une mère qui est en difficulté avec son enfant, et son dessin fait clairement référence à cette situation (figure 4). Il représente, selon ses propres dires, son fils qui la repousse. C'est pour elle l'élément dominant : elle se sent rejetée par son enfant, qui ne lui montre pas l'affection qu'il devrait lui montrer. Mais s'est-elle elle-même sentie respectée et reconnue quand elle était enfant ? La réponse est non. Ses parents ne lui ont témoigné ni attention ni affection suffisante. Elle se souvient par exemple d'être restée seule, au lit, sans personne aux alentours pour s'occuper d'elle alors qu'elle était malade. Elle ajoute qu'elle veut éviter de donner à son fils l'impression que lui non plus ne compte pas.

Mais cette volonté la fait entrer dans un cercle vicieux car plus elle veut lui montrer qu'il compte pour elle, plus lui a l'impression qu'elle l'envahit et plus il se défend. Il la repousse et, du coup, elle veut encore plus lui montrer qu'il compte et elle l'envahit d'autant plus. Cette mère ne se rend pas compte qu'elle répète avec son fils, bien que cherchant soigneusement à l'éviter, le non-respect qu'elle-même a subi de la part de ses parents. Car c'est peut-être cela qu'éprouve cet enfant de douze ans et ce qui explique qu'il la repousse.

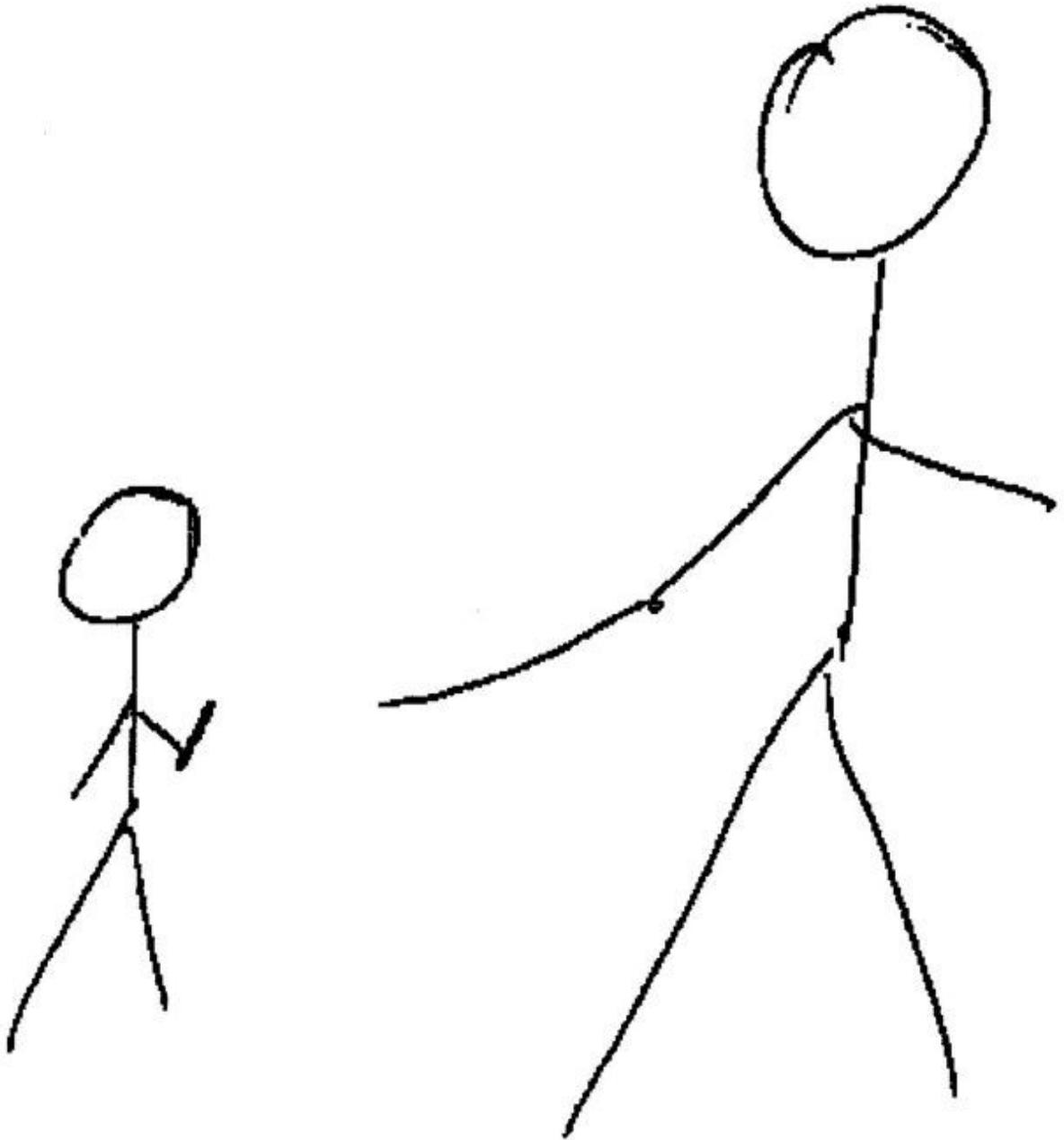


Figure 4

Je lui fais remarquer à ce moment-là un détail du dessin qui m'avait intrigué. Le fils a l'air de tenir à la main un bâton qui fait penser à ce témoin que les sportifs se passent dans les courses de relais. Et je me demande si, à l'intérieur du cadre de je ne sais quelle « loyauté² » inconsciente à l'égard de ses parents, elle n'est pas en train de passer ce témoin à son fils... pour que lui aussi puisse reprendre, dans la ligne

intergénérationnelle, ce vécu de « ne pas être assez respecté » - elle, dans ce processus, respectant et protégeant ses propres parents puisqu'elle fait ce qu'il faut pour transmettre le non-respect dont elle-même s'est sentie victime.

À l'écoute de cette nouvelle lecture, Renée est très étonnée : « J'avais pensé à tout, sauf à ça ! » Et cette sidération même crée le choc qui va provoquer un changement affectif lui permettant de voir la situation autrement.

Comme on le voit, l'intervention du superviseur ne consiste pas à relever des éléments à partir d'un savoir objectif. Les questions qu'il pose à l'étudiant sur sa construction du monde sont liées à son intuition personnelle, d'où le décalage qui peut exister entre ces questions et ce que vit l'étudiant. Ce décalage, cette surprise montrent bien que le superviseur est lui-même partie prenante du système d'intervention. Il propose une nouvelle perspective qui élargit le champ des possibles sans revendiquer un savoir objectif ; il s'autorise seulement de ce qui a été touché en lui dans ce contexte qui l'expose et l'inclut. Il utilise de façon opératoire son propre vécu pour flexibiliser les constructions du monde des membres du système d'intervention.

Notes

[1.](#) Je tiens à remercier Michelle Bischoff, psychologue genevoise, thérapeute de qualité, qui stimula ma réflexion sur les résonances picturales.

[2.](#) Voir Ivan Boszormenyi-Nagy, Geraldine M. Spark, *Invisible Loyalties*, New York, Brunner-Mazel, 1984 (parution originale de cet ouvrage en 1973), qui ont introduit le concept de loyautés invisibles ou inconscientes lesquelles peuvent lier le patient à son insu. Voir également l'ouvrage de Catherine Ducommun-Nagy, *Ces loyautés qui nous libèrent*, Paris, Lattès, 2006.

Qu'est-ce qu'une simulation ?

La pratique de la simulation, commune en thérapie familiale, déconcerte souvent les personnes qui ne sont pas familières avec ce domaine. Des gens qui ne se connaissent pas se concertent, créent un scénario, puis le jouent devant le thérapeute, qui étudie ce qui se passe dans cette famille fictive. La première fois que j'ai assisté à une performance de ce genre, je me suis demandé si elle ne relevait pas du théâtre plutôt que de la psychothérapie ; j'étais extrêmement dubitatif, pour ne pas dire plus. Mais, peu à peu, je me suis aperçu que cette opposition qui semble aller de soi entre « théâtre » et « choses vraies », « fiction » et « réalité », « personnes » et « personnages » pouvait aussi constituer un écran, et cacher certains processus qui sont à l'œuvre dans cette pratique et lui donnent, de notre point de vue, sa légitimité.

Ce qui est en jeu dans une simulation est en effet singulièrement proche de ce qui se passe dans une thérapie de famille. Une famille, en effet, obéit elle aussi à un scénario, la principale différence, de ce point de vue, entre une famille réelle et une famille simulée étant que l'une le sait alors que l'autre ne le sait pas. Ce scénario, qui bien souvent donne à ses membres des rôles stéréotypés, s'est constitué au travers de la succession des générations – comme le montrent bien les similitudes de comportement ou de réaction que l'on remarque souvent entre un père et son fils, une mère et sa fille, etc. – en fonction des différents

contextes constitués par les membres de la famille, sans oublier les éléments sociaux ou culturels.

La famille simulée se donne donc aussi un scénario, ici connu de ses membres. Mais dès qu'ils se mettent à jouer avec quelqu'un qui joue, lui, le rôle du thérapeute, une sorte d'osmose s'opère entre l'acteur et le scénario, qui transcende ce dernier. Par un processus qui n'est pas sans rappeler celui de l'improvisation se créent des hétérogénéités qui fréquemment surprennent les membres de la famille simulée eux-mêmes. Ils découvrent que des différences sont apparues par rapport au scénario originel sans qu'ils l'aient vraiment voulu, et s'aperçoivent de changements qui se sont produits en eux sans qu'ils l'aient décidé.

Ils peuvent aussi découvrir des liens surprenants entre les thèmes qui apparaissent lors de la simulation et des éléments appartenant au passé de ceux qui y participent, alors qu'ils n'ont pas choisi délibérément de présenter les thèmes en question.

Il arrive aussi parfois que ce qui est improvisé par la famille simulée renforce les croyances des membres qui la composent, alors même qu'ils ne se connaissent pas et ne s'étaient jamais rencontrés. Des résonances ont émergé, qui ont renforcé certaines des constructions du monde des membres de ce système humain artificiellement créé. Ces moments d'émergence peuvent aussi être considérés comme des exemples intéressants du fonctionnement de l'inconscient dans un cadre systémique.

L'exemple qui suit me paraît éclairant à cet égard. Il s'agit d'une simulation réalisée lors d'un séminaire que j'ai animé à Athènes.

Quatre participants qui ne se connaissent pas composent cette famille. Elle consulte parce que la fille (dix-sept ans) veut arrêter ses études et prétend de plus épouser un garçon dont ses parents ne veulent à aucun prix.

La jeune femme qui joue le rôle de la fille se plaint du père : elle ne peut pas, dit-elle, compter sur lui et il multiplie ses exigences d'une façon qu'elle ne peut accepter. Or, dans la discussion qui va suivre la simulation, le participant qui joue le rôle du père dira que, dans sa famille d'origine, il avait précisément les mêmes revendications par rapport à son propre père. Et il s'étonnera d'entendre dans la bouche de sa fille fictive les mots mêmes qu'il employait pour qualifier le comportement de son père à son égard.

Par ailleurs, la « fille » reproche à celle qui joue le rôle de sa mère d'être partagée et contradictoire : « Elle paraît me comprendre et se tenir à mes côtés, mais en fait elle prend toujours le parti de papa contre moi. » Or, dans la discussion, la personne qui incarne la mère dira qu'elle a toujours été partagée, dans son enfance, entre ses parents et ses grands-parents maternels. Elle avait l'impression que ses parents ne pouvaient pas l'accepter telle qu'elle était, alors que les membres de la famille de sa mère étaient proches d'elle et la comprenaient. Et elle s'étonnera, comme son mari fictif, que la simulation ait fait surgir un thème si présent dans sa propre histoire, celui du partage ou de la division de soi.

Quant à la « fille », elle va déclarer dans la même discussion qu'elle a simplement joué ce qu'elle avait vécu jeune fille, quand elle habitait chez ses parents. Elle dira avoir été frappée par la similarité des réactions de ses parents fictifs et de celles de ses parents réels, ainsi que de ses propres sentiments dans les deux cas.

Ces phénomènes sont surprenants et je voudrais en donner un autre exemple. Il s'agit cette fois-ci d'une simulation réalisée à Montréal dans le cadre d'une journée que j'y animais. Là non plus, les participants ne s'étaient jamais rencontrés.

La « mère » reproche au « fils » de onze ans d'être trop anxieux, de ne pas s'ouvrir aux autres et de réclamer sans

cesse. « On dirait qu'il n'arrive pas à mûrir », déclare-t-elle.

Le « père » n'est pas tout à fait d'accord : selon lui, c'est plutôt son épouse qui crée ce problème. Le « fils » en effet téléphone quotidiennement à sa « mère » dès qu'il rentre de l'école, vers onze heures et demie, alors qu'elle est encore au bureau. Pourquoi ces coups de fil ? « Parce que je dois me rendre disponible constamment », répond la mère. Mais à quoi ? « Je dois m'assurer que mon fils n'est pas trop inquiet. » Quant au « fils », il assure qu'il appelle tous les jours sa mère pour s'assurer qu'elle va bien rentrer à la maison à midi. Il veut savoir « quand elle va revenir ».

Or nous apprendrons plus tard que le participant qui joue le rôle du père était, dans son enfance, confié par ses parents à une tante qui le gardait. Il attendait toute la journée que ses parents reviennent. « Je pense que dans la famille on devait être gêné, ajoute-t-il, car je guettais leur retour. Je regardais par la fenêtre, à travers les rideaux, toutes les cinq minutes. »

Nous apprendrons également que le jeune homme qui joue le rôle du fils a inventé « ses » troubles sans connaître l'histoire de la personne qui joue le père. Et tous deux découvrent alors que le jeune homme, en mettant en scène le thème « Quand va-t-elle revenir ? », a sans le savoir renforcé une construction du monde de la personne qui jouait son père. Car cette inquiétude (« Quand mes parents vont-ils revenir ? ») était pour lui lancinante et répétitive.

Quant à la dame qui incarnait la mère, elle nous dira plus tard : « Quand ma petite sœur est née, on m'a dit qu'il fallait maintenant que je devienne grande, que je mûrisse rapidement. » Elle aussi se dira surprise par le thème choisi par le « fils » et elle ira jusqu'à déclarer que cette simulation lui a permis de voir à l'œuvre quelqu'un qui osait faire ce dont elle avait toujours rêvé : refuser ce vieillissement qu'est l'âge adulte et rester, en esprit, un enfant.

Ces deux exemples montrent bien comment la famille simulée peut donner à voir des caractéristiques du fonctionnement familial d'une façon plus nette que la famille réelle. Félix Guattari, qui l'avait remarqué, avait souligné l'intérêt des simulations : « L'aspect le plus original de votre pratique, écrit-il à l'intention des thérapeutes, qui devrait, je pense, être chez vous l'objet d'une réflexion spécifique s'il ne l'a pas été, c'est votre concept de simulation. Il me semble qu'à travers la simulation vous fondez l'objet familial dans sa vérité la plus extrême. L'objet familial que vous fabriquez dans la simulation est beaucoup plus véridique que la pseudo-famille que vous rencontrez dans votre cabinet de travail, car c'est à travers elle que vous exacerbez ce feuilletage et cette hétérogénéité des composantes énonciatives¹. »

Qu'est-ce qui fonde, chez Guattari, cette position au premier abord surprenante ?

Pour Guattari, la subjectivité n'est pas une donnée a priori - elle est produite. Ce qui se passe dans une relation entre deux personnes ne peut se résumer à des individus ni même à leur interaction. Pour lui, les véritables unités en action ne sont pas des individus, mais des agencements d'observations et, contrairement au postulat d'unité que comportent les notions d'individu ou de sujet, ces agencements sont fondamentalement hétérogènes. Guattari prend l'exemple d'une personne conduisant une voiture. Plusieurs séries d'éléments vont intervenir en même temps, les signaux présents sur la route, la relation du conducteur à son automobile, son éventuel engourdissement corporel, la conversation avec le passager, l'écoute de la radio, et ces différentes sémiotiques, pour reprendre le terme de Guattari, s'organisent les unes par rapport aux autres, certaines pouvant avoir une position prédominante par rapport aux autres, qui apparaîtront alors au moindre

incident. La signalétique routière prévaudra par exemple souvent, mais momentanément, sur les autres sémiotiques.

Or cette hétérogénéité, qui est fondamentale, doit être prise en compte par la psychothérapie, qui peut même, dans certains cas, l'amplifier. Une séance de thérapie crée en effet elle aussi un feuilletage de subjectivité, que Guattari décrit d'ailleurs avec précision ; les rituels d'accueil éthologiques, les protocoles conversationnels, les montages cognitifs, les différentes théorisations et les diverses cartographies des thérapeutes participent de ce feuilletage, qu'il est important de reconnaître si l'on veut comprendre la production de subjectivité non en l'écrasant dans un modèle scientifique, mais en respectant au contraire son hétérogénéité et ses singularités. Comme l'écrit Guattari lui-même : « Cette approche peut éloigner des paradigmes scientifiques et rapprocher d'un paradigme éthico-esthétique². »

Ce nouveau paradigme - qui implique que le thérapeute s'engage et prenne des risques - favorise pour Guattari « l'abandon d'une attitude "réaliste", qui appréhenderait les scènes vécues comme des systèmes réellement incarnés dans les structures familiales³ ». Dès lors, on comprend mieux pourquoi la simulation est intéressante, non pas en dépit de son caractère artificiel, mais précisément grâce à celui-ci : « Cet aspect théâtral à multiples facettes permet de saisir le caractère artificiel, créationniste, de la production de subjectivité⁴. » En faisant tomber les fausses évidences d'une vision focalisée sur « la situation réelle », la simulation dévoile et côtoie le processus fondamental théâtral de la production de subjectivité.

Cette analyse de Guattari me paraît éclairante et je voudrais, pour finir, en souligner une conséquence à mes yeux essentielle. Si le thérapeute s'expose et prend des risques, c'est parce qu'il se rend compte qu'il est lui-même partie prenante du système thérapeutique et que ce qu'il dit

l'inclut également. Il doit donc renoncer dans son domaine à la notion de vérité objective, car ce qu'il dit, comme ce qu'il vit, surgit dans un contexte spécifique. Si ses interventions permettent à la famille d'évoluer favorablement, la thérapie est certes un succès, mais il ne peut nullement en déduire qu'il « avait raison », ni qu'il avait énoncé une vérité qu'une science objective aurait fondée. Il y a là un véritable changement épistémologique, dont nous examinerons les conséquences dans un chapitre suivant.

Notes

[1.](#) Voir Félix Guattari, « Les agencements d'observation », in *La Thérapie familiale en changement*, Mony Elkaïm dir., Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1994, p. 199.

[2.](#) Félix Guattari, *Chaosmose*, Paris, Galilée, 1992, p. 20-21.

[3.](#) *Ibid.*

[4.](#) *Ibid.*

Mony Elkaïm : Bonjour, prenez place, s'il vous plaît. (*À la mère :*) Qu'est-ce qui se passe ?

Estelle : Je lui disais simplement de dire son prénom, parce que parfois il ne veut pas se présenter !

M. E. : À peine vous êtes-vous assise que déjà vous lui dites : « Il faut dire ton prénom » !

E. : Oui.

M. E. : Ça, ça me fascine. Expliquez-moi un petit peu ça.

E. : Mais voyez-vous, André, à certains moments...

(*André recule sa chaise.*)

M. E. : Un instant. André, quel âge avez-vous ?

André : Seize ans.

M. E. : Seize ans. Vous l'autorisez à dire votre prénom ?

A. : Elle dit ça comme elle veut !

M. E. : « Elle dit ça comme elle veut ! » Quel est son rapport à vous ?

A. : Elle est ma maman.

M. E. : À peine maman commence-t-elle à parler que vous reculez votre siège. C'est mieux, la distance, comme cela ?

A. : J'ai reculé mon siège parce que vous avez commencé à parler avec elle.

M. E. : Oui et alors ?

A. : C'était pour pas gêner...

M. E. : Ah, c'est pour pas gêner... (*Montrant un autre membre de la famille simulée.*) Monsieur, votre nom, c'est comment ?

Roger : Roger.

M. E. : Roger, quel âge avez-vous ?

R. : Soixante-sept.

M. E. (*montrant le fils*) : Vous êtes qui par rapport à lui ?

R. (*montrant la mère*) : Son papa.

M. E. : Et vous, monsieur ?

Jean-Pierre : Je suis le beau-père, euh... le gendre de monsieur, le père d'André et le mari d'Estelle.

M. E. : Vous me dites : « Je suis le gendre de Roger, le père d'André et le mari d'Estelle. » Dans notre travail, vous savez, on a des tics. Un de nos tics, c'est que nous prenons les gens au mot. Et alors on va chercher ce qui pourrait s'y laisser entendre. Pourquoi, par exemple, avez-vous dit « beau-père » au lieu de « gendre » ? Qu'en pensez-vous ?

J.-P. : C'est tout le problème.

M. E. : C'est quoi, le problème ?

J.-P. : C'est ce qui nous a amenés ici, c'est ce qui m'a fait demander de venir, parce que c'est moi qui ai voulu que la famille vienne.

M. E. : Et c'est quoi, ce problème ?

J.-P. : Ce problème, c'est que je suis le père d'André et que j'ai bien du mal à... (*André se penche vers sa mère.*)

M. E. : Qu'est-ce qui se passe, André ?

A. : Rien !

M. E. : Rien ! Donc vous êtes allé vers maman pour lui parler, pour rien ? Pardonnez-moi, j'imaginai que c'était pour quelque chose. Je vous en prie, monsieur...

J.-P. : ... et que j'ai du mal à tenir cette place parce qu'on me la dispute tout le temps !

M. E. : Quelle place est-il difficile de maintenir ?

J.-P. : Simplement celle de chef de famille dans cette famille, parce que ce que vous ne savez pas, c'est que mon beau-père Roger habite à l'étage du dessus, et que chaque fois que j'ai un acte d'autorité envers André ou qu'André a un problème, il file vite chez le grand-père, et puis ça se joue entre le grand-père et ma femme. Et moi, j'apprends ce qui s'est passé quinze jours plus tard !

E. : Tu n'es jamais là ! D'ailleurs quand il a dit « beau-père », moi je trouvais ça vrai, il n'est pas vraiment père.

M. E. : Pardon, quand il a dit « mon père »... ?

E. : Pas « mon père », « beau-père » !

M. E. : Ah, pardonnez-moi, j'ai mal compris. Quand il a dit « beau-père », qu'est-ce que... ?

E. : Eh bien, je pense que vous avez relevé ce lapsus. C'est vrai, il n'est pas comme un père pour mon fils. (*Au père qui sourit.*) Je ne vois pas ce qu'il y a de rigolo à ça !

M. E. : Est-ce que ce que vous voulez dire, madame, c'est : « Mon père est comme un père pour mon fils, mais mon mari n'est pas comme un père pour mon fils » ?

E. : Oui, et je le regrette...

M. E. : Ah, merci beaucoup !

Les grilles explicatives

M. E. (*au public*) : Grâce à nos amis, vous avez eu une introduction passionnante à un début de séance en thérapie familiale. Je vais un peu réfléchir avec vous, alors dites-moi : qu'avez-vous vu ?

Christian : André était en doute. Il se demandait : « Qu'est-ce qu'il faut faire ? »

Hélène : J'ai vu deux couples formés : la mère qui accompagne son père et le jeune homme avec son père.

M. E. : D'où savez-vous que le jeune homme est avec son père ?

H. : Il lui a demandé de s'asseoir à côté de lui.

Claudine : J'ai remarqué au niveau non verbal une proximité des comportements du père et de la mère avec le fils qui était ouvert vers le thérapeute. Quant au père de madame, il était assis différemment.

M. E. : Avant d'aller plus loin, je vais tenter de vous expliquer ce qu'est la résonance, et je vais aussi essayer de vous parler de ce qui se passe dans les premières minutes d'une thérapie familiale.

Un des aspects qui m'intéressent le plus en tant que psychothérapeute, c'est, pour reprendre une expression de Félix Guattari, la « production de subjectivité ». Dans quel contexte est-ce que je vis ce que je vis et je pense ce que je pense ? Ce questionnement m'a rapproché de son travail. Guattari nous montre en effet que nous ne sommes pas « agis » uniquement par des éléments infra-individuels, individuels ou relationnels, mais par ce que j'appelle (en partie grâce à notre collaboration théorique) des assemblages de toute nature. Félix Guattari, quant à lui, préféra parler d'« agencements », qu'il s'agisse d'agencements d'énonciation, d'agencements de désirs, d'agencements « machiniques » ou autres. Pour lui, l'agencement comporte des éléments hétérogènes divers, aussi bien biologiques que sociaux, imaginaires ou « machiniques ». Pour Guattari, parler de subjectivité individuée est un leurre.

C'est ainsi que, dans le contexte du capitalisme moderne, il donne l'exemple de la subjectivité produite par un agencement d'énonciation collectif à travers les médias, des équipements ou des institutions. Cet agencement ne coïncide pas avec des individus ou avec des structures, mais il peut créer des groupes assujettis.

D'où, pour Guattari, l'importance de son activité de militant pour permettre à ces groupes assujettis de devenir ce qu'il appelle des « groupes sujets ».

Quant à moi, je cherchais un terme qui puisse désigner ce qui se passe aux intersections entre des grilles explicatives, des résonances et des éléments hétérogènes aussi bien qu'à celles qui se produisent à chacun de ces niveaux.

Je ne voyais d'ailleurs pas de hiérarchie entre ces niveaux mais plutôt une sorte de concaténation transversale, mobile et transitoire.

En même temps, je souhaitais que ce terme puisse rendre compte de l'émergence de la différence, de la nouveauté dans ces plages d'intersection.

Peu après la création en 1983 du Collège international de philosophie à l'initiative de Jean-Pierre Faye, Félix Guattari et moi-même revenions d'une conférence qui s'y était donnée. Nous marchions vers l'appartement de Guattari près du théâtre de l'Odéon et je lui parlais de ma recherche du terme adéquat. Il me proposa le mot « couplage », que je trouvais trop réducteur, mais sa proposition me servit de tremplin pour avoir l'idée d'« assemblage » en pensant aux œuvres des surréalistes. En effet, l'intérêt du terme « assemblage » résulte de la richesse générée par la présence d'éléments disparates ; il souligne l'hétérogénéité de ces composantes et crée la surprise. C'est ainsi qu'un assemblage de Picasso convertit un guidon et une selle de vélo en une tête de taureau. Belle bifurcation !

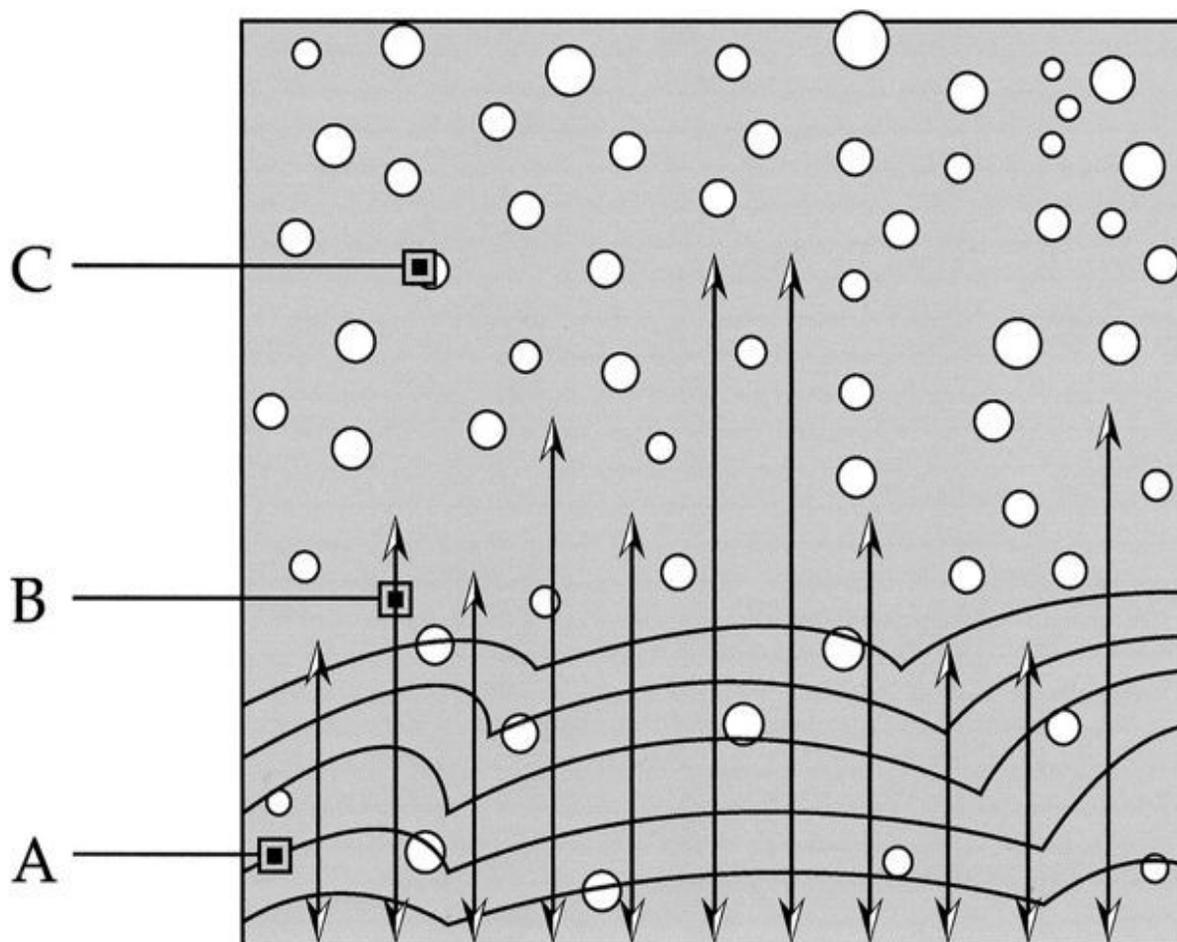
J'aimais de surcroît l'idée que la notion d'assemblage soit liée à la potentialité de l'irruption du nouveau.

Je voudrais maintenant revenir à ce dont je vous parlais avant ces précisions sur le concept d'agencement et la genèse de mon concept d'assemblage.

Pour moi, trois niveaux peuvent être distingués comme constitutifs de ces assemblages (figure 1) dans le contexte d'une situation de psychothérapie ou de supervision. Un premier niveau, la partie « stratifiée » pour reprendre le terme utilisé par Deleuze et Guattari, est celui des modèles explicatifs ou des grilles explicatives. C'est ce qu'on enseigne à l'étudiant comme étant la base théorique nécessaire pour pouvoir se réclamer de ce champ particulier. Dans ce cas précis, par exemple, un étudiant pourrait me dire : « Cher Mony Elkaïm, j'ai reconnu ici un cas typique

décrit par Salvador Minuchin. » Pour ceux qui ne le connaissent pas, Minuchin est un thérapeute familial d'origine argentine ; enfant, il vivait avec toute sa famille dans une petite ville où il avait l'impression d'être envahi par la famille élargie ; il s'y sentait à l'étroit et il était important pour lui de pouvoir un peu respirer. Plus tard, Minuchin, devenu médecin, s'est interrogé sur ce que pourrait être le fonctionnement « normal » d'une famille. Ne doit-elle pas avoir une bonne structure pour fonctionner convenablement, de la même façon que, dans un corps, un organe doit avoir une structure saine pour fonctionner sans anicroche ? Telle est la question qu'il s'est posée et qui l'a conduit à élaborer ce que dans notre domaine nous appelons « l'approche structurale en thérapie familiale ». Elle suggère que, lorsque vous voyez une famille, vous tentiez de dessiner une carte de sa structure. Idéalement, pour Minuchin, il faut, pour que les choses aillent bien, qu'il y ait des frontières claires entre les générations et entre les gens. Alors qu'est-ce qu'un thérapeute structural me dirait ici ? Peut-être ceci : « Mon cher Momy, voici une situation où, au lieu d'avoir grand-papa séparé de maman par une frontière claire, et au lieu d'avoir une autre frontière claire entre maman et papa d'un côté et leur fils de l'autre, c'est maman et grand-papa qui apparemment jouent le rôle de parents par rapport à André... Quant au père, on ne sait pas encore s'il est dans le rôle de l'absent ou dans celui de quelqu'un qui est à moitié enfant. » Puis ce thérapeute structural déclarerait : « Réjouis-toi de cette théorie, car elle t'offre une cartographie qui t'indique l'aspect perturbé de la structure familiale et la voie à suivre pour aller vers une restructuration et une amélioration. » Et il ajouterait : « Qui a le plus à perdre ? C'est le grand-père. Il faut donc que le thérapeute s'allie au grand-père pour pouvoir laisser le père reprendre sa place. Ainsi, cher Momy, tu dois t'allier au grand-père, chercher comment il peut aider ce père à se comporter par rapport à sa femme d'une manière telle que

l'enfant ait deux parents qui le soient vraiment par rapport à lui. » Et il conclurait : « Voilà le plan à suivre et les stratégies ou les tactiques à employer. »



A partie stratifiée (zone des codes dominants et des grilles explicatives).

B partie des résonances.

C partie hétérogène (univers des singularités).

Figure 1

C'est ce que j'appelle une grille explicative. Dans cette perspective, l'étudiant a tout de suite une direction quant à la manière d'aborder le problème potentiel et les étapes par lesquelles il convient de passer pour le résoudre. Alors bien sûr, si je dis au thérapeute structural : « Tu sais, il y a un petit quelque chose qui me gêne, c'est l'idée qu'il y ait une

“bonne structure” », il va me répondre : « Ce n’est pas grave, Mony, tu n’as qu’à explorer différentes cultures, et à chaque fois tu dessineras la carte de la structure opératoire pour cette culture. » Et si j’insiste : « Excuse-moi, mais ça me dérange quand même, cette idée qu’il faut qu’il y ait une structure standard pour chaque culture », il finira par me répondre simplement : « Ce n’est pas grave, tu n’as qu’à dresser une carte pour la sous-culture à laquelle tu es confronté. »

Effectivement, quand nous voyons une famille, même sans chercher à lui imposer une quelconque structure, lorsqu’elle va mieux, les frontières sont plus claires et mieux respectées. Mais, personnellement, j’ai des difficultés à penser en termes de “bonne structure”, car cela suppose que nous sachions mieux que la famille ce qui est bon pour elle. Quoi qu’il en soit, cette approche n’en est qu’une parmi d’autres : il y a beaucoup d’autres grilles explicatives.

Dans une approche de type systémique, par exemple, les interrogations du thérapeute seraient différentes. Il tenterait de comprendre la fonction du symptôme : « Depuis quand, se demanderait-il, André présente-t-il des troubles et dans quel contexte ceux-ci ont-ils surgi ? »

Entre parenthèses, je suis fasciné par le fait que le problème qui apparaît en premier est : « Il ne se nomme pas. » C’est intéressant ! Ressemble-t-il à la Garance des *Enfants du paradis*, qui dit : « Je ne me nomme pas, on me nomme Garance » ? C’est possible. En tout cas, notre systémicien va se demander : « Quelles sont les difficultés que la famille a rencontrées qui pourraient expliquer la fonction du problème du fils dans ce contexte ? » Voilà une seconde grille.

Un thérapeute qui s’attacherait plus au sens se demanderait pourquoi c’est tel symptôme qui pose problème, plutôt qu’un autre. Ce thérapeute pourrait par exemple s’intéresser à l’aspect multigénérationnel afin de

mieux comprendre les enjeux en présence. Un autre – comme mon ami Carl Whitaker, adepte de la « thérapie de l'absurde » – essaierait paradoxalement d'amplifier une règle dysfonctionnelle. Il tenterait d'accentuer l'angle que fait cette tour de Pise avec la verticale pour qu'elle finisse par s'effondrer – tentant par exemple, de façon volontairement caricaturale, de rapprocher encore davantage l'enfant du grand-père, jusqu'à ce que ce rapprochement devienne intenable. Norman Paul, quant à lui, chercherait quel est le deuil non fait dans cette famille, qui empêche le père de prendre toute sa place. Des adeptes de la thérapie stratégique se demanderaient, dans la lignée de l'école de Palo Alto, si les solutions que la famille a mises en œuvre pour résoudre le problème n'ont pas au contraire l'effet de le maintenir, et quelles tâches pourraient l'aider à ouvrir de nouvelles voies. Une autre grille se situerait délibérément au niveau intrapsychique... Je m'arrête là, car, comme vous l'aurez compris, la liste pourrait être longue. En fait, il y a autant de grilles explicatives qu'il y a d'écoles de psychothérapie et je respecte ces différentes écoles, pour autant qu'elles-mêmes respectent les règles éthiques fondamentales de la psychothérapie et que leur approche permette d'ouvrir de nouvelles voies. Il me semble toutefois qu'on ne peut réduire la richesse de la production de subjectivité à l'une de ces grilles explicatives – fût-ce la mienne !

Et, pour clore cet inventaire, permettez au praticien que je suis de souligner qu'une théorie, pour être efficace dans une situation donnée, doit faire sens pour les personnes qui consultent, tout en provoquant un effet de surprise qui ouvre le champ et libère de nouveaux possibles.

Les résonances

Le second niveau, c'est ce que vit le thérapeute par rapport à cette famille. Je vais donc maintenant m'adresser aux trois intervenants, Christian, Hélène et Claudine, pour explorer ces résonances avec eux et voir comment leur propre vécu peut être utilisé dans ce contexte thérapeutique.

Commençons par Christian. Il me dit : « André était en doute, il se demandait : "Qu'est-ce qu'il faut faire ?" » Ce qui m'intéresse ici, c'est pourquoi Christian est sensible à cela, plutôt qu'à ce qu'Hélène relève (« Il y a deux couples ») ou à « l'exclusion » qu'observe Claudine.

M. E. : Cher Christian, tu me réponds uniquement si tu en as envie, et tu peux répondre par oui ou par non. Ceci n'est pas un groupe de formation où l'on est seulement entre nous, à quelques étudiants, mais un grand groupe où tout le monde ne se connaît pas forcément. Imagine donc, Christian, que nous décidions de faire un voyage dans le temps, eh oui, dans une machine à remonter le temps, et que nous remontions dans ton histoire : à quel âge veux-tu que nous nous arrêtions ?

Christian : À trente ans !

M. E. : Quel âge as-tu maintenant ?

Ch. : Quarante-sept ans.

M. E. : Et dans quel pays la machine va-t-elle s'arrêter, dans quelle ville ?

Ch. : Au Danemark, à Copenhague.

M. E. : Bien. Sortons de la machine : où veux-tu qu'on aille ?

Ch. : Allons chez moi, à la maison...

M. E. : Voilà. On est chez toi, à la maison. Qu'est-ce que tu vas voir là-bas ?

Ch. : Ma femme et ma mère.

M. E. : Ta femme et ta mère. Et qu'est-ce qui se passe ?

Ch. : Un conflit.

M. E. : Un conflit sur quoi ?

Ch. : Un conflit sur n'importe quoi !

M. E. : Et toi, Christian, tu es là-bas ?

Ch. : Oui, je suis là...

M. E. : Et qu'est-ce que tu fais là ?

Ch. : Je réfléchis.

M. E. : À quoi ?

Ch. : Je n'arrive pas à me décider...

M. E. : Tu es un peu en doute, tu hésites, c'est ça ?

Ch. : Voilà !

M. E. : Merci, Christian. Maintenant on peut revenir au présent. Nous découvrons quelque chose de fascinant : Christian a relevé qu'André était en doute et ne savait pas quoi faire. Et quand je tarabuste Christian, le voici qui me dit : « Je me revois dans une situation où je suis déchiré entre ma femme et ma mère, et ne sais comment trancher. » C'est très proche de la situation où une femme est partagée entre son mari et son père. Et si nous étions remontés plus loin dans le temps, peut-être aurions-nous entendu parler de déchirements ayant eu lieu à d'autres époques, dans d'autres contextes. Vous allez peut-être me dire : « Mais, Mony, tu nous montres que Christian est en train de vivre, par rapport à ces gens, quelque chose qu'il connaît. Tu nous montres donc que Christian est en train de construire ce qu'il voit d'une manière telle que ce qu'il voit, c'est ce qu'il construit. Et ce qu'il construit fait sens par rapport à son histoire. En fait, pourquoi ne pas dire que c'est de projection que tu nous parles ? » Eh bien, mon hypothèse est que ce n'est pas seulement une projection. Pour beaucoup de thérapeutes familiaux, comme vous le savez, un symptôme a une fonction par rapport au système où il apparaît et se maintient ; je pense en effet qu'il est possible qu'un sentiment et/ou un vécu aient de la même façon une fonction par rapport au système où ils apparaissent et se maintiennent. Ce que vit Christian est bien sûr lié à son histoire, autrement il ne le vivrait pas... Il faut avoir une

corde en soi, pour qu'elle puisse vibrer... mais elle ne vibre que parce qu'elle révèle, comme le ferait un baromètre, ce qui existe autour. Il n'est pas impossible que Christian ait exprimé un sentiment qui a été amplifié en lui par le système familial. Et ce sentiment a un lien avec l'indécision, le déchirement entre deux personnes appartenant à deux générations différentes, qui vous somment de prendre parti.

Ce que Christian ressent a donc à la fois à faire avec lui et avec la famille. Au début, j'appelais cela une « intersection » - intersection, par exemple, entre ce que la famille offre et ce que le thérapeute vit. Puis j'ai préféré le terme de « résonance », qui m'a été proposé par Heinz von Foerster. C'est un pont unique et singulier qui se crée entre le thérapeute et les membres de la famille sur un thème spécifique. Quelle est la richesse d'une telle résonance ? C'est que, pour aborder cette famille, Christian ne dispose pas seulement de modèles explicatifs : il est aussi concerné personnellement. Il a été confronté à cette difficulté de devoir prendre parti pour l'une des deux personnes proches, appartenant à deux générations différentes. Et s'il se précipite sur ce pont commun sans analyser la fonction de son vécu pour l'ensemble du système thérapeutique, Christian court le risque de renforcer le thème de la difficulté à prendre position dans le système de la famille concernée autant que dans le sien.

Si, en revanche, il reconnaît l'existence de ce pont sur lequel de toute façon il se tient déjà - mais en le considérant avec un minimum de circonspection -, alors il a une chance de pouvoir rendre ce thème plus flexible pour la famille aussi bien que pour lui. Car, dans ce contexte-là, lui aussi va pouvoir mûrir, grandir et comprendre certaines choses. Ne pensez surtout pas que la résonance soit une affaire de pathologie. Pas du tout ! Neuf fois sur dix, comme thérapeutes, nous sommes dans des résonances flexibles ! Cette famille n'est pas la nôtre : il y a donc une plasticité, un décalage, une distance qui permettent d'éviter la répétition.

Quand mon ami Christian va intervenir, il va en fait le faire à la fois en fonction de la grille explicative qu'il a apprise et de la résonance dans laquelle il est pris. Cette résonance lui indique un thème. Il doit vérifier que ce thème est important pour la famille qui consulte. Si tel est le cas, alors c'est à lui d'aider la famille à flexibiliser cet aspect.

Voilà ce que j'appelle l'aspect paradoxal de la résonance : c'est le vécu du thérapeute - ce que nous considérons comme un handicap - qui devient ici notre atout. C'est notre vécu qui nous permet de faire des hypothèses vérifiables quant aux constructions du monde des membres du système humain dans lequel elles surgissent.

Passons maintenant à Hélène. Que dit-elle ? « J'ai vu deux couples formés, et effectivement, il y a un couple qui est le couple grand-père et mère, et un autre, constitué par le père et le garçon. » Cette description m'a personnellement surpris, car je voyais bien le couple constitué par le grand-père et sa fille, mais pas vraiment le couple père-fils.

De nouveau, mon travail va consister à me dire : « Est-ce que ceci est effectivement un élément apparent, ou y a-t-il dans le système thérapeutique un thème commun qui stimule chez Hélène cette perception particulière ? Et si c'est le cas, comment travailler avec cette résonance-là ? » Chère Hélène, qu'aimerais-tu dire ?

Hélène : Oui, ça résonne...

M. E. : Tu veux nous en dire deux mots, ou non ?

H. : Non.

M. E. : D'accord. Hélène nous dit : « Il y a quelque chose, dans mon histoire, par rapport à deux couples. Je n'ai pas envie d'en parler, mais il est clair que ce n'est pas par hasard que j'ai relevé cet élément. »

Bien. Faisons le point, si vous le voulez bien. Quand on rencontre une famille, il faut bien séparer deux étapes :

1. Qu'est-ce que je vis ?

2. Est-ce que mon vécu les concerne aussi, ou pas, et, si c'est le cas, quelle en est la fonction pour eux ?

Si cela ne les concerne pas, ou en tout cas s'ils ne semblent pas concernés par ce thème, alors mieux vaut ne pas trop insister. Je n'ai pas à les envahir, et même si ceci n'est pas une projection de ma part, il se peut qu'ils ne soient pas prêts, eux, à entendre ce que je pourrais leur dire. Dans les deux cas, il est impérieux de ne pas être un « usurpateur », et on l'est toujours un peu quand on impose son interprétation. Donc, on n'insiste pas, on passe à autre chose. Mais si, en revanche, Hélène découvre que ce thème est important pour eux et rejoint un de ses thèmes personnels, elle peut se rendre compte que d'ores et déjà elle est en train d'emprunter un pont unique et singulier qui la relie, elle, Hélène, à cette famille-là.

J'ai vu un jour un film où certains personnages sont en quête du Graal. Harrison Ford, qui y joue, arrive à un moment donné devant un précipice qu'il faut traverser. Alors qu'il se trouve devant le précipice, il a l'idée de prendre du sable et de le jeter. Que voit-on alors ? Qu'il y avait un pont, mais qu'il était comme peint en trompe l'œil et semblait faire partie de l'autre paroi du précipice. Or, grâce à la poignée de sable jetée dans le vide, le protagoniste peut voir le pont sur lequel il peut marcher ! Eh bien, la résonance, c'est un peu ça ! C'est ce pont singulier qui permet cet accès, qui est là et qui n'est là que pour vous.

Kafka, écrivain qui m'est particulièrement cher, parle de ces portes qui ne sont là que pour nous. Dans une de ses nouvelles, « Devant la loi » – titre qui n'est d'ailleurs pas de lui, mais de Max Brod –, quelqu'un attend devant les portes de la loi. Il attend, il attend, il vieillit, il vieillit, il va bientôt mourir... et alors il voit le vieux gardien qui vient fermer les portes et lui dit : « Ici, personne d'autre que toi ne pouvait avoir droit d'accueil, car cette entrée n'était destinée qu'à toi seul. Je m'en vais maintenant fermer cette porte². » Je

pense que, dans la vie comme en psychothérapie, il y a une porte pour chacun de nous mais, à la différence de la nouvelle de Kafka, si on en rate une, il y en a souvent une deuxième. Il incombe à Hélène de trouver la manière d'utiliser le pont unique et singulier qui a surgi entre elle et les membres de la famille et de l'exploiter, si je puis dire, en tant que tel. Hélène, ne lui en déplaise, est comme Monsieur Jourdain : elle fait de la prose sans le savoir. Elle est déjà sur un pont qu'elle ne perçoit pas encore. Elle ne se rend pas compte qu'elle est déjà dans une résonance.

Mais cette utilisation de la résonance doit se faire en évitant la répétition. Pour vous faire sentir cela, je vais maintenant poser une question à Claudine. Puis nous passerons au point suivant.

M. E. : Chère Claudine, tu n'as pas besoin de me répondre en détail, mais l'exclusion, c'est quelque chose qui t'intéresse ?

Claudine : Oui.

Je ne vais pas aller plus loin pour le moment. Je me contenterai de souligner que nous voyons apparaître ici la porte spécifique de Claudine, qui n'est ni celle d'Hélène ni celle de Christian : elle concerne le thème de l'exclusion. Vous allez me dire : « Mais, Mony, comment es-tu passé de ce qu'elle a dit sur le comportement non verbal de quatre personnes à ce thème de l'exclusion ? » Eh bien, cela montre que la résonance ne s'établit pas seulement entre Claudine et la famille, mais qu'elle me concerne aussi. Le pont que j'identifie peut relier ces trois systèmes. Mais je préfère, dans un groupe aussi large que celui-ci, ne pas explorer trop en détail des éléments qu'on étudie régulièrement dans les groupes de formation plus restreints, où les différents participants sont liés par un contrat de confidentialité. Disons simplement que, au-delà de ce qui est décrit à propos des couples assis de telle ou telle manière, ce qui surgit, c'est la possibilité ou non de s'accorder. Et que, du coup, un

thème semble s'amplifier chez Claudine : celui de l'exclusion. C'est son pont à elle - et aussi le mien, puisque je le relève. Il est utile qu'à ce moment-là la thérapeute se demande si ce thème de l'exclusion joue un rôle pour les autres membres de la famille car, si c'est le cas, il pourra avoir une portée décisive.

Si je prenais le temps de poser des questions à chacun, nous serions encore ici demain. J'espère tout de même vous avoir montré comment ce que vous voyez est quelque chose qui, certes, est en partie lié à vous, mais n'est pas réductible à vous. Je ne dis pas que la réalité est inventée par nous, mais je considère - et c'est fondamental pour notre pratique - que nous participons de l'assemblage où elle se construit.

Les singularités

Récapitulons. Le premier niveau est celui des règles explicatives, le second celui des résonances. Ces deux niveaux pourraient paraître épuiser, à eux seuls, tout ce qu'il y a à dire de notre approche de la situation thérapeutique, mais c'est une illusion car aucune explication n'explique tout. D'où le troisième niveau, celui des composantes hétérogènes, ou singularités, qui comprend tout ce qui n'est pas inclus dans le modèle explicatif. Si par exemple mon modèle explicatif ne tient aucun compte de la génétique, cette dernière est une composante hétérogène. S'il ne tient pas compte de l'aspect socioculturel, cet aspect est un élément hétérogène.

Mais ces singularités peuvent aussi prendre l'apparence d'un événement complètement inattendu... Il m'est arrivé, il y a quelques années, d'avoir affaire à une famille dont la règle était : « Nous sommes des gens qui ont comme règle d'aider. » Fort bien, mais en même temps il existait une autre règle qui disait à peu près : « Ce n'est qu'en toute

dernière extrémité qu'on doit demander de l'aide. » Or, lorsque je suis entré dans la salle de consultation où la famille était installée, je me suis pris les pieds dans le fil du micro. J'ai failli tomber, mais le mari m'a rattrapé, donc m'a aidé, conformément à la première règle, et ainsi a surgi, sans que personne ne l'ait voulu, un élément singulier qui a créé une sorte d'assemblage entre le plan des résonances et celui de la grille explicative, les amarrant, pour ainsi dire, l'un à l'autre. Voilà un exemple de singularité. Inutile de dire que ces éléments hétérogènes ne sont en général décelés qu'après coup. Si on pouvait les identifier de prime abord, ils ne seraient plus hétérogènes, mais homogènes.

Toute théorie, y compris la mienne, court un risque manifeste : celui de devenir un mot d'ordre au sens où l'entend Félix Guattari. J'appelle « mot d'ordre » des injonctions telles que : « Longue vie à ceci ! », « Je comprends tout grâce à cela ! », et « Vive les théories d'Untel ! » Quant au mot d'ordre qui dit : « Méfiez-vous des mots d'ordre ! », il faut s'en méfier car c'est évidemment aussi un mot d'ordre ! Alors, que faire quand Elkaïm nous parle d'hétérogénéité, pour que cela ne devienne pas un nouveau mot d'ordre ? Comment travailler d'une manière telle qu'on aille vers une plus grande hétérogénéité, et pas une sorte d'approche que Guattari aurait qualifiée de « scientifique », c'est-à-dire se limitant à un seul univers théorique ?

L'assemblage des éléments hétérogènes

La question paraît aller de soi, mais la réponse n'est pas si facile. Pour avancer, il nous faut distinguer deux types d'assemblage possibles. Le premier type met en jeu les modèles explicatifs (intrapsychique, systémique, stratégique, structural, etc.), la résonance, qui vous inclut dans un contexte, élément lié à vous mais non réductible à

vous (cette hétérogénéité-là est très importante), et enfin ces éléments hétérogènes que je nomme « singularités ».

Le second type d'assemblage, qui participe au changement ou au blocage, est l'assemblage des éléments hétérogènes eux-mêmes.

Pour éclaircir mon propos, je voudrais revenir sur une discussion que Félix Guattari et moi-même avons eue autour d'un passage de Proust. Guattari parle longuement d'*À la recherche du temps perdu* dans son livre *L'Inconscient machinique*³. Les psychothérapeutes parlent le plus souvent d'éléments liés à des modèles explicatifs, c'est-à-dire de ce qui, pour eux, fait sens par rapport à ce qu'ils veulent démontrer ; l'écrivain, lui, décrit plus fréquemment ce qui surgit et se juxtapose, sans forcément essayer de démontrer quelque chose de précis.

Le texte de Proust dont il est question décrit l'arrivée de Swann dans le salon des Verdurin, lesquels, comme on le sait, sont d'un rang social inférieur au sien. Il y rencontre Odette, qui au début ne lui plaît que modérément. Proust décrit ensuite comment elle touche Swann par sa ressemblance avec Zéphora, la fille de Jéthro, telle qu'elle est peinte dans une fresque de la chapelle Sixtine. Swann achète une reproduction de cette œuvre, qu'il place sur sa table, et il commence à associer Zéphora et Odette, Odette et Zéphora, etc.

Puis d'autres éléments, comme la phrase musicale de Vinteuil, vont se succéder et progressivement se juxtaposer. À un moment donné, Swann arrive en retard chez les Verdurin, Odette est déjà partie, et Swann demande à son cocher d'aller à sa recherche. Le cocher obéit avec réticence. Swann alors, « comme un fiévreux qui vient de dormir et qui prend conscience de l'obscurité des rêvasseries qu'il ruminait⁴ », se rend compte de l'étrangeté du cours de ses pensées depuis le moment où on lui a dit qu'Odette n'était plus là. Il est étonné par la nouveauté de la douleur qu'il

ressent, et il s'interroge sur toute cette agitation. Il constate alors qu'il n'est plus le même : un être nouveau est là, amalgamé à lui. La cherchant toujours, il vient de ressortir, hagard, d'un restaurant quand il heurte une personne qui vient en sens contraire. C'est Odette !

Elle tient à la main un bouquet de catleyas et porte dans les cheveux des fleurs de cette même orchidée, attachées à une aigrette en plumes de cygne. Il monte avec elle dans sa voiture et demande à son cocher de les suivre. Un brusque écart du cheval les bouscule, Odette jette un cri. Swann la tient, toute palpitante, par l'épaule et lui demande l'autorisation de remettre droites les fleurs de son corsage, déplacées par le choc. Odette répond que ça ne la gêne pas ; il élève son autre main le long de la joue d'Odette, elle le regarde fixement et semble avoir besoin de retenir son propre visage, comme si une force invisible l'attirait vers Swann. Swann retient ce visage à deux mains pendant quelques instants, avant qu'elle ne le laisse tomber sur ses lèvres. Un nouvel épisode commence : Swann vient de découvrir qu'il est amoureux.

J'aimerais vous rendre sensibles à cette concaténation, cet assemblage d'éléments qui se juxtaposent et s'articulent comme je ne sais quel « rhizome », pour conduire à un brusque changement affectif. Il n'y a pas seulement, comme vous le voyez, des assemblages entre modèles explicatifs, résonances et éléments hétérogènes, il y en a aussi à l'intérieur même de chaque niveau.

Je donne quelquefois l'exemple de Kafka qui, dans un sanatorium, rencontre un Tchèque de langue allemande, comme lui. Ce monsieur, qui a une laryngite tuberculeuse, montre à Kafka la carte des lésions de son larynx et le miroir qu'il emploie pour renvoyer les rayons du soleil vers cette lésion. Toute cette machinerie fait que Kafka se retrouve rampant à quatre pattes dans le couloir, complètement malade. Il y a là aussi une juxtaposition d'éléments dont la

concaténation, à un moment donné, crée un brusque changement affectif.

On voit ici les limites du modèle systémique qui, pour l'essentiel, pense en termes de fonction, de sens ou, quelquefois, de structure. Je crois qu'il est important de penser en ces termes. Mais peut-on réduire « tomber amoureux » à une simple affaire de fonction et de sens ? Peut-on réduire à une affaire de sens et de fonction ce qu'on ressent à l'écoute d'une cantate de Bach ?

Dès qu'on aborde le choc esthétique, dès qu'on parle d'amour, cette réduction est bien difficile. Il semble évident que de telles émotions ne sont guère explicables si l'on s'en tient au sens et à la fonction. Eh bien pourquoi le reste, alors, le serait-il ? Pourquoi l'émergence de l'anorexie ne serait-elle pas un processus qui va au-delà du sens et de la fonction de ce symptôme ?

Il s'agit de laisser leur chance à des assemblages qui sont aussi bien composés d'éléments hétérogènes que d'éléments plus définis, plus codifiés, comme les grilles explicatives ou les résonances. Ces assemblages peuvent se révéler productifs dans le domaine de l'esthétique aussi bien que dans celui des psychothérapies.

Isabelle Stengers et moi-même avons écrit un article sur l'esthétique et sur l'importance des éléments hétérogènes dans ces deux domaines⁵. Nous y montrons qu'une praxis thérapeutique doit se méfier de la référence à un seul corpus théorique. Il faut respecter l'hétérogénéité en ce qu'elle appartient à l'objet même. Mais il faut aussi avoir un axe d'intervention. Cet axe est pour moi l'assemblage grilles explicatives-résonances, laissant libre cours aux singularités. Il me paraît ouvrir à un aspect multidimensionnel, un multivers si vous voulez, qui va au-delà de l'intervention consciente.

La thérapie peut réussir sans que le thérapeute ait « raison »

(*La simulation reprend.*)

M. E. : André, dis-moi. Tu crois savoir pourquoi vous êtes venus ici ?

André : Non, pas du tout !

M. E. (*à Jean-Pierre, le père*) : Monsieur, vous avez dit : « C'est moi, entre autres, qui ai souhaité que l'on vienne, parce que je n'ai pas une place qui me convienne. » Est-ce tout ?

Jean-Pierre : Pas seulement, c'est que je n'ai pas pu arranger ça tout seul avec ma femme.

M. E. : C'est ça. Madame, pourquoi venez-vous ici ?

Estelle : Je viens ici parce que je suis inquiète en ce qui concerne mon fils, parce que mon fils a commis des petits vols, et j'ai un petit peu peur qu'il soit...

A. : Peu de chose...

M. E. : Madame, ce geste, ça veut dire quoi ?

E. : Mais que je ne suis pas d'accord évidemment avec ce qu'André dit ! Je crois qu'il est effectivement sur une mauvaise pente et je pense, moi, que c'est parce que son père n'est pas assez présent.

M. E. : Monsieur...

J.-P. : Ce n'est pas du tout pour ça. C'est parce que effectivement ma femme, euh... d'une certaine façon, vole la place que j'ai auprès de mon fils... Elle joue ça avec son père, alors que son père n'a rien à faire dans cette histoire.

M. E. : Donc, si je comprends bien, ce que vous me dites, cher monsieur, c'est : « Mon enfant vole parce que sa mère vole ma place auprès de lui » ?

J.-P. : Ben, je l'ai dit, oui. (*Rire*)

M. E. : Pardon ?

J.-P. : Je l'ai dit ! (*Rire*) Est-ce qu'on a le droit de fumer ici ?

M. E. : J'ai un problème avec la fumée. Ça me donne de l'allergie, ça me fait pleurer. Alors, si c'était possible, j'aimerais mieux ne pas pleurer devant vous. (*Rires* .)
Cher monsieur, quel métier faites-vous ?

J.-P. : Je suis industriel.

M. E. (*à la mère*) : Que pensez-vous de l'interprétation de votre mari ? Un moment, j'ai pensé qu'il était psychothérapeute !

E. : Écoutez, j'avoue que je ne l'ai pas bien écouté car j'ai été prise par l'histoire des cigarettes, alors avec mon fils... je... n'ai pas écouté ce qu'il a dit.

J.-P. : Comme d'habitude !

M. E. (*au public*) : Vous avez dû voir, comme moi, différentes pistes s'ouvrir au niveau du sens. Mais, en même temps, il y a une multiplicité de petites choses hétérogènes. Par exemple : de la même manière que Charlie Chaplin nous régale de la danse des petits pains, nous assistons ici à la danse des micros ! Vous avez vu comment ils se passent les micros entre eux, quel merveilleux ballet ! Il y a le ballet verbal où ils se disent des vacheries, puis il y a le ballet complice où ils se passent le micro qui marche le mieux ! On s'est retrouvés tous les deux surpris parce que le père me disait : « Ma femme vole ma place auprès de l'enfant en l'offrant à son père » au moment où nous parlions des vols de l'enfant.

Avant d'aller plus loin, je voudrais revenir à l'article cité plus haut, que j'ai écrit avec Isabelle Stengers. Nous y décrivons deux approches thérapeutiques parmi d'autres. L'une considère le thérapeute comme une espèce d'archéologue : il va à la recherche de quelque chose de caché qu'il va mettre au jour ; ce faisant, quelque chose va se passer, qui permettra une sorte de libération et un changement. L'autre lecture est beaucoup plus humble et c'est celle que nous proposons dans cet article. Nous avons

pris, à titre d'exemple, une sculpture de Picasso qui date du printemps 1942, dont je vous ai déjà parlé. Elle est composée d'une selle de vélo placée au-dessous d'un guidon. Quand on voit cette sculpture, on ne peut pas ne pas penser à une tête de taureau ; pourtant, elle n'est constituée que des éléments d'une bicyclette. Notre hypothèse est que, fréquemment en psychothérapie, nous parlons de tête de taureau alors qu'il ne s'agit que d'éléments relevant de la vélocipédie. Mais il y a une sorte d'entente entre les participants de la situation thérapeutique qui rend cette construction opératoire. D'où une conséquence épistémologique fondamentale : la thérapie peut réussir sans que le thérapeute ait « raison » pour autant. Ce n'est pas parce que les gens se sont mis à aller mieux, ni parce que le symptôme a disparu, que l'hypothèse qu'on avait émise était « vraie ». Le succès effectif d'une intervention ne réduit en rien la multiplicité et l'hétérogénéité des constituants de la scène, et cette comparaison de la psychothérapie avec un assemblage de Picasso devrait nous conduire à une indispensable humilité.

Sortir de la simulation

Le temps limité de notre séminaire m'empêche de mener jusqu'à son terme cette simulation d'un premier entretien de thérapie familiale, mais j'espère que ce que nous avons vu pendant ce court laps de temps vous a permis de mieux comprendre le rôle des assemblages dans la production de subjectivité, ainsi que celui des résonances, l'outil thérapeutique paradoxal par excellence. Il nous faut maintenant aider les membres de la famille simulée à sortir de leur rôle, à parler de ce qu'ils ont vécu pour qu'ils puissent mieux quitter les rôles qu'ils ont joués.

M. E. : Commençons par le grand-père : Roger, qu'as-tu vécu pendant les moments où on a joué ?

Roger : Sur la famille ?

M. E. : Ce que tu as vécu, toi, à propos de la famille, ce que tu as éprouvé, par rapport à ce qui s'est passé, d'une manière générale...

R. : D'une manière générale, la chose que j'ai vue et que je vois chaque fois avec émerveillement, c'est la résonance entre les différents participants. (*Il s'adresse au public.*) La seule chose que je puisse dire, c'est que j'ai eu le plaisir pendant trois ans de vivre ça avec Mony, de vivre chaque fois des résonances qui m'incluaient, qui touchaient les autres, qui impliquaient des points de vue concrets opérationnels, des méthodes, des portes, comme dit Mony, pour approcher une famille. J'en déduis que je peux quand même être un peu thérapeute, parce que je vois les résonances en jeu et que ça m'émerveille.

Estelle : Quand on a préparé cette simulation, notre idée de départ était que le couple que je devais former avec mon père ne laisserait pas de place à mon mari. Puis, quand nous sommes entrés dans cette simulation, très rapidement, je me suis sentie au contraire agressive envers ce mari qui ne prenait pas sa place. C'était différent. Je sentais le père très peu présent. Pour moi, il a quitté cette famille et je crois que ce processus s'est produit dans la simulation où, de plus en plus, j'en voulais à ce mari d'être si peu mari et si peu père, et je me servais un peu de ce fils pour essayer de l'attirer vers moi. Peut-être que ce fils était là un peu comme un tampon entre nous, mais aussi comme un hameçon. Peut-être qu'il a dû se passer ici quelque chose qui a fait qu'il y a eu coupure par rapport au scénario prévu.

M. E. : Ce qui est passionnant, c'est de découvrir le déchirement de la femme, prise entre le besoin d'éloigner son mari et la volonté de le garder. Elle se sert

de cet enfant pour garder son mari tout en ayant la volonté de le mettre dehors. Il faut assumer ce double aspect sans chercher à tout prix à sacrifier un terme à l'autre. Nous vivons les deux à la fois. André ?

André : Eh bien, au début de la simulation, je me suis senti très inquiet. Effectivement, je ne savais pas très bien quelle place prendre. Et puis je... je... ne voyais pas très bien où tu voulais en venir, ni quelle importance j'aurais dans cette scène. Dans le fond, je ne voulais pas jouer le jeu, le tien, mais en même temps j'avais un fort espoir que tu me le fasses jouer. J'étais très déçu que tu t'adresses si peu à moi, alors qu'en même temps je ne voulais pas jouer le jeu. Ce qui m'a semblé étrange, c'est que je me sentais très loin de ces deux-là et puis... Quand mon père parlait, je me demandais : mais il parle de quoi ? Et puis finalement, je me suis senti un peu avec lui, mais c'était un sentiment, pas du tout dans le discours ; finalement, j'étais très proche de lui.

M. E. : Tu vois, ce que tu as vécu, Hélène, sur la proximité entre le fils et le père, était extrêmement important. André nous dit : « Je ne sais pas où j'étais, mais j'étais très proche de lui, quelque part ailleurs. »

Jean-Pierre : Pour moi, ça commence quand je suis entré dans la salle. Je connais très peu Mony, j'entre dans la salle et voilà que j'entends : « Qui est-ce qui veut jouer ? » Je me suis vu lever la main, je n'étais avec personne encore ! Et je me suis retrouvé avec les autres, nous quatre, là, et j'ai eu le sentiment qu'on se distribuait les rôles de façon très souple, comme ça... En fait, je n'ai joué qu'une seule fois avec Mony, il y a trois ans... et je jouais déjà ce rôle-là ! (*Rires.*)

M. E. : Alors, tu vas finir par en sortir, de ce rôle-là? (*Rires.*) Qu'est-ce que tu en penses ?

J.-P. : Comment en sortir ? Je compte sur vous ! (*Rires. // regarde Estelle.*)

M. E. : Estelle ! Il compte sur toi !

E. : Pendant que Jean-Pierre parlait, je me rappelais la façon dont moi je suis entrée dans cette histoire. Je discutais avec Isabelle Stengers et elle m'a dit : « Vas-y, joue ! » Et on s'est souvenues toutes les deux d'une vieille histoire... Je participais à une simulation lors de notre tout premier congrès de thérapie familiale, en 1981. On jouait, et je m'étais fait des couettes, car j'étais une petite fille. Alors tu vois, j'ai quand même grandi ! (*Rires.*) Et puis j'ai changé de rôle, je suis devenue la mère. Je serai peut-être la grand-mère, la prochaine fois ! (*Rires.*)

M. E. (*à Jean-Pierre*) : Quand tu lui demandes : « Comment en sortir ? », Estelle te répond peut-être : « Eh bien, si tu t'autorises à grandir et à ne plus être comme un enfant, peut-être que tu peux grandir. » Et toi, Roger, qu'est-ce que tu aurais voulu nous dire ?

Roger : Moi, par rapport à la distance entre les deux... Eh bien il y a un moment où je les regarde, je vois Jean-Pierre et André, et je me dis : « Qu'est-ce que j'ai à faire ? » Je n'ai qu'à me retirer comme grand-père, et c'est la proximité entre le papa et le fils.

M. E. : Je me retire comme grand-père, ou bien je me retire comme grand-père qui prend tant de place ? Voilà la question. Pour l'instant, je remercie les participants : nous arrêtons notre travail ici.

Notes

[1.](#) Ce chapitre est en partie la transcription de mon intervention lors d'un séminaire donné avec Isabelle Stengers.

[2.](#) Franz Kafka, « Devant la loi », in *Un artiste de la faim, À la colonie pénitentiaire et autres récits*, trad. Claude David, Paris, Gallimard, « Folio », p. 126.

[3.](#) Félix Guattari, *L'Inconscient machinique : essai de schizo-analyse*, Paris, Encres Éditions Recherches, 1969.

4. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu, Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1954, p. 228.

5. Mony Elkaïm et Isabelle Stengers, « Du mariage des hétérogènes », in A. W. Szafran et A. Nysenholc dir., *Freud et le rire*, Paris, Métailié, 1994.

La résonance en supervision et en formation¹

Je voudrais maintenant aborder deux autres aspects de notre pratique : la supervision d'une thérapie par un thérapeute confirmé et la formation de nouveaux thérapeutes. Nous allons dans les deux cas retrouver la notion, centrale à mes yeux, de résonance. Non seulement elle se révèle éclairante dans une situation de supervision mais, comme nous le verrons, elle est également opératoire dans les exercices que l'on peut donner aux étudiants pour les amener à faire un travail sur eux-mêmes. Ces exercices font partie intégrante de la formation de l'étudiant en ce qu'ils complètent l'enseignement théorique et le travail de supervision.

La résonance en supervision

Rappelons d'abord qu'il est souhaitable que la supervision en thérapie systémique soit cohérente avec le(s) modèle(s) théorique(s) sous-jacent(s) à la formation.

Le principe fondamental de la formation que je donne est qu'on ne doit pas considérer le système au sein duquel la supervision s'opère comme une simple adjonction du thérapeute et du superviseur au système familial, mais comme un système humain nouveau, spécifique, que j'appelle « système de supervision ». Il s'agit du système thérapeutique formé du thérapeute et de ses patients, transformé en un nouveau système par la présence du superviseur lui-même.

On comprend que se pose alors la question de l'objectivité. Peut-on à la fois être membre d'un système, élaborer des hypothèses sur son fonctionnement et tenter de les vérifier de l'intérieur du système sans l'envahir par ses caractéristiques et ses propriétés à soi ? Ne sort-on pas alors de la conception que l'on a ordinairement de ce qu'est l'approche scientifique, ainsi que de l'objectivité qui y est liée ? La réponse est oui. Je crois que c'est effectivement le cas, et le concept que je propose pour dépasser cette difficulté - celui de résonance - s'inscrit dans une telle perspective.

Quand un thérapeute rencontre un patient - singulier ou pluriel, individu ou couple, voire une famille -, un pont se construit entre lui et les autres membres du système. Ce pont est toujours unique, toujours singulier. Il se forme à la fois à partir de matériaux liés à l'histoire du thérapeute et d'éléments significatifs pour les patients, les membres du couple ou la famille en thérapie. C'est ce pont que j'appelle une résonance. Ce concept a de multiples implications, que j'ai déjà développées dans cet ouvrage et ailleurs², mais je voudrais insister sur l'une d'entre elles qui nous intéresse ici plus particulièrement : quoique ce que ressent le thérapeute soit évidemment lié à lui et à son histoire (sans toutefois y être réductible), son vécu a aussi une fonction par rapport au système humain qui l'englobe : celle de protéger les constructions du monde des membres de ce système.

La résonance n'implique pas forcément une similarité entre le vécu du patient et celui du thérapeute. Le vécu de ce dernier peut être, en soi, très différent de celui du patient avec lequel il fait résonance. Mais il peut aussi être isomorphe à celui du patient. L'impuissance qu'il éprouve, par exemple, peut renvoyer à sa propre histoire - il a pu se sentir impuissant, enfant, face à une mère l'accusant constamment « de ne pas être à la hauteur » -, et en même temps elle peut faire écho à un sentiment analogue que le patient a éprouvé, lui aussi, quoique pour des raisons

différentes. Le superviseur, tout comme le thérapeute d'ailleurs, ne s'attache pas spécialement à définir ces similarités ou ces différences. Ce qui lui importe est avant tout la fonction de son vécu à l'intérieur du système dont il fait partie.

Il faut donc distinguer quatre niveaux différents en supervision :

- le vécu du thérapeute ;
- sa construction du monde ;
- le renforcement potentiel, par l'amplification de certaines constructions du monde du thérapeute, de celles du patient ;
- et le renforcement potentiel, par les constructions du monde du superviseur, de certaines constructions du monde des membres du système thérapeutique.

Le superviseur s'attaque d'abord au premier niveau, en l'occurrence le sentiment d'impuissance du thérapeute, qui est en quelque sorte la partie visible de l'iceberg. Comment le deuxième niveau, la construction du monde du thérapeute, explique-t-il le premier ? Quand le thérapeute lui dit : « Je me sens impuissant », il lui demande si, dans son enfance, il avait l'impression qu'il avait prise sur les choses : se sentait-il pleinement à l'aise dans le contexte où il vivait ? Imaginons que le thérapeute évoque alors l'impuissance qu'il a ressentie par rapport à ses parents, à leur comportement et à leurs actes : son vécu renvoie donc à une construction du monde qui l'explique - c'est ce qu'on pourrait appeler l'aspect contre-transférentiel.

Mais l'investigation du superviseur ne doit pas s'arrêter là ; il faut qu'elle s'étende à la partie invisible de l'iceberg : il doit se demander quelle est la fonction du vécu d'impuissance qu'éprouve le thérapeute par rapport à la famille ou à la patiente. Or voici que la patiente reconnaît que, dans son enfance, elle ne se sentait jamais « à la hauteur »... Un pont s'est donc bel et bien construit entre ces deux impuissances et cette construction s'est faite à

l'insu des deux protagonistes : quelque chose « dans le dos » du thérapeute s'est allié à quelque chose « dans le dos » de la patiente, leur faisant danser à tous deux une danse répétitive, qui renforce leurs constructions du monde respectives et leur permet de ne pas enlever leur armure.

Ce pont est naturellement bien plus qu'un pont : c'est un mouvement auto-entretenu, comportant une partie linéaire qui correspond à la partie visible de l'iceberg (l'aspect que l'on pourrait appeler « contre-transférentiel ») et une partie circulaire, systémique, qui est liée à la fonction du vécu du thérapeute, cachée au-dessous de la ligne de flottaison.

Mais une question se pose alors : qu'est-ce qui a conduit le superviseur à privilégier spécialement ce thème de l'impuissance ? Le thérapeute, après tout, avait évoqué plusieurs thèmes différents qui pouvaient expliquer la situation de blocage où il se trouvait - pourquoi le superviseur a-t-il choisi précisément celui-là ?

Le schéma 1 peut nous éclairer sur ce point. Dans la situation représentée, un thérapeute demande l'aide du superviseur parce qu'il se sent impuissant face à la patiente qu'il voit en thérapie de couple. Le schéma nous montre comment la construction du monde de la patiente, liée au sentiment d'impuissance qu'elle a éprouvé à des moments importants de son histoire, s'allie à l'impuissance ressentie par le thérapeute dans son propre passé, de sorte que le système thérapeutique tout entier (constitué par le thérapeute et le couple) va s'ériger autour de ce thème. L'impuissance éprouvée par la patiente renvoie le thérapeute à sa propre histoire et cet élément est amplifié par le fait que le système thérapeutique renforce les convictions des participants. Dès lors, tout vécu d'impuissance du superviseur doit être analysé à la lumière - à la lecture - de cette résonance. Le vécu même du superviseur - qui peut par exemple avoir l'impression que le thérapeute ne l'écoute pas, ou ne comprend pas ce qu'il veut dire - peut en fin de compte n'être que la manière dont,

sans s'en rendre compte, il s'allie à cette notion d'impuissance pour renforcer l'une des règles du système thérapeutique en l'élargissant au système de supervision (qui l'inclut lui-même). Cette hypothèse, s'il l'envisage, peut conduire le superviseur à se demander s'il n'est pas en train de vivre avec le thérapeute ce que celui-ci vit lui-même avec la famille, et si le thème de l'impuissance, après avoir envahi le système thérapeutique, ne s'est pas étendu au système de supervision dans son ensemble.

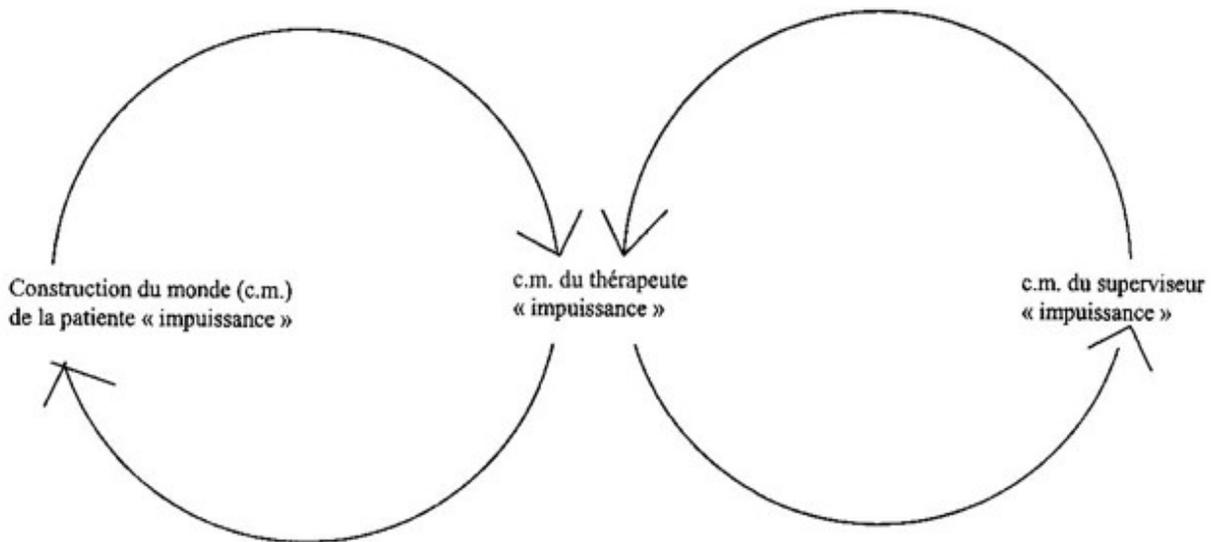


Schéma 1

Comme le schéma nous le montre, le superviseur, pas plus que le thérapeute ou le patient, n'est un personnage « neutre ». En effet, comme nous l'avons vu, ses propres constructions du monde peuvent à leur tour renforcer celles du thérapeute et du patient. Un thème peut se dégager, qui soit commun au patient, au thérapeute et au superviseur, et les entraîne dans une danse commune. De même que dans un couple, par exemple, les deux partenaires alimentent souvent sans le vouloir leurs constructions du monde respectives, de même le thérapeute peut à son insu alimenter les constructions des membres de ce couple et le superviseur maintenir sans en être conscient les constructions du monde du thérapeute, qui à leur tour

maintiennent celles de la famille : c'est ce que j'appelle une « danse commune ».

Cette situation d'emboîtement systémique a une conséquence théorique fondamentale : il n'y a pas d'« extraterritorialité ». Le superviseur est pris dans le système de supervision, comme le thérapeute l'est dans le système thérapeutique. Dès lors, on le comprend, la capacité du superviseur d'analyser son vécu par rapport au système créé par le thérapeute et le patient devient déterminante - autant que celle du thérapeute d'analyser le sien par rapport au patient ou au système familial. Tous deux doivent se demander si un isomorphisme n'a pas émergé entre ces trois systèmes différents - familial, thérapeutique et de supervision -, qui les maintient à leur insu dans une danse répétitive partagée, protégeant ainsi leurs constructions du monde communes.

Heureusement, c'est loin d'être toujours le cas. Si les constructions du monde du superviseur sont différentes de celles du thérapeute ou des patients et s'il parvient à maintenir une relative alliance avec les constructions des membres du système thérapeutique sans les renforcer, en général ces constructions changent. Mais quand elles sont trop proches, son objectif doit être d'éviter de renforcer les constructions communes et ainsi de les flexibiliser.

Nous pouvons par conséquent à la fois être membres d'un système constitué de constructions du monde et faire des hypothèses de l'intérieur de ce système ; nous pouvons même les vérifier. Nous pouvons donc faire rigoureusement notre travail en étant conscients que la situation même où nous nous trouvons quand nous le faisons nous interdit l'accès à l'objectivité, en tout cas à une « objectivité objective », si je puis dire. Il y a certes là une difficulté, mais nous pouvons la dépasser en analysant, en tant que superviseur, la fonction de notre vécu pour les constructions du monde de la famille et du thérapeute. J'espère avoir montré que la notion de résonance permet de sortir de cette

impasse apparente. Le deuil de l'objectivité est inévitable, mais il ne doit pas entraîner un renoncement à la rigueur, ni l'abandon de la capacité de faire des hypothèses et de les soumettre à l'épreuve de l'expérience.

Je voudrais maintenant illustrer mon propos par un exemple qui me paraît éclairant.

Un exemple de supervision

Il s'agit d'une situation où le superviseur est confronté à une thérapeute qui lui donne l'impression qu'au fond, quoi qu'il fasse, ses efforts ne serviront pas à grand-chose. La thérapeute est intelligente, sensible, pose des questions, mais elle n'est pas vraiment prête à recevoir de l'aide (schéma 2, étape a).

Le superviseur sait, comme nous l'avons vu, que son propre vécu face à elle peut renvoyer à son histoire à lui, mais qu'il a sans doute aussi une fonction par rapport au contexte dans lequel se passe la thérapie (schéma 2, étape b).

Il demande à la thérapeute de l'éclaircir sur ce qu'elle souhaite. Réponse de la thérapeute : « Oui, c'est vrai, j'apprécierais d'avoir de l'aide, mais si elle ne vient pas, je survivrai... j'ai l'habitude. » Cette réponse recouvre en fait un double message : « Je souhaite une aide, mais je n'arrive pas à croire que je puisse en recevoir une et ce n'est pas grave car j'ai l'habitude » (schéma 2, étape c). Le superviseur va essayer de comprendre quelle est la construction du monde sous-jacente à ce vécu. La thérapeute évoque alors sa mère envahissante, son père qui ne l'aidait pas, bref un contexte familial qui lui donnait l'impression qu'elle ne pouvait compter que sur elle-même (schéma 2, étape d). Le superviseur commence à voir la partie apparente de l'iceberg - le vécu de la thérapeute la renvoie à sa propre histoire -, mais, comme il est

systemicien, il se pose une autre question : quelle est l'utilité pour la patiente que la thérapeute ressente qu'elle ne peut compter sur personne ? Il découvre alors que cette patiente dit n'avoir jamais été aidée dans sa famille d'origine ni dans la famille qu'elle a fondée ensuite, qu'enfant, elle a dû protéger ses frères de la police (schéma 2, étape e), et qu'elle aussi pense qu'elle ne peut compter que sur elle-même (schéma 2, étape f). Le vécu de la thérapeute par rapport au superviseur (« Je souhaite une aide, mais je ne peux compter sur personne ») rejoint ainsi celui de la patiente par rapport à la thérapeute. Patiente et thérapeute, prises dans une danse commune, sont en train de renforcer mutuellement leurs convictions profondes respectives.

Le schéma 2 illustre cette structure imbriquée. Il montre comment le vécu du superviseur surgit en résonance avec celui de la thérapeute, lui-même en résonance avec celui de la patiente.

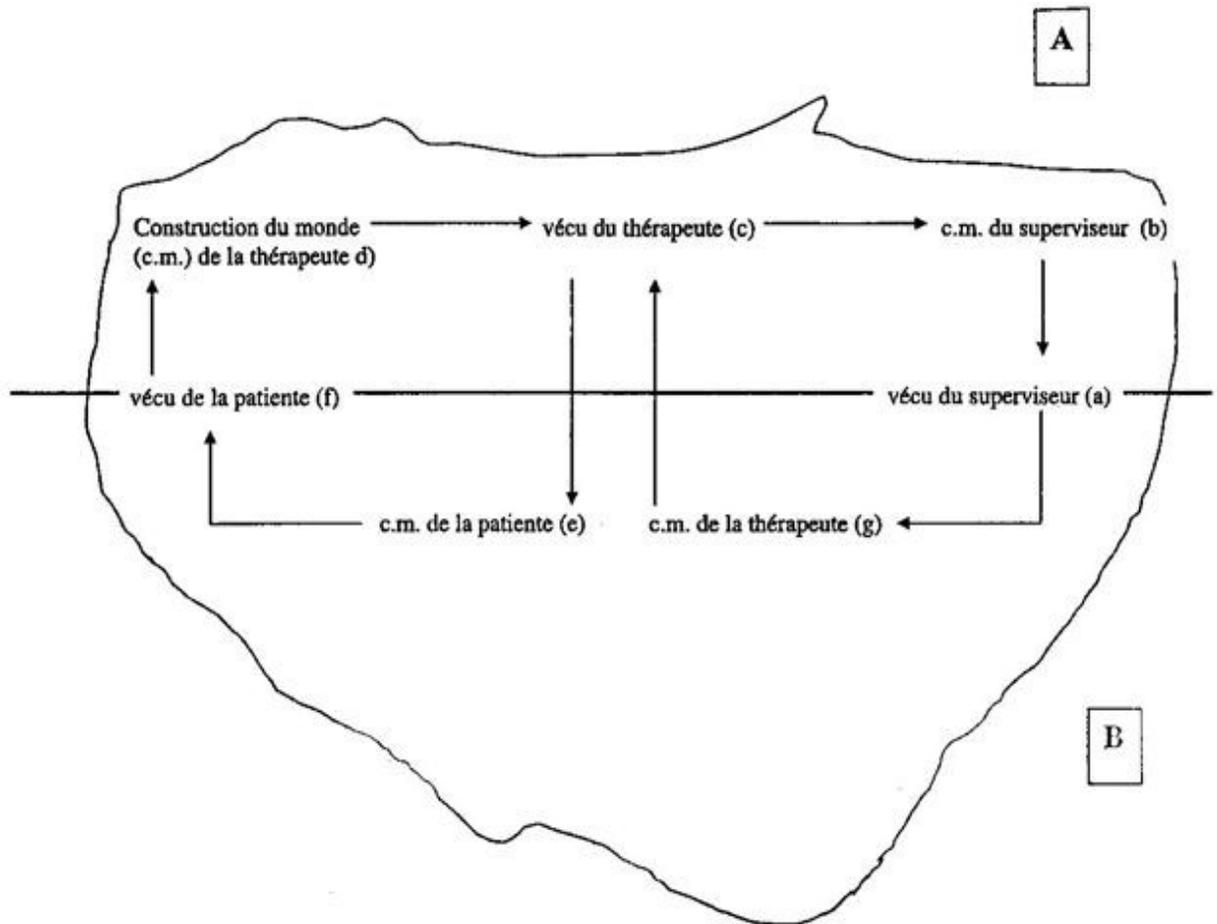


Schéma 2

A : partie émergée de l'iceberg : partie « contre-transférentielle », le vécu est amplifié par les éléments de l'histoire de l'individu. C'est l'aspect linéaire qui prédomine. Dans ce cas, c'est le lien entre les vécus de la thérapie et du superviseur et leurs histoires propres.

B : partie immergée de l'iceberg. C'est là que se situent les fonctions des vécus de la thérapie et du superviseur pour l'ensemble du système thérapeutique. Leurs vécus risquent, en amplifiant un thème spécifique, de renforcer cette construction du monde (c.m.) chez la patiente aussi bien que chez eux. Pour éviter cela, le superviseur doit flexibiliser la c.m. de la thérapie pour ce thème particulier.

La résonance est constituée des parties A et B en relation circulaire.

Le superviseur va alors tenter de créer avec la thérapeute un lien qui l'ouvre à la possibilité de recevoir de l'aide. Son travail va consister à libérer cette idée chez la thérapeute, à ouvrir à cette éventualité le champ de ses possibles (schéma 2, étape g), car c'est sa capacité de flexibiliser le vécu de la thérapeute et le sien, par rapport à la possibilité d'aider, qui pourra aussi flexibiliser la relation entre la thérapeute et la patiente quant à ce thème.

La résonance en formation lors du travail de l'étudiant sur lui-même

Pour montrer l'utilité de la notion de résonance dans la formation du thérapeute, je voudrais maintenant présenter un exercice que je donne à mes étudiants.

Cet exercice n'est pas lié à un cas clinique mais à la vie quotidienne. Son objectif est de faire prendre conscience aux étudiants de la façon dont, dans la vie de tous les jours, ils sont eux-mêmes engagés dans des résonances. Je cherche ainsi à rendre plus perméables leurs constructions du monde.

Cet exercice comprend neuf points :

1. Quel est le reproche répétitif que vous faites à la personne la plus proche de vous ?

2. Que vivez-vous au moment où vous faites ce reproche ?

3. Quelle est votre construction du monde reliée à ce vécu ?

4. J'invite alors l'étudiant à se rendre compte qu'il invite cette personne, généralement son ou sa partenaire, à prendre la place d'un autre, pour pouvoir revivre une situation dont cette personne de substitution sera certes le

déclencheur, mais non la cause. Celui ou celle à qui il adresse ses reproches n'est pas la cause de son problème, mais simplement le déclencheur qui lui fait revivre une scène ancienne. Et son reproche n'est pas seulement un reproche, c'est aussi une invitation à ce que l'autre se comporte d'une manière qui renforce sa construction du monde.

5. Comment l'autre réagit-il à son reproche ?

6. Je lui demande ensuite quelle est la construction du monde de cette personne.

7. En quoi l'étudiant lui-même renforce-t-il la construction du monde de l'autre ?

8. Je l'invite alors à découvrir le cycle auto-entretenu où chacun des deux invite l'autre à amplifier sa construction du monde pour mieux se protéger.

9. Comment faire pour interrompre ce cycle ? Quelle démarche proposer ? À la séance suivante, on examinera les résultats de cet exercice.

Quand l'étudiant ne vit pas en couple, mais avec ses parents par exemple, son vécu peut renforcer une construction du monde d'un de ses parents ou d'un des membres de sa fratrie.

Un exemple pourra peut-être mieux faire sentir au lecteur l'utilité de cet exercice.

À la première question, une étudiante-thérapeute me répond : « Je reproche à mon conjoint de ne pas s'intéresser suffisamment à moi. » Je lui demande : « Qu'est-ce que vous éprouvez alors ? » ; « Le fait de ne pas avoir de place », répond-elle. Mais quand je lui demande d'examiner sa construction du monde - en quoi des éléments de son histoire peuvent conforter cette croyance (phase 3) -, elle me répond qu'elle ne voit rien de cet ordre ; dans sa famille d'origine, elle avait une vraie place. Ce type de réponse est, curieusement, assez fréquent : nous ne pouvons souvent

parler que de notre construction du monde telle qu'elle s'est élaborée, plus difficilement des éléments spécifiques de notre passé qui pourraient la contredire. Pour débloquer la situation, j'ai souvent recours à un autre exercice, dont l'efficacité est remarquable. Je demande à l'étudiante de penser à ce sentiment de ne pas avoir de place qu'elle éprouve avec son mari ; puis je l'invite à monter avec moi dans un vaisseau qui remonte le temps : « Dites-moi maintenant l'âge auquel nous devons arrêter notre machine. » Elle hésite : « Je ne sais pas... Cinq ans. Je ne sais pas pourquoi je dis ça, mais enfin... disons cinq ans. » Notre vaisseau imaginaire se met alors en branle... et s'immobilise quand elle a l'âge en question.

« Nous sommes arrivés, dis-je à l'étudiante. Où sommes-nous ?

- On est chez moi, à la maison.

- Vous savez que nous sommes invisibles.

- Je m'en doutais.

- Bien. Sortons de notre vaisseau. Qu'est-ce que nous voyons ?

- Je vois ma mère et moi.

- Vous êtes fille unique ?

- Non, j'ai deux frères, mais ils sont à l'école... et j'aurais bien aimé être à l'école avec eux !

- Ah ? Pourquoi ?

- Parce que maman prend toute la place.

- Comment ça ?

- Ma mère est constamment fatiguée, déprimée, elle est couchée et il faut que je m'occupe d'elle... comme si c'était moi sa mère à elle. »

Et voici l'étudiante qui découvre, à partir de ce souvenir, que si elle n'avait pas de place, c'est parce que sa mère occupait à elle seule toute la place. Elle « savait » cela, certes, mais ne s'en rendait pas compte, ne se le disait pas à

elle-même dans son discours intérieur conscient. Il a fallu cet exercice à couleur de science-fiction pour lui permettre d'accéder à la genèse de sa propre construction du monde. Car la question impromptue qu'il comporte (« Dites-moi à quel âge nous remontons ») fait resurgir un souvenir dormant. J'ai vécu cette expérience avec de nombreux étudiants, avec des résultats toujours aussi convaincants.

L'étudiante se rend donc compte qu'elle invite son mari à se comporter par rapport à elle d'une manière telle qu'il renforce sa construction du monde. Cette invitation est en fait la teneur du reproche qu'elle lui fait : derrière la formule « Tu ne me fais pas de place », une autre se cache, plus profonde - « Je ne peux pas avoir de place ».

Je demande à l'étudiante (phase 5) quelle est la réaction de son mari quand elle lui fait ce reproche. « Il reste muet, répond-elle, puis il s'en va. » Je l'interroge alors sur la construction du monde de son mari (phase 6). Il apparaît que cet homme, dans son histoire propre, n'a eu l'impression d'être accepté que s'il faisait ce que l'autre voulait. Par ailleurs sa mère critiquait constamment son père, ce qu'il ne supportait pas, et ce père était quant à lui une sorte de patriarche qui imposait toujours aux autres ce qu'ils devaient faire. En faisant des reproches à son mari, l'étudiante jouait les deux rôles à la fois : celui du patriarche qui dit à son fils ce qu'il doit faire et celui de la mère qui n'arrête pas de critiquer le père. Elle comprit alors qu'elle renforçait la construction du monde de son mari et qu'elle l'aidait à ne pas remettre en question cette construction en l'invitant à une danse qu'au fond il connaissait. Bel exemple de cycle auto-entretenu (phase 8), où le mari protège la construction de l'épouse en lui donnant le sentiment qu'elle n'a pas de place, tandis qu'elle soutient sa construction à lui en lui donnant l'impression qu'il doit sans cesse obéir aux injonctions de l'autre pour acquérir une place et que, même s'il le fait, ses efforts ne seront jamais suffisants.

Dès lors, quelle tâche donner (phase 9) pour que l'un et l'autre sortent de leur danse répétitive ? Le groupe de formation tout entier participe à l'élaboration de cette tâche, qui, par principe, doit avoir un aspect inédit. Dans ce cas précis, le groupe proposa à l'étudiante de dire à son mari : « Tu sais que j'ai souvent l'impression de ne pas avoir de place et que je t'en fais le reproche. Mais, grâce au travail que je fais sur moi-même, je me rends compte que cette impression est plus liée à moi qu'à toi. Donc, quand je te fais ce reproche, ne te crois pas forcément obligé de me rassurer ou de m'entourer, et sache que je sais moi-même que mon impression est plus liée à moi qu'à toi. Je t'aime, je tiens à toi, et je ne veux pas me comporter à ton égard d'une manière constamment critique, d'autant plus que c'est un aspect de moi que je suis en train de travailler, mais qui n'est pas encore résolu. » Dès lors que l'étudiante tient ce langage, son mari ne peut plus la mettre dans le rôle du patriarche dominateur ni de la mère acariâtre ; il est forcé de s'assouplir, tandis qu'elle peut de son côté commencer à ne plus le coincer dans le rôle de celui qui ne lui donne pas assez de place. Cette place, en fait, elle va désormais essayer de se la donner à elle-même sans attendre de son mari, ou d'un autre, qu'il la lui donne.

L'objectif de ces exercices est d'amener les étudiants à se rendre compte, en demandant à un proche des choses qu'ils croient impossibles à obtenir, qu'ils sont pris dans un cycle qui renforce leur construction du monde et celle de leur proche. Mais quel est l'élément nouveau, demandera-t-on, qui peut empêcher le cycle de se reproduire à l'infini ? C'est la présence même du superviseur et du groupe : la personne ne se sent plus seule avec l'autre, elle est maintenant entourée de ses « partisans », si je puis dire, qui sont à côté d'elle au moment où elle tente une action, et à qui elle fera un compte rendu la séance suivante. Du reste, si l'intervention s'est révélée infructueuse, le groupe réfléchira à une autre tâche. C'est pourquoi le travail sur soi qui est

mené dans ce type de formation est une bonne illustration du modèle systémique et de l'utilisation de la fonction de la résonance, en même temps qu'il est utile pour l'épanouissement personnel de l'étudiant.

Notes

[1.](#) Une première version de ce texte a été publiée dans les *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 41, p. 120-130.

[2.](#) Certaines de ces implications ont été présentées dans mon ouvrage *Si tu m'aimes, ne m'aime pas*, *op. cit.*

Métaphore et vécu psychotique

Je voudrais maintenant rappeler brièvement deux principes fondamentaux qui gouvernent notre pratique.

Dans notre perspective, le thérapeute s'abstient absolument d'avoir prise sur l'autre, sur le patient. Il ne parle plus à partir d'un savoir objectif. Dans la mesure où elles l'impliquent, les résonances dans lesquelles il est pris au cours de la psychothérapie ne sont pas de simples objets de connaissance - il est lui-même partie prenante de l'assemblage, chaque fois unique, qui se crée. Ce qu'il décrit du patient et du groupe est donc indissolublement lié à ce qui surgit, ou, plus exactement, à ce qui est amplifié en lui. Ce sont même ces résonances qui permettent éventuellement d'ouvrir le système à des possibilités nouvelles.

Il va de soi que la capacité du thérapeute à analyser et à exploiter ces résonances requiert un apprentissage particulier, une véritable formation.

Toujours dans notre perspective, le thérapeute doit respecter l'hétérogénéité des singularités présentes dans la situation thérapeutique et s'efforcer de ne pas réduire la richesse de ce qui s'y passe à un seul niveau de référence.

L'abord du vécu psychotique est peut-être l'exemple qui montre le mieux la complexité du processus et la subtilité dont il convient de faire preuve. Comment le thérapeute peut-il jouer pleinement son rôle tout en restant soucieux de respecter son patient ? Comment aider le patient sans l'étiqueter, sans faire pression sur lui et sans ramener la

richesse de son discours à un seul univers de référence ? Telles sont les questions auxquelles nous sommes ordinairement confrontés. L'antipsychiatrie a décrit la thématique délirante du psychotique comme la métaphore de la situation insupportable dans laquelle il se débat dans son contexte de vie actuel sans avoir conscience de son origine. Ma propre pratique a corroboré cette façon de voir : je me suis aperçu qu'on peut comprendre les propos délirants du patient si l'on appréhende le registre dans lequel ils font sens, et que ce registre est, de fait, celui de la métaphore. Le psychotique prend cette métaphore pour réalité, ce qui donne à ses propos un aspect incongru et délirant, mais le thérapeute l'entend en tant que telle et sait qu'elle ne peut être comprise que s'il crée un lien avec le patient, lien qui lui-même ne peut s'établir que dans le respect¹.

Telle était donc ma conception initiale mais, peu à peu, certains doutes m'ont assailli. Diverses réflexions m'ont amené à m'interroger sur le statut de la métaphore et c'est la lecture du *Journal* de Kafka qui m'a mis la puce à l'oreille – bel exemple de l'irruption aléatoire du nouveau ! Kafka est l'un des écrivains dont je me suis toujours senti le plus proche et, s'il m'est permis ici une très courte évocation biographique, je revois encore Emmanuel Levinas, ami de mes parents, s'étonnant de me voir avec le *Journal* de Kafka à la main : il me trouvait un peu jeune – j'avais alors quatorze ans – pour de telles lectures. Sa remarque avait provoqué chez moi un étonnement égal au sien, car j'éprouvais à la lecture de Kafka un sentiment d'évidence, que je devais d'ailleurs retrouver plus tard face aux tableaux de Francis Bacon. Ces deux créateurs m'ont permis de voir ce que jusque-là je n'avais fait que pressentir.

Kafka écrit donc dans son *Journal*, à la date du 6 décembre 1921 : « Les métaphores sont l'une des choses qui me font désespérer de la littérature. La création

littéraire manque d'indépendance [...], seule, la littérature ne puise en elle-même aucun secours, ne loge pas en elle-même, est à la fois jeu et désespoir². » De fait, si l'on veut absolument faire de la transformation de Gregor Samsa dans *La Métamorphose*, ou des tourments de K dans *Le Procès*, des éléments psychologiques ou narratifs dont la seule raison d'être est leur valeur métaphorique... alors, je comprends le désespoir de Kafka car ses personnages n'existent que par eux-mêmes, ils ont leur autonomie et ils obéissent à des lois qui leur sont propres. Mais ce passage de Kafka a aussi résonné pour moi en dehors du champ de la littérature. Cet écrasement de la spécificité d'un discours que produit l'interprétation métaphorique ne se produisait-il pas aussi dans la façon dont nous, thérapeutes, considérons le délire psychotique ? En d'autres termes : en considérant les propos du patient comme un ensemble de métaphores à interpréter, est-ce que nous ne nous tenions pas trop loin de lui, respectueux certes, mais finalement à trop grande distance ?

Que cette approche nous ait permis d'obtenir des résultats intéressants, en nous conduisant notamment à travailler avec l'environnement du patient délirant, est une chose incontestable mais qui ne répond pas à la question. Est-il possible de travailler avec le psychotique sur la réalité qui est la sienne en acceptant que, pour lui, au moment où il la déploie, cette réalité ne renvoie qu'à elle-même ?

Cette acceptation du délire du patient ne doit pas interdire d'éventuelles interventions de la part du thérapeute, mais celles-ci doivent dès lors se situer à un double niveau, et le respect du patient revêt alors un aspect paradoxal. L'exemple du traitement de la schizophrénie par des neuroleptiques et la psychoéducation est à cet égard très éclairant. Cette approche considère la famille comme une partie de la solution plutôt que comme une partie du problème et insiste sur l'importance des groupes

multifamiliaux. La famille est informée sur la pathologie, elle comprend l'aspect pharmacologique et psychothérapeutique du traitement ; on l'aide ainsi à soutenir le patient et à réagir positivement aux situations que ses difficultés peuvent créer³.

Des effets positifs sont incontestablement constatés et ce n'est, du reste, pas la première fois. C'est notamment le cas dans l'expérience de Geel⁴, ce village de Flandre où les malades mentaux, acceptés en tant que tels par la population, peuvent vivre et travailler dans la mesure de leurs possibilités et sont accueillis par des familles - le but de l'hébergement n'étant pas « de guérir le pensionnaire, mais de lui offrir un contexte de vie autre que l'institution ». Un infirmier passe régulièrement pour vérifier son état de santé et maintenir le lien avec l'hôpital ; le patient peut choisir lui-même sa famille d'accueil et, s'il le souhaite, la quitter pour une autre où il se sente mieux. On constate en effet que dans la plupart des cas un tel contexte conduit à une amélioration de l'état du patient.

Cette position peut paraître difficile ou instable ; c'est pourtant celle qu'adoptent de nombreux thérapeutes dans la lignée de Milton Erickson. L'approche métaphorique est en effet restée prédominante dans les thérapies de Milton Erickson, qui, dans sa pratique de l'hypnose, utilisait les métaphores principalement avec des sujets résistants. Jay Haley, dans l'ouvrage qu'il lui consacre⁵, écrit : « La tendance d'Erickson qui le porte à travailler au moyen de métaphores concerne non seulement les échanges verbaux, mais même les personnes qui vivent une existence métaphorique. Un tel style de vie est typique de certaines psychoses, et Erickson admet l'hypothèse que, dans le cas d'un psychotique, le message important, c'est la métaphore. »

Haley ajoutera : « Bien qu'Erickson communique avec ses patients à l'aide de métaphores, le trait qui le distingue

nettement des autres thérapeutes est sa réticence à donner aux gens une “interprétation” de la signification de leurs métaphores [...]. Quoi que dise le patient sous forme métaphorique, Erickson répond selon le même registre [...], il travaille à l’intérieur de la métaphore pour provoquer un changement. » En effet, d’après Haley, pour Erickson toute autre approche « simplifierait à l’excès une déclaration extraordinairement complexe. En général, les interprétations portant sur les communications de l’inconscient sont absurdemment réductionnistes, comme le serait le fait de résumer une pièce de Shakespeare en une seule phrase ».

C’est ainsi que Giorgio Nardone⁶ va demander à un homme convaincu que ses voisins l’observent grâce à des caméras dissimulées dans le plafond de diriger des spots lumineux vers le haut au moment où il se déshabille avant de se coucher afin d’aveugler les caméras. Quelques semaines plus tard, le patient, probablement lassé par ce rituel quotidien, dira à Nardone que les voisins ont fini par enlever leurs caméras et qu’il a donc pu arrêter d’allumer ses projecteurs.

C’est aussi le cas du psychiatre et psychothérapeute de talent qu’est Luc Isebaert⁷. Il avait une patiente qui entendait des voix d’homme derrière elle, qui l’injuriaient, lorsqu’elle rentrait de travail à bicyclette. Ces voix se taisaient dès qu’elle arrivait chez elle. Le diagnostic d’état psychotique avait été posé et la patiente prenait des neuroleptiques. Le thérapeute lui suggéra de répondre à ces voix comme s’il s’agissait d’une personne réelle. En même temps, il lui fit reconnaître que cet homme était un malotru et un menteur. Quelque temps plus tard, la patiente dira au thérapeute que ces voix, même si elles n’ont pas complètement disparu, ne l’importunent plus. Quant à Don Jackson, célèbre psychiatre du groupe de Palo Alto⁸, lorsqu’il se vit confronté à un patient convaincu qu’un microphone

était caché dans son cabinet, il lui suggéra simplement d'explorer minutieusement la pièce avec lui. Mais le microphone supposé tardant à apparaître... le patient se mit à parler de sa relation conjugale et il apparut que, dans ce domaine-là en revanche, l'homme avait de bonnes raisons d'avoir des soupçons !

Ce dernier exemple est peut-être le plus frappant, car il nous montre un Don Jackson se situant (et agissant) à deux niveaux à la fois : les craintes du patient sont et ne sont pas délirantes, elles doivent être et ne pas être prises à la lettre. Chacun connaît la bande de Möbius dont nous avons déjà parlé, ce ruban qui semble avoir deux faces mais en fait n'en a qu'une, car on lui a fait subir une torsion d'un demi-tour avant d'en coller les extrémités : elle pourrait être une figuration de l'éthique qui devrait être celle du thérapeute. Nous devons en effet répondre à deux niveaux à la fois, et non les opposer comme on le fait naturellement. Il nous faut reconnaître l'altérité de l'autre et accepter que nous sommes là pour l'aider tout en le respectant.

Notes

[1.](#) On trouvera l'un des meilleurs exemples de cette approche, très représentative de l'antipsychiatrie, dans l'ouvrage de Norton Schatzman sur le président Schreber, *Soul Murder* ; trad. fr. *L'Esprit assassiné*, Paris, Stock, 1973.

[2.](#) Franz Kafka, *Journal*, Paris, Grasset, 1954, p. 525.

[3.](#) Voir W. R. McFarlane, B. Link, R. Dushay, J. Marchal, J. Crilly, « Psychoeducational multiple family groups. Four-year relapse outcome in schizophrenia », *Family Process*, 34 (2), juin 1995, p. 127-144.

[4.](#) Voir Mony Elkaïm, P. Igodt, « Expérience de Geel et thérapie systémique », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 8, 1988, p. 141-145.

[5.](#) Jay Haley, *Un thérapeute hors du commun Milton H. Erickson*, Paris, Epi, 1984, et Desclée de Brouwer, 2001, p. 34-35. L'édition américaine date de 1973.

[6.](#) Voir Giorgio Nardone, « La psychothérapie stratégique », in Mony Elkaïm, *Comprendre et traiter la souffrance psychique*, Paris, Seuil, 2007, p. 452-454.

[7.](#) Luc Isebaert, Marie-Christine Cabié, *Pour une thérapie brève*, Toulouse, Érès, 2006, p. 47-48.

8. Paul Watzlawick, Janet Helmick Beavin, Don D. Jackson, *Une logique de la communication, op. cit.*, p. 247-248.

La fiction comme thérapie

L'univers d'un patient peut-il être réduit à son seul aspect « pathologique » ? Je ne l'ai jamais pensé et je dirais même que je le pense de moins en moins. Certes, il comporte souvent de la douleur, parfois jusqu'aux limites du supportable, mais il recèle aussi beaucoup de créativité. Le patient, en fait, nous propose une fiction à laquelle le thérapeute peut tenter de s'ouvrir et même, dans une certaine mesure, de se relier, comme on le fait pour une œuvre littéraire, musicale ou picturale. Plus les années ont passé, plus je me suis aperçu que ce que j'avais parfois ressenti face à cette fiction que le patient nous présente n'était pas si éloigné de ce que je peux éprouver face à une toile de Bacon par exemple, et qu'en essayant de comprendre cette construction j'avais suivi les traces du narrateur proustien tentant de déchiffrer les écrits d'un auteur dont l'accès lui était difficile.

Si j'ai employé plus haut le terme « relier », c'est parce que la compréhension de l'univers du patient jette une passerelle entre son monde et celui du thérapeute. Un « multivers » résulte de cette rencontre - il peut élargir les constructions du monde de chacun et ouvrir de nouvelles voies aux fictions respectives, de sorte que tous les protagonistes du nouveau système qui se crée ainsi en sortent enrichis.

Si une psychothérapie est une rencontre entre deux fictions qui ouvre de nouveaux possibles, si en tout cas elle peut être décrite en ces termes, alors elle n'est pas si

éloignée de l'expérience de la lecture. J'ai déjà souligné dans les chapitres précédents ma dette à l'égard de Kafka ou de Proust, même si je m'en suis tenu à quelques remarques - un livre entier serait nécessaire pour montrer comment Kafka, par exemple, m'a fait appréhender le monde autrement. Je voudrais de la même façon, dans les lignes qui suivent, donner au lecteur une idée de ce que j'ai appris en tant que psychiatre et psychothérapeute, dans d'autres œuvres de fiction. Quels outils y ai-je trouvés qui se sont révélés utiles dans l'exercice de mon métier ? Quelles intuitions y ai-je puisées qui se sont révélées fécondes ? Je me contenterai ici de quelques exemples, et la liste des auteurs traités ne sera évidemment pas exhaustive.

Theodore Sturgeon : la famille comme système

C'est en 1957 que j'ai lu le célèbre roman de Sturgeon, dont la traduction française (*Les Plus qu'humains*) venait de paraître¹.

Les personnages qui évoluent dans ce roman ont un point commun : chacun possède un don spécifique. Il y a d'abord Jennie, qui est une petite fille dotée du don de télékinésie ; puis Bonnie et Beany, des jumelles capables de se téléporter ; Bébé, un enfant surdoué ; et enfin, Tousseul, l'idiot, grâce à qui ces différents personnages s'organisent en un groupe structuré. C'est ainsi, par exemple, que Jennie lance des questions à destination de Bébé, lequel ne parlant pas envoie ses réponses par l'intermédiaire des jumelles. Sturgeon appelle ce groupe une *gestalt* et insiste sur le fait qu'on ne peut le réduire à l'addition des qualités des membres qui le composent. « L'ensemble, écrit-il, est plus important que la somme des parties. »

Il est inutile de préciser pourquoi cette intuition est apparue comme fondamentale au thérapeute familial que je suis. La famille aussi est un ensemble humain qu'on ne peut

pas réduire à la somme de ses membres ; elle a, comme d'autres groupes humains, une existence en tant que telle, en tant que système, et c'est à ce niveau-là que le thérapeute peut intervenir.

J'ai eu le plaisir de découvrir, lors d'un entretien avec Salvador Minuchin², que le livre de Sturgeon l'avait marqué lui aussi. Quand je lui demandai quels écrivains l'avaient influencé, Minuchin répondit : « Pinter pour ce qui est du théâtre. Et aussi les auteurs de science-fiction, car je les ai beaucoup lus. Je me souviens notamment d'un livre prodigieux qui met en scène un groupe de cinq individus : l'un déplace les objets avec son esprit, l'autre est télépathe, etc. En un sens, ce sont tous des spécialistes et ils forment une sorte de réseau. C'est une histoire qui me fait penser à la thérapie familiale. »

J'adhère tout à fait à ce propos. Longtemps avant d'avoir pris connaissance des travaux du groupe de Palo Alto et des recherches de von Bertalanffy sur les systèmes ouverts à l'équilibre, je pouvais déjà, grâce à Sturgeon, considérer la famille comme une *gestalt*, un système dont l'ensemble est plus riche que la somme des parties.

Ray Bradbury et la multiple contrainte

Dans sa nouvelle intitulée « Le Martien³ », Ray Bradbury raconte une histoire émouvante. Un couple de vieux colons terriens, établis depuis longtemps sur la planète Mars, a perdu son fils Tom emporté par une pneumonie à l'âge de quatorze ans, alors qu'ils vivaient encore sur la Terre. Un soir, alors qu'ils sont couchés, le mari entend un bruit à l'extérieur. Il sort et aperçoit une ombre qui ressemble à Tom. Que fait-il alors ? Eh bien il retourne simplement dormir, sans verrouiller la porte, après avoir dit à cet être qu'il pouvait rentrer comme il le voulait. Le lendemain, le couple se trouve face à Tom tel qu'il était quand il avait

quatorze ans. Le père se doute qu'il s'agit d'un Martien qui a pris l'apparence de leur fils, mais sa femme et lui sont tellement heureux qu'ils préfèrent ne pas se poser de questions. La mère décide qu'ils vont passer la soirée en ville, mais quand ils y sont, la créature, soumise aux désirs contradictoires de différentes personnes, se met à changer d'aspect, évoquant pour chacun, de façon éphémère, un être différent : « Tom hurla. Et sous leurs yeux il se transforma. Il fut Tom et James, un nommé Switchman et un certain Butterfield, il fut le maire de la ville, la jeune Judith, William, le mari et Clarisse l'épouse. C'était une cire molle qui se modulait selon leurs pensées. » Après mille métamorphoses, le Martien finit par s'effondrer : « Mille visages en un, un œil bleu, l'autre doré, les cheveux à la fois bruns, roux, blonds, noirs, un sourcil épais, l'autre mince, une grosse main, l'autre petite... "Il est mort", dit enfin quelqu'un. »

La situation que décrit cette nouvelle me frappa particulièrement quand je la lus - celle d'un être qui, confronté à des contraintes multiples et opposées, se révèle incapable de résister à des désirs divergents. Plus tard je devais, grâce à Gregory Bateson et à l'école de Palo Alto, découvrir la notion de « double contrainte », mais Bradbury m'avait d'ores et déjà donné un outil théorique permettant de mieux comprendre ce qui se passe dans certaines familles où le patient désigné est incapable de résister aux attentes contradictoires qui pèsent sur lui.

Borges : le réel comme fiction

La nouvelle de Borges intitulée « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius⁴ » évoque une encyclopédie en quarante volumes décrivant une planète imaginaire. Cette *First Encyclopedia of Tlön* nous introduit dans un monde conçu par une société secrète d'astronomes, de biologistes, d'ingénieurs, de

chimistes, et même de peintres et de poètes. Cette société a une philosophie très particulière. Pour elle, l'univers visible est une illusion : « Les métaphysiciens de Tlön ne cherchent pas la vérité ni même la vraisemblance : ils cherchent l'étonnement. » Mais leur idéalisme va finir par influencer la réalité. Si les objets n'ont pas de substance en eux-mêmes, ils peuvent se dédoubler et ce dédoublement « n'est pas rare. Deux personnes cherchent un crayon ; la première le trouve et ne dit rien ; la seconde trouve un deuxième crayon non moins réel, mais plus conforme à son attente ». Un objet peut apparaître par suggestion, il peut être « déduit par l'espoir ». Plus étonnant encore : non seulement sur Tlön les choses se dédoublent, mais elles s'effacent quand on les oublie : « Classique est l'exemple d'un seuil qui subsista tant qu'un mendiant s'y rendit et que l'on perdit de vue à la mort de celui-ci. Parfois des oiseaux, un cheval ont sauvé les ruines d'un amphithéâtre. »

Mais voici que surgissent des objets en provenance de Tlön dans la réalité – une boussole dont les lettres du cadran correspondent à l'un des alphabets de Tlön, un cône très lourd fait d'un métal qui n'est pas de notre monde, etc. La dissémination de ce type d'objets dans divers pays fait que la presse internationale finit par divulguer la « découverte » de Tlön. « Presque immédiatement, la réalité céda sur plus d'un point. Certes elle ne demandait qu'à céder. Il y a dix ans il suffisait de n'importe quelle symétrie ayant l'apparence d'ordre – le matérialisme dialectique, l'antisémitisme, le nazisme – pour ébaubir les hommes. Comment ne pas se soumettre à Tlön, à la minutieuse et vaste évidence d'une planète ordonnée ? »

Car Tlön est l'œuvre d'humains, qui l'ont créée de toutes pièces. Elle est destinée à être « déchiffrée par des hommes ». L'humanité se met alors à remplacer son histoire par celle de Tlön ; désormais « le monde sera Tlön ».

C'est sur cette note pour le moins inquiétante que se termine la nouvelle. Quel enseignement pouvons-nous en tirer ? Que la réalité est une construction, *notre* construction. Nos désirs et nos craintes transforment le réel en un univers qui nous est propre. Forgé par nous dans la relation à l'autre, cet univers n'est déchiffrable que par nous-mêmes, et notre fiction devient la réalité. Borges préfigure à sa manière le développement du constructivisme radical dans la thérapie familiale. Qu'on me permette d'ajouter que ma propre approche de la psychothérapie, qui ne repose pas sur la notion de vérité mais sur celle de surprise - c'est-à-dire l'apparition de nouveaux éléments inattendus mais néanmoins crédibles -, n'est pas sans rejoindre, d'une certaine façon, les recherches des métaphysiciens de Tlön... au point que je me demande parfois si l'univers de Tlön n'a pas fini par m'englober moi aussi, ainsi que mon travail de psychothérapeute...

Plusieurs autres contes issus du même recueil, *Fictions*, m'ont également fait forte impression quand je les ai lus. Dans « Les ruines circulaires⁵ », un magicien qui a rêvé de créer un être qui ne se doute pas qu'il n'est qu'une apparence découvre « avec soulagement, avec humiliation, avec terreur » que « lui aussi était une apparence qu'un autre était en train de rêver ». Non seulement l'autre n'existe pour nous que dans notre construction du monde qui l'englobe, mais nous sommes nous-mêmes construits par l'autre selon le même principe - le monde dans lequel nous vivons est un assemblage de constructions en intersection ; il n'a pas de substance obvie, indépendante de ceux qui le construisent. Et dans « La loterie à Babylone » ou « La bibliothèque de Babel⁶ », on a parfois l'impression que Borges rejoint certains surréalistes dans leur volonté de décaper le réel de la patine d'habitudes qui le recouvre, pour le découvrir dans son insolite fraîcheur.

La bibliothèque de Babel est, dès les premières lignes, décrite comme constituant l'univers. Composée de galeries hexagonales ayant chacune son propre bibliothécaire, cette bibliothèque s'étend à l'infini et existe depuis toujours. Le nombre de signes orthographiques est de vingt-cinq - les vingt-deux lettres de l'alphabet auxquelles s'ajoutent le point, la virgule et l'espace -, et toutes les permutations possibles se retrouvent dans les livres. Il y en a donc sûrement un où le hasard des permutations de ces signes a créé un texte qui répond aux questions métaphysiques ou existentielles que se posent les habitants de cet univers. Et il existe forcément aussi un bibliothécaire qui, ayant lu tous les livres de la galerie dont il s'occupe, dont celui-ci, connaît la réponse à toutes les questions fondamentales qui nous habitent. Des pèlerinages et des explorations s'organisent donc à la recherche de cet « homme du livre », comme on l'appelle, mais ne sont-ils pas voués à l'échec ? Certains affirment en effet que « le non-sens est la règle dans la bibliothèque et que les passages raisonnables [...] constituent une exception ». Des pèlerins se disputent, se battent, s'étranglent, jettent « au fond des tunnels les livres trompeurs » ou périssent « précipités par les hommes des régions reculées », certains même perdent la raison.

La loterie de Babylone est elle aussi une manière d'univers. Elle a beaucoup évolué dans son histoire. Au début, les acheteurs « avaient la double chance de gagner une certaine somme ou de payer une amende parfois considérable ». Mais comme les perdants préféraient l'emprisonnement à l'amende celle-ci fut remplacée par la prison. Ce changement fut décisif car, pour la première fois, des éléments non pécuniaires étaient apparus et, progressivement, c'est la loterie même qui va changer de nature. Elle devient « secrète, gratuite et générale », tandis que la compagnie qui en a la charge finit par assumer la totalité du pouvoir public. Le destin de chacun commence

alors à en dépendre : « Un coup heureux pouvait entraîner sa promotion au concile de mages [...], un coup malheureux pouvait appeler sur lui la mutilation, l'infamie variée, la mort. » Mais la compagnie, qui veut éviter toute publicité et dont les agents sont secrets, quoique omniprésente, devient si discrète qu'on en vient même à douter de son existence ; une conjecture presque incroyable se fait alors jour, qui « insinue abominablement qu'il y a des siècles que la compagnie n'existe plus et que le désordre sacré de nos vies est purement héréditaire, traditionnel ».

Ces deux nouvelles ont beaucoup compté pour moi, car elles décrivent de façon métaphorique le monde où nous vivons. « La bibliothèque de Babel » relate la recherche de sens dans un monde qui autrement est perçu comme absurde, et « La loterie à Babylone » tente de faire entrer dans une structure rationnelle des événements qui – que nous nous en réjouissons ou que nous en souffrions – échappent à notre contrôle. Les deux récits postulent que, derrière l'incohérence ou l'absurdité du réel, il y a peut-être une logique sous-jacente que nous ne percevons pas.

Mon approche de la psychose doit beaucoup à ces textes. Ne vivons-nous pas dans une Babylone ou dans une bibliothèque de Babel sans nous en rendre compte ? Avant même de connaître les travaux d'Erickson ou les recherches des antipsychiatres, j'ai pu, grâce à Borges, appréhender dans la thématique délirante du psychotique un sens potentiel présenté sous une forme métaphorique. Bien sûr il existe une différence fondamentale entre l'écrivain ou l'artiste d'une part, et le psychotique de l'autre : le patient auquel nous sommes confrontés ne cherche pas à nous faire toucher, à travers sa vision, un réel que l'on tente de recouvrir par une patine d'habitudes pour mieux s'en protéger ; il n'utilise pas de métaphores à des fins esthétiques ou philosophiques ; il se contente, dans la souffrance, d'« incarner » une métaphore – mais l'artiste, de son côté,

peut-il dire autre chose de son œuvre que son œuvre même ?

Je voudrais mentionner ici une quatrième nouvelle de Borges, « Trois versions de Judas⁷ », également publiée dans le recueil *Fictions*. Borges y propose une vision de Judas très différente de la conception traditionnelle : « Dieu s'est fait totalement homme, mais homme jusqu'à l'infamie, jusqu'à la réprobation et l'abîme. Pour nous sauver, il aurait pu choisir *n'importe lequel* des destins qui trament le réseau perplexe de l'histoire ; il aurait pu être Alexandre ou Pythagore ou Rurik ou Jésus : [...] il fut Judas. » Cette interprétation peut surprendre ; elle m'a aidé néanmoins à voir autrement celui que, dans notre jargon, nous appelons le « patient désigné ». On a tendance à le voir comme un bouc émissaire, mais je m'aperçus, grâce à la lecture de Borges, qu'il est plus que cela – il est celui qui, sans en être conscient, s'offre en victime expiatoire pour protéger les siens. Il peut par exemple – parce qu'il fige par ses difficultés et ses troubles l'évolution normale du cycle de vie, créant pour ainsi dire un temps anachronique – éviter aux membres de la famille d'être confrontés à la nécessité d'un changement.

Dernier exemple borgésien : « Pierre Ménard, auteur du *Quichotte*⁸ ». Cette nouvelle nous présente une expérience pour le moins originale, à savoir celle que tente Pierre Ménard à travers une œuvre souterraine et inachevée. Il s'agit de rien moins que de « reproduire quelques pages qui coïncideraient – mot à mot et ligne à ligne – avec celles de Miguel de Cervantès ». Ménard consacre son temps et son énergie « à reproduire dans une langue étrangère un livre préexistant. Il multiplia les brouillons, corrigea avec ténacité et déchira des milliers de pages manuscrites. Il ne permit à personne de les examiner et eut le soin de ne pas les laisser lui survivre. » Borges décrit alors la « révélation » qui le saisit lorsqu'il compare le *Don Quichotte* de Ménard à celui

de Cervantès. Il prend pour exemple ces lignes extraites de l'original : « La vérité, dont la mère est l'histoire, émule du temps, dépôt des actions, témoin du passé, exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir. » Borges voit dans ce passage datant du XVII^e siècle un pur éloge de l'histoire. Or voici que Pierre Ménard est capable d'écrire exactement les mêmes lignes... et Borges de s'exclamer : « L'histoire, mère de la vérité : l'idée est stupéfiante. Ménard, contemporain de William James, ne définit pas l'histoire comme une recherche de la vérité mais comme son origine. La vérité historique, pour lui, n'est pas ce qui s'est passé ; c'est ce que nous pensons qui s'est passé. Les termes de la fin - exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir - sont effrontément pragmatiques. »

Si l'on a dans l'esprit les conceptions de Pierre Ménard, on s'aperçoit qu'il y a dans le texte de Cervantès des passages qui sont déjà, pour ainsi dire, « ménardiens » ! « En feuilletant le chapitre xxvi », que Ménard n'a jamais essayé d'écrire, « je reconnus, écrit Borges, le style de notre ami et comme sa voix dans cette phrase exceptionnelle : "Les nymphes des rivières, la douloureuse et humide Écho" ». Ces lignes lui rappellent en effet une discussion qu'il a eue avec Pierre Ménard autour d'un vers de Shakespeare, à propos de la juxtaposition d'un qualificatif lié au mental et d'un autre visant le physique.

En lisant cette nouvelle, je pensais à ce qui se passe en nous quand nous écoutons un morceau de jazz. Le thème est joué, puis chaque membre du groupe improvise des variations, et à la fin le thème revient... Les notes sont les mêmes, mais nous ne les entendons plus de la même manière. Notre oreille n'est plus vierge, elle est riche de toutes les variations qui nous font écouter différemment la reprise du thème initial. Or tel est aussi le processus d'une psychothérapie. Le patient expose son problème, les

membres de la famille et le thérapeute improvisent des variations sur le thème ainsi apparu, et quand il est repris à l'issue du processus thérapeutique, il n'est plus entendu de la même façon. Le thérapeute espère alors que ce changement affectif à propos des mêmes thèmes va ouvrir de nouvelles voies au possible en permettant des changements décisifs.

Bien plus tard, alors que j'étais devenu psychiatre, j'ai retrouvé dans la bande dessinée - en l'occurrence dans *Les Cités obscures* de François Schuiten et Benoît Peeters - l'atmosphère borgésienne ou kafkaïenne que j'aimais tant. Le dessin magistral de Schuiten soutenu par le texte inventif de Peeters construisait dans cette série un univers décalé qui me renvoyait en miroir mes propres interrogations.

Minuchin, dans l'entretien que j'ai eu avec lui⁹, parle d'ailleurs très élogieusement de Borges. Il « occupe une place prépondérante dans mes écrits et ma pensée [...]. J'adore son style. Comme lui, il me plaît d'imaginer que les événements se produisent simultanément sur des plans différents de sorte qu'il serait possible de suivre deux routes en même temps. La logique de ses absurdités est capitale [...]. Borges a l'art de rendre l'absurde crédible. »

Je me permettrai seulement d'ajouter que, pour moi, cet absurde rendu crédible est en fait un réel présenté sous forme absurde qui, parce qu'il nous surprend, s'impose à notre vision.

Bioy Casares : quand une fiction veut devenir la seule réalité

Dans *L'Invention de Morel*¹⁰, Adolfo Bioy Casares raconte une histoire déconcertante. Un homme fuit la justice de son pays en se réfugiant sur une île qu'on lui a décrite comme déserte. Là, il découvre des gens qui se promènent, qui dansent et semblent ne pas le remarquer. Il finit par tomber amoureux d'une femme nommée Faustine. Après de

multiples hésitations, il l'aborde, mais elle ne semble ni le voir ni l'entendre. Il plante alors des fleurs pour en faire un jardinet dédié à Faustine. Mais l'homme qui ce jour-là accompagne la jeune femme piétine le jardinet sans apparemment s'en rendre compte et sans que Faustine intervienne. Que se passe-t-il donc dans cette île ? Le narrateur finit par découvrir l'incroyable explication. Un savant, Morel, a inventé une machine capable d'enregistrer non seulement les corps de ces personnes en trois dimensions, mais aussi « les sensations olfactives, les sensations thermiques et tactiles ». « Pas un seul témoin n'admettra qu'il s'agit là d'images », déclare Morel lui-même dans un enregistrement. Mais le narrateur finit par découvrir la machine qui a réalisé ce prodige et il comprend qu'il s'agit de l'enregistrement d'une seule semaine, qui ne cesse de se répéter encore et encore, grâce à la force motrice des marées qui active la machine de projection. Il tente alors sa propre expérience : il fait fonctionner les récepteurs et les projecteurs avec des grenouilles, des feuilles et des fleurs, et il a de fait « l'émotion de les voir apparaître, reproduites et réelles ». Les copies ont survécu, incorruptibles, mais « les émetteurs végétaux, feuilles, fleurs sont morts au bout de cinq à six heures ; les grenouilles au bout de quinze ». Le narrateur fait l'hypothèse que les émetteurs perdent leur âme lorsqu'ils sont copiés et que ce sont les images qui recueillent ces âmes. Mais alors... cela signifie « que Faustine est morte, qu'il n'y a plus d'autre Faustine que cette image pour laquelle lui-même n'existe pas ». Le narrateur prend à ce moment-là une décision capitale : il réalise un nouvel enregistrement. Aux côtés de Faustine, il intercale quelques paroles de son cru qui donnent l'impression qu'ils sont « des amis inséparables » qui s'entendent si bien qu'ils n'ont pas besoin de se parler.

Agissant de la sorte, le narrateur s'est condamné à mort, et il le sait. Mais il a une consolation, celle de voir son image en compagnie de celle de Faustine : « Un spectateur non prévenu pourrait croire qu'elles sont également amoureuses et dépendantes de l'une de l'autre [...]. De toute façon, il est consolant de mourir en assistant à un résultat aussi satisfaisant. »

Si la relation avec un ou une autre est le fruit de la rencontre de deux fictions qui a lieu dans un contexte de fictions multiples, comment faire quand l'autre n'est plus là ? *L'Invention de Morel* décrit la tentative désespérée que fait un homme pour transformer sa fiction en une forme de réalité. Quelqu'un qui va si loin dans sa démarche qu'il accepte que cette réalité ne soit qu'apparence et même qu'elle nécessite qu'il y sacrifie sa vie. Cet effort pour construire un monde illusoire, une réalité inauthentique taillée à sa mesure peut sembler fou ; il est pourtant plus fréquent qu'on ne le croit. Il se manifeste particulièrement chez certains patients qui se réfugient dans un univers conforme à leurs désirs ou à leurs craintes, mais qui le paient d'un prix très lourd, car ce monde fictif qu'ils ont créé est figé, et ils s'y retrouvent enfermés. Quand la fiction n'évolue plus, quand la réalité n'est plus un champ ouvert à des interprétations multiples, quand elle est ramenée sur un plan unique, la personne se cloître dans une prison d'autant plus difficile à déceler qu'elle se l'est créée elle-même - à moins, comme l'écrit Bioy Casares, que « quelqu'un soit capable de rassembler les présences désagrégées... qu'il me fasse entrer dans le ciel de la conscience de Faustine ».

Tout espoir n'est donc pas perdu.

Quelle leçon globale pouvons-nous tirer de textes littéraires tels que ceux-là ? Que m'ont-ils enseigné et que peuvent-ils apprendre, à mon avis, aux thérapeutes ?

Tout d'abord, je l'ai dit, que le patient nous présente un monde de fiction, comparable à certains égards à ceux que

construisent les artistes ou les écrivains. Ensuite, que le thérapeute doit tenter de construire un pont vers cet univers différent, mais en renonçant à la tentation de l'étiqueter et de réduire le patient au trouble qu'il présente. Ce point est fondamental : l'étiquetage fige et le réductionnisme risque de bloquer les potentialités de changement. Milton Erickson l'avait très bien vu, lui qui, se retenant d'interpréter les dires du patient, tentait seulement de partager sa métaphore pour lui ouvrir, de l'intérieur même de son monde, de nouvelles perspectives. Si ces écueils sont évités, et si le thérapeute, au lieu de tenter d'atteindre une objectivité chimérique, consent à accompagner le patient, une possibilité naît que leur danse à deux permette à ce dernier de cesser de répéter les pas qui ont jusque-là entravé sa progression.

Notes

- [1.](#) Theodore Sturgeon, *Les Plus qu'humains*, Paris, J'ai lu, 1977.
- [2.](#) « Un portrait de Salvador Minuchin », entretien de Salvador Minuchin et Mony Elkaïm, *Résonances*, n° 6, novembre 1994, p. 7-15.
- [3.](#) Ray Bradbury, « Le Martien », in *Chroniques martiennes*, Paris, Gallimard, « Folio SF », 1997, p. 231-247.
- [4.](#) Jorge Luis Borges, « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », in *Fictions*, Paris, Gallimard, « Folio », 1965, p. 11-31.
- [5.](#) *Id.*, « Les ruines circulaires », in *Fictions, op. cit.*, p. 53-59.
- [6.](#) *Id.*, « La loterie à Babylone », in *Fictions, op. cit.*, p. 61-69 ; *id.*, « La bibliothèque de Babel », in *Fictions, op. cit.*, p. 71-81.
- [7.](#) *Id.*, « Trois versions de Judas », in *Fictions, op. cit.*, p. 159-165.
- [8.](#) *Id.*, « Pierre Ménard, auteur du *Quichotte* », in *Fictions, op. cit.*, p. 41-52.
- [9.](#) Voir « Un portrait de Salvador Minuchin », *op. cit.*
- [10.](#) Adolfo Bioy Casares, *L'Invention de Morel*, Paris, Robert Laffont, 2001, et « 10/18 domaine étranger », 1992.

L'irruption du nouveau

Je voudrais, pour terminer ce livre, aborder la question de la fin d'une psychothérapie. Qu'est-ce qui clôt un épisode thérapeutique, au moins temporairement ? Un changement dans la façon dont le patient ainsi que d'autres membres du système humain auquel il appartient perçoivent la situation dans laquelle ils sont pris. Ce changement n'est pas d'ordre théorique mais affectif ; il ne consiste pas en l'acquisition d'un savoir théorique, mais affecte les sensations du patient, ses sentiments et son vécu. Ce phénomène, qui semble aller de soi, devient pourtant assez mystérieux si l'on s'attarde un moment sur le processus. Nous le décrivons, nous thérapeutes, en termes de fonction, de signification, d'utilité pour le système et autres notions de ce genre, et c'est à juste titre que nous le faisons puisque ces notions sont clairement pertinentes en ce qu'elles permettent une intelligibilité du phénomène, mais nous sentons bien, malgré tout, qu'elles sont insuffisantes. Décrirait-on de façon aussi limitative l'émotion d'une personne pour une sonate de Mozart ou la passion qu'elle éprouverait pour certains tableaux de Monet ? Il semble bien difficile de réduire le plaisir que nous éprouvons dans ces situations à des fonctions, voire à des significations. Or c'est cette même difficulté que nous rencontrons quand nous voulons décrire le changement affectif, et elle a au fond la même portée. Car nous touchons dans les deux cas à une dimension autre, presque insaisissable, et que j'appellerais volontiers « l'aspect esthétique du changement

affectif ». Il s'agit de la façon dont nous percevons le sensible, dont il nous affecte et dont nous l'affectons.

Nous sommes sans cesse pris dans des assemblages, constitués d'éléments infra-individuels aussi bien qu'extra-individuels. C'est à travers la grille qu'ils constituent que nous percevons notre monde, ce sont eux qui produisent notre subjectivité. Une nouvelle façon d'être ne peut donc émerger que de la possibilité qu'ont, ou qu'acquièrent, ces assemblages de s'ouvrir à cet horizon nouveau et de laisser libre cours à ce changement. La tâche du thérapeute est de susciter cet élargissement du champ des possibles et pour cela il lui faut créer le moment esthétique qui pourra conduire à une bifurcation.

Il est un écrivain qui peut nous apprendre beaucoup à ce propos car il s'est particulièrement intéressé, avec l'extraordinaire finesse qu'on lui connaît, à cette ouverture esthétique que constitue l'émergence du nouveau, il s'agit de Marcel Proust.

Dans *Du côté de chez Swann*¹, le narrateur décrit comment il a appris de Bloch, un camarade plus âgé que lui, l'existence d'un nouvel écrivain, Bergotte. Au cours de la conversation, Bloch lui parle de « la fille de Minos et de Pasiphaé » et de la « beauté dénuée de signification » du célèbre vers de Racine. Le narrateur ne comprend pas ce que pourrait être cette « beauté dénuée de signification » ; ce propos suscite en lui de multiples interrogations, à tel point que son incompréhension provoque chez lui de la fatigue et même une vraie souffrance. Par ailleurs, la sensibilité de Bergotte est très éloignée de celle du narrateur, et ses opinions sur presque tous les sujets sont entièrement différentes, pourtant - ou peut-être précisément à cause de cela - les livres de Bergotte touchent, émeuvent le narrateur : « Chaque fois qu'il parlait de quelque chose dont la beauté m'était restée cachée, des forêts de pins, de la grêle, de Notre-Dame de Paris, d'Athalie

ou de Phèdre, il faisait dans une image exploser cette beauté jusqu'à moi... Il y avait des parties de l'univers que ma perception infirme ne distinguerait pas s'il ne les rapprochait de moi. »

Plusieurs personnes de l'entourage du narrateur, notamment Swann, font sur Bergotte des remarques élogieuses. « Mais aucun n'aurait été jusqu'à dire : c'est un grand écrivain, il a un grand talent. Ils ne disaient même pas qu'il avait du talent. Ils ne le disaient pas parce qu'ils ne le savaient pas. » Et Proust ajoute : « Nous sommes très longs à reconnaître dans la physionomie particulière d'un grand écrivain le modèle qui porte le nom de "grand talent" dans notre musée des idées générales. Justement parce que cette physionomie est nouvelle, nous ne la trouvons pas tout à fait ressemblante à ce que nous appelons "talent". »

Proust analyse remarquablement l'aspect contradictoire de l'émergence du nouveau. Pour le percevoir en tant que tel, il faudrait que nous y soyons préparés car, spontanément, nous lui résistons. Mais si nous y sommes préparés, est-ce encore du nouveau ? On voit qu'il n'est pas facile de concevoir la bifurcation qui nous y conduit, la mutation qui nous ouvre à ce que nous ne connaissons pas.

Dans le domaine culturel, le nouveau finit parfois par s'imposer – sans pour autant perdre son originalité. C'est ce qui s'est passé pour Stendhal, Melville, Rimbaud, Kafka (inconnus ou méconnus de leur vivant), pour Proust lui-même... Mais le destin de Bergotte nous montre que le succès peut émousser l'innovation et banaliser la vision. Un nouveau risque apparaît alors, celui de la pétrification et de l'épuisement du talent : « Déjà la plus grande partie de sa pensée avait passé de son cerveau dans ses livres. Il était amaigri comme s'il avait été opéré d'eux. Son instinct reproducteur ne l'induisait plus à l'activité, maintenant qu'il avait produit au-dehors tout ce qu'il pensait². » Malheureux Bergotte ! Lui l'obscur, lui le profond, voici qu'il devient

limpide et que cette limpidité sonne comme de l'« insuffisance ». Pire, un nouvel astre apparaît dans l'univers littéraire et c'est désormais cet écrivain-là qui attire le narrateur : « Je ne comprenais presque rien de ce qu'il écrivait. [...] Je sentais que ce n'était pas la phrase qui était mal faite, mais moi pas assez fort et agile pour aller jusqu'au bout [...]. Chaque fois, parvenu à peu près à la moitié de la phrase, je retombais, comme plus tard au régiment dans l'exercice appelé portique. Je n'en avais pas moins pour le nouvel écrivain l'admiration d'un enfant gauche à qui on donne zéro pour la gymnastique devant un autre enfant plus adroit. »

Le narrateur perçoit le point de mutation, le moment esthétique où se prépare une nouvelle approche du sensible. Il se sait à la lisière d'un nouvel univers dans lequel il ne parvient pas à pénétrer, mais il n'abandonne pas. Et c'est finalement grâce à un changement dans l'assemblage qui produit sa subjectivité qu'il pourra pénétrer dans l'univers « nouveau et périssable qui vient d'être créé. Il durera jusqu'à la prochaine catastrophe géologique que déchaîneront un nouveau peintre ou un nouvel écrivain originaux ».

Un psychothérapeute qui lit ces lignes ne peut pas ne pas penser aux similitudes qui existent entre le processus décrit ici et une psychothérapie, laquelle est également rythmée par les mutations esthétiques et affectives qui s'y succèdent. Ce parcours n'est pas aisé car le nouveau se révèle toujours difficile à accepter - c'est là un phénomène quasiment universel et Proust l'a remarquablement décrit. C'est pourquoi je lui laisserai à nouveau la parole : « Les gens de goût nous disent aujourd'hui que Renoir est un grand peintre du XIX^e siècle. Mais en disant cela, ils oublient le temps, et qu'il en a fallu beaucoup, même en plein XIX^e, pour que Renoir fût salué grand artiste. Pour réussir à être ainsi reconnu, le peintre original, l'artiste original procèdent

à la façon des oculistes. Le traitement par leur peinture, par leur prose, n'est pas toujours agréable. Quand il est terminé, le praticien nous dit : maintenant regardez. Et voici que le monde (qui n'a pas été créé une fois mais aussi souvent qu'un artiste original est survenu) nous apparaît entièrement différent de l'ancien, mais parfaitement clair. Des femmes passent dans la rue, différentes de celles d'autrefois, puisque ce sont des Renoir, ces Renoir où nous nous refusions jadis à voir des femmes. Les voitures aussi sont des Renoir, et l'eau, et le ciel. »

Le thérapeute est semblable à l'oculiste proustien. Il doit préparer un événement qu'il ne contrôle pas mais dont la survenue est tout sauf arbitraire. Il doit s'efforcer de faire surgir, dans le monde de la répétition, du nouveau et de l'hétérogène. Mais il sait que ce nouveau n'est que transitoire. D'autres difficultés surgiront tôt ou tard, qui exigeront un nouveau changement affectif chez le patient, et par conséquent une autre mutation esthétique. Le processus thérapeutique ressemble à un canal aux multiples écluses : la première est levée, mais une deuxième va nécessairement apparaître, puis une autre, puis une autre encore. Le thérapeute est embarqué avec le patient, avec lui, il franchit les écluses. Jusqu'à la dernière ? Non. Jusqu'au moment où les personnes qui l'ont consulté auront appris à improviser la façon dont ils lèveront la suivante. Alors ils pourront - et le thérapeute avec eux - passer à autre chose.

Notes

[1.](#) Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu, Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1955. Cette citation et les suivantes se trouvent entre la page 90 et la page 99.

[2.](#) *Id.*, *À la recherche du temps perdu, Le Côté de Guermantes*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1956. Cette citation et les suivantes se trouvent entre la page 326 et la page 328.

Dans la même collection

Sandrine Willems

L'Animal à l'âme

*De l'animal-sujet aux psychothérapies accompagnées par
des animaux*

2011

Francine Shapiro

Dépasser le passé

Se libérer des souvenirs traumatisants avec l'EMDR

2014

Patrick Coupechoux

Un homme comme vous

Essai sur l'humanité de la folie

2014

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Si tu m'aimes, ne m'aime pas
« La couleur des idées », 1989
et « Points Essais » n° 452, 2001

Panorama des thérapies familiales
(dir.)
1995 et « Points Essais » n° 499, 2003

À quel psy se vouer ?
Psychanalyses, psychothérapies : les principales approches
(dir.)
« Couleur psy », 2003

Comment survivre à sa propre famille
(avec le concours de Caroline Glorion)
« Couleur Psy », 2006

Comprendre et traiter la souffrance psychique
Quel traitement pour quel trouble ?
(dir.)
« Couleur psy », 2007

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Psychothérapies et reconstruction du réel
Épistémologie et thérapie familiale

Éditions universitaires, 1984

Formations et pratiques en thérapies familiales
(dir.)

ESF Éditeur, 1985

Les Pratiques de réseau
Santé mentale et contexte social
(dir.)

ESF Éditeur, 1987

La Thérapie familiale en changement
(dir.)

Institut d'édition Sanofi-Synthélabo, 1994, 1997
Les Empêcheurs de penser en rond, 2006 (nouv. éd.)

Entre résilience et résonance
(avec Boris Cyrulnik, dirigé par Michel Maestre)

Fabert, 2009

Table of Contents

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[1. Où es-tu quand je te parle ?](#)

[2. Le paradoxe en psychothérapie](#)

[3. Où es-tu quand je t'appelle ?](#)

[4. De la loi à l'événement : déterminisme et liberté](#)

[5. La fonction de la résonance](#)

[6. Résonance et inconscient : pour une analyse systémique du rêve](#)

[7. Les résonances picturales](#)

[8. Qu'est-ce qu'une simulation ?](#)

[9. Le multivers thérapeutique](#)

[10. La résonance en supervision et en formation](#)

[11. Métaphore et vécu psychotique](#)

[12. La fiction comme thérapie](#)

[13. L'irruption du nouveau](#)

[Dans la même collection](#)

[Du même auteur](#)